



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

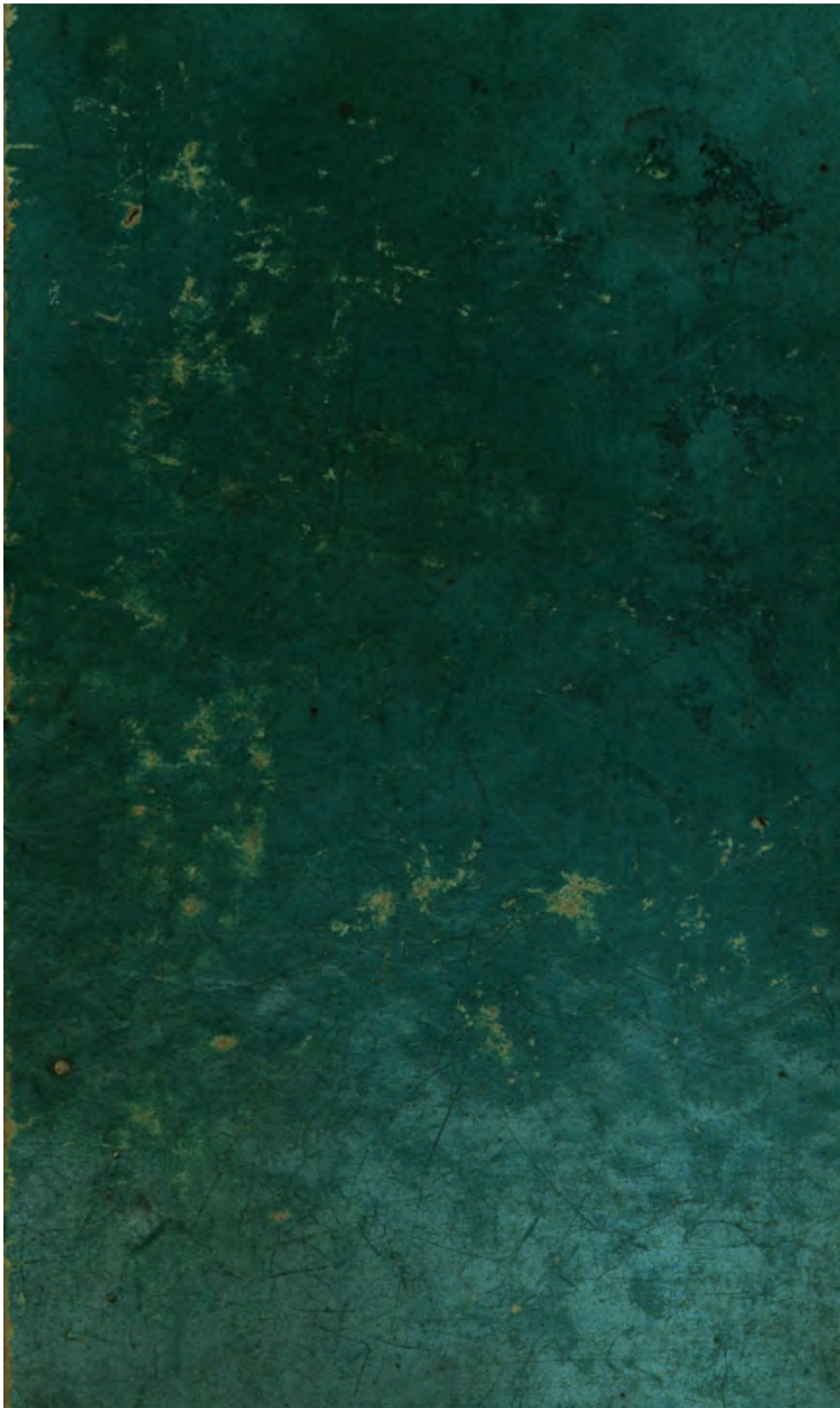
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

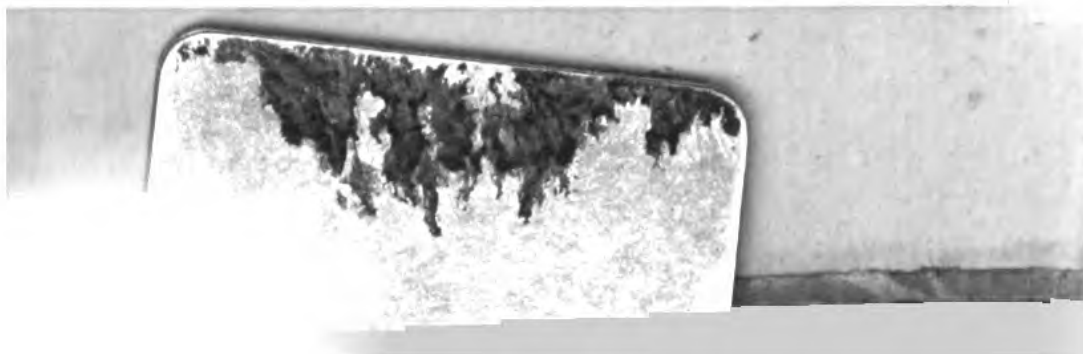


**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 585

**OXFORD
1992**



MMF 66.29

1st was Lyon 1766?

LE PRINCE DE
BEAUMONT, Marie
(1711-1780)

MÉMOIRES

DE MADAME

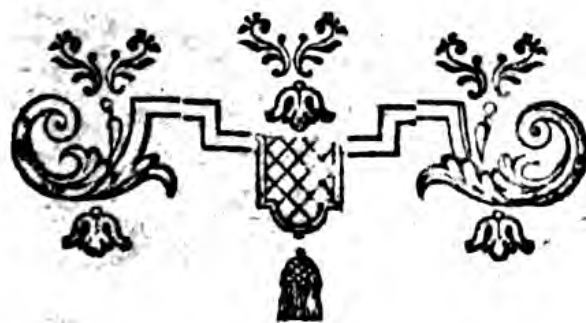
LA BARONNE

DE BATTEVILLE,

O U

LA VEUVE PARFAITE.

Par Madmo. LE PRINCE DE BEAUMONT.



A L E I D E,

Chez P. H. JACQUEAU,

M D C C L X V I.



14 SEP 1992



É P I T R E

A MADAME,

M A D A M E

D E S. J. D. P.

Non, MADAME, votre modestie ne peut l'emporter sur ma reconnoissance, & il a fallu chercher un moyen de les accorder ensemble. Je m'acquitterai donc du devoir que m'impose la gratitude; mais mon hommage ne sera connu que de

*

2

vous

IV E P I T R E.

vous ; je supprimerai même une partie des vertus qui devroient composer votre éloge , dans la crainte de vous laisser deviner. Vous n'aspirez qu'à être ignoré , c'est le partage de la Femme forte & raisonnable ; je ne suis point surpris de ce goût , & j'en aperçus les prémices il y a dix-huit ans. Dans la Capitale d'une de nos Provinces , où la place qu'occupoit Monsieur votre Epoux ne laissoit personne au-dessus de vous , on déméloit déjà en vous le caractère précieux de cette Femme que le Saint - Esprit a daigné nous peindre. Je me rapelle avec plaisir de vous y avoir vue tenant l'éguille , &

en-

E P I T R E. V

environnée de jeunes personnes que votre charité avoit enlevées au péril, & faisant votre amusement d'un ouvrage dont la longueur auroit effrayé une Femme frivole. Si l'obligation de représenter interrompoit votre travail, vous cherchiez à vous rendre utile à la société, en procurant des amusements innocents qui pussent rapprocher les Citoyens malgré la distance que la naissance avoit mis entr'eux; vous appreniez par votre exemple à estimer les talents aimables, le vôtre étoit de chercher à faire du bien, & ce fut à ce desir d'être utile que je dûs l'honneur de votre protection. Je finis; un mot de plus

VI E P I T R E.

*vous dévoileroit, au moins dans
une Province où l'on conserve un
souvenir très-vif de vos bonnes
& utiles qualités.*

*Je suis avec une respectueuse
reconnoissance ,*

MADAME,

Votre très-humble &
obéissante Servante,

DE BEAUMONT.

T A-



T A B L E
DES LETTRES,

CONTENUES dans ces Mémoires.

LETTRE de Mad. de Batteville à
une de ses Amies. Pag. I

RÉPONSE. 3

LETTRE de la Veuve. 6

LETTRE de M. du Castelet à la
Veuve. 9

LETTRE de la Veuve. 12

LETTRE de M***. à Julie. 66

LETTRE du Baron de Batteville à
Mlle. Julie. 86

LETTRE du Chevalier d'Aumont au
Baron de Batteville. 161

LET

TABLE DES LETTRES.

LETTRE de des Effarts à Mad. de Batteville.	172
RÉPONSE de Mad. du Castelet à la Veuve.	197
LETTRE de Mad. de Batteville à son Amie.	203
LETTRE de la Baronne à Mad. du Castelet.	215
LETTRE de Mad. du Castelet à la Baronne.	227
Suite de l'Histoire de M. des Effarts.	230
LETTRE de Mad. de Batteville à Mad. du Castelet.	303
LETTRE de Mad. du Castelet à la Baronne de Batteville.	314
BILLET de M. des Effarts à la Baronne.	316
LETTRE de la Baronne à Mad du Castelet.	318

Fin de la Table.

M É.



MÉMOIRES

DE MADAME

LA BARONNE

DE BATTEVILLE.



LETTRE

DE MME. DE BATTEVILLE

À UNE DE SES AMIES.



VOUS avez raison, MA CHERE, je suis heureuse; mais il s'en faut beaucoup que vous ayez la moindre idée de la nature du bonheur dont je jouis; & sans de certaines circonstances, il ne tiendrait qu'à moi de le regarder comme une in-

A

for-

2 MÉMOIRES DE MADAME

fortune. Ce discours est une énigme pour vous, j'en suis sûre, & n'en deviendrait pas plus intelligible quand je vous l'aurois expliqué. On se fait à votre âge une fausse idée de cet être tant souhaité, & l'on a peine à se persuader qu'il en soit un d'une espèce toute différente. Etre jeune encore, & joindre à cet avantage celui de la beauté. N'avoir que des actions de grâces à rendre à la nature du côté des dons & des talents frivoles : ajoutez à cela les douceurs de la liberté qu'on retrouve dans l'état de Veuve. Voilà, si je ne me trompe, ce que vous appelez le bonheur ? Détrompez-vous, ma Chère, les déhors brillants sont compatibles avec les chagrins les plus réels & les plus cuisants dont je serois la victime, si Dieu ne m'avoit ménagé une félicité indépendante de tout ce qui m'environne. Cette Lettre excitera sans doute votre curiosité, & je ne me défendrai que foiblement de la satisfaire, la première fois que j'aurai le plaisir de vous voir. Je me félicite d'avoir trouvé ce moyen de hâter votre retour ; la chute des feuilles vous annonce depuis un mois qu'il est temps de regagner nos foyers, & le désir de revoir vos amis, auroit dû augmenter à vos yeux les défagréments

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 3

ments de la Campagne dans une saison si avancée. Vous voyez que votre absence me cause un peu d'humeur : c'est pourtant peu de chose en comparaison de la colere de ma fille ; elle dit positivement qu'elle ne veut plus vous aimer & croit être capable de cet effort. Fiez-vous - en à sa colere de l'impossibilité d'accomplir un tel vœu , il est la preuve de son attachement. Je ne vous dis rien du mien ; vous en connoissez la nature, & j'en garantis la durée.

R E P O N S E.

Vous avez raison , Madame , il n'est point de bonheur sans mélange de peine , j'en fais l'expérience en ce moment , & prête à prendre un engagement où je trouve la satisfaction de mon cœur & tous les avantages de la fortune , je ne puis m'empêcher de sentir bien vivement la nécessité de m'éloigner de vous. J'épouse dans trois jours M. du Castelet ; ce mariage me fixe à Paris , & me sépare de l'amie la plus estimable. Encore si j'avois la triste consolation de vous arroser de mes larmes en vous embrassant , mais ce plaisir m'est refusé ; des affaires qui ne souffrent point

4 MÉMOIRES DE MADAME

de retardement, rappellent M. du Castellet dans cette Capitale, & nous partons Dimanche prochain. Il ne me reste donc plus que le plaisir de recevoir de vos nouvelles; c'est bien peu de chose pour une personne qui s'étoit fait une douce habitude de vous voir tous les jours; mais c'est beaucoup quand il faut renoncer à ce bonheur pendant plusieurs années, la Charge de mon Epoux ne lui permettant pas de s'éloigner de cette Capitale. Vous avez prévu la curiosité que votre Lettre exciteroit chez moi; souvenez-vous que vous paroissiez disposée à la satisfaire, & que mon absence ne doit point ruiner mes espérances à cet égard; elle sera déjà assez pénible, sans l'aggraver par le refus d'une faveur dont je sentirai tout le prix. Je suis si occupée de la douleur que me cause notre séparation, que j'oublie presque à vous parler de celui qui va devenir mon Epoux: nous nous aimions depuis deux ans sans espoir, parce que Madame sa Mere avoit d'autres vues sur lui. Sa mort l'a mis en liberté de suivre son penchant, & il me sacrifie une fortune brillante. C'est vous annoncer une constance & une fidélité à ses serments, peu commune dans ce siècle. Vous connoissez les grâces

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 5

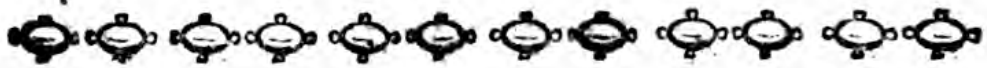
ces de sa figure, puisqu'il eût l'honneur de vous saluer l'année passée; mais vous le vîtes trop peu pour juger de son esprit: des personnes plus éclairées & moins prévenues que moi lui en trouvent beaucoup. Ne me faites point un crime du secret que je vous ai fait de mon inclination pour lui. Il l'avoit exigé sans réserve, & j'admire comment j'ai pu résister à la tentation de violer la promesse que je lui en avois faite, car assurément ma confiance en vous étoit sans bornes: quelque ennemie que vous soyez de l'amour, vous n'auriez pu désapprouver une passion que sa conduite justifie & qui va faire tout le bonheur de ma vie. Adieu, Madame, jugez de mon attachement pour vous par la distraction que me donne l'amitié en présence d'un amant chéri.

MR. D U C A S T E L E T.

J'EN suis jaloux, Madame, j'oublie toute la terre à ses pieds, & au milieu de la satisfaction avec laquelle elle reçoit mes transports, il lui échappe des soupirs qu'elle donne à votre absence. Une amitié si tendre me ravit une partie de mes sentimens, & vous devez regarder

6 MÉMOIRES DE MADAME

comme un devoir, le soin de me dédommager du tort que vous me faites. Vous le pouvez, Madame, en me partageant les sentimens d'amitié dont vous l'honorez, & que je tâcherai de mériter par l'attachement le plus respectueux.



L E T T R E

D E L A V E U V E.

MONSIEUR du Castelet a bonne grace de me demander mon amitié après le tour qu'il me joue, passe pour vous avoir épousé, je lui pardonne ce trait : mais croit-il qu'il puisse impunément nous enlever la plus aimable personne de la Province, sans exciter contre lui un soulèvement général ? Il peut compter, non sur mon amitié, mais sur une haine bien & dûement conditionnée, jusqu'à ce qu'il nous ait restitué le bien qu'il nous a ravi ; alors je l'aimerai tant qu'il voudra, & le moyen de faire autrement. Le voilà devenu un autre vous-même ; mes sentimens font un bien qui doit entrer en communauté comme le reste.

Vous voilà donc transportée dans le
grand

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 7

grand monde, dans le pays des illusions, des enchantements. Si jamais le Ciel vous rend à nos vœux, vous regarderez en pitié la simplicité de nos mœurs, & vous ne pourrez concevoir comment on peut ne pas mourir d'ennui hors Paris. Parlons sérieusement, si je vous connoissois moins je tremblerois pour vous. Le passage entre deux genres de vie absolument dissemblable sera bien rapide, & il faut une vertu telle que la vôtre pour espérer de vous voir conserver vos sentiments vertueux, dans un lieu où l'on ne rougit de rien, excepté de la Religion & de la Piété. On va vous répéter sans cesse que la vertu est un nom qui n'a rien de réel, que c'est l'appanage des personnes bornées, & qu'une femme qui a de la jeunesse, un nom & de grands biens, ne doit penser qu'à jouir du présent, sans se rompre la tête d'un avenir incertain: les exemples viendront à l'appui des préceptes. Si vous osez critiquer par vos mœurs les actions des autres, on vous traitera de Provinciale, & l'on décidera sans façon que vous n'avez pas le sens commun. Précautionnez-vous contre ces dangers en conservant fidèlement le respect & l'amour des devoirs du Christianisme

8 MÉMOIRES DE MADAME

me que vous avez sucés avec le lait. C'est le seul préservatif efficace contre la contagion du grand monde.

J'eusse fort souhaité m'acquitter de la parole que je vous ai donnée, mais le récit des événements de ma vie n'est bon qu'à être dit, & ne vaudroit rien je pense à être lû. D'ailleurs, je ne voudrois faire cette confidence qu'à vous, & les lettres sont sujettes à mille accidents. Permettez-moi donc de dégager ma parole, ou plutôt faites-moi crédit jusqu'à notre première entrevue; j'espère qu'elle ne sera pas retardée fort long-temps, l'espace qui nous sépare n'est point immense, & si je compte bien on peut le franchir en vingt-quatre heures; il faudra donc que vous vous arrangiez de façon à nous donner une fois chaque année le plaisir de vous revoir. Si ma fille étoit un peu plus docile, je vous ferois la première visite; elle est d'un âge à commencer à voir le monde, & je consentirois à l'accompagner à Paris, si elle vouloit prendre ce parti, mais elle y est moins disposée que jamais; elle avoit obtenu de son Pere de ne point sortir de Rheims avant seize ans, elle n'en a eu que quinze avant-hier & veut absolument profiter de cette dernière année

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 9

née pour vivre à elle même. On croit toujours que c'est moi qui lui inspire le goût de la retraite, & on ne me rend pas justice; vous connoissez sa façon de penser à cet égard; & il faudroit bien des choses pour la faire changer, cependant je n'en désespérerois pas, si on pouvoit vous voir aux vendanges prochaines, il ne resteroit que trois mois, & le plaisir de vous accompagner à votre retour pourroit l'engager à sacrifier un terme si court.



LETTRE

DE M^{ME}. DU CASTELET

À LA VEUVE.

CONDAMNEZ-MOI, Madame, si je le mérite & j'y consens; mais après avoir fait justice, vous ferez grace à une coupable qui veut la mériter par une confession sincere. Vous aviez raison d'appeller la Cour le pays des illusions, peu s'en est fallu qu'elles ne m'ayent fasciné les yeux. Tout étoit nouveau pour moi, je ne voulois que me prêter, je me suis livrée. Mon Epoux est jeune;

A 5.

avec

10 MÉMOIRES DE MADAME

avec mille bonnes qualités il a le défaut à la mode, & pense très librement sur la Religion; je ne vous cacherais point que votre lettre a fourni une ample matière à ses plaifanteries. Il s'étoit fait un point capital de redresser mon esprit comme il s'exprime, & en vérité j'ai couru le plus grand danger. On ne nous prévient point assez, ce me semble, contre les mauvais raisonnements qu'on fait dans le monde, contre les vérités les plus respectables; nous aimons la Religion sans en connoître les fondements, & il m'est arrivé plusieurs fois de n'avoir rien à opposer à des raisons apparentes qui ne tendoient à rien moins qu'à renverser le Christianisme de fond en comble. Heureusement nulle passion ne m'engageoit à souhaiter que ce qu'on me disoit fut réel. Dieu m'a fait la grace, non seulement de conserver l'amour de la Religion, mais encore de chercher à m'en instruire. Une personne de grande considération, a engagé mon Epoux à recevoir chez lui un homme à qui on voudroit donner une teinture des affaires pour le placer ensuite avantageusement. Il se nomme des Effarts, & ce qui lui a d'abord concilié mon amitié, c'est qu'il a le bonheur de vous con-

noître.

LA BARONNE DE BATTEVILLE. II

noître, & assez bon esprit pour vous estimer au-delà de toute expression. Il est d'Orléans & c'est-là qu'il vous a connue. Je ne vous rappelle pas cette circonstance dans la crainte que vous l'ayez oubliée quoique vous fussiez fort jeune alors, on n'oublie point de tels amis, mais comme je ne le crois pas plus âgé que vous, il se pourroit bien qu'il n'eût pas dans sa grande jeunesse tout le mérite solide qu'il a aujourd'hui; j'admire sur tout sa solide piété & ses grandes lumières; nous lisons ensemble les livres à la mode, & il met en poudre les mauvais raisonnements qui n'avoient paru sans réplique. Il me charge de vous présenter ses très-humbles respects, mais je ne vous dissimulerai point que c'est après m'avoir fait les plus vives instances pour m'engager à ne faire aucune mention de lui dans ma lettre: je ne conçois pas cette réserve, auriez-vous été brouillés? Il est impénétrable sur cet article, & a mis ma petite pénétration en défaut, ainsi c'est à vous que je m'adresse pour être instruite. Il a refusé de recevoir vos lettres que je voulois mettre à son adresse, & comme par les raisons que vous pouvez comprendre elles ne doivent plus être vues que par moi,

12 MÉMOIRES DE MADAME

vous aurez la bonté de les adresser à M * *. à la poste restante. C'est le premier Commis de mon Epoux qui me les remettra exactement.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E

D E L A V E U V E .

QUEL nom avez-vous prononcé, ma Chere. Pouviez-vous prévoir les maux que vous m'alliez causer. Il n'étoit pas besoin de me rappeler le lieu où j'ai vû M. des Effarts pour la première fois; je travaille en vain depuis dix-sept ans à l'effacer de ma mémoire, ou plutôt à l'arracher de mon cœur. Vous ne vous attendiez pas à un tel aveu, Madame; vous me croyez ennemie de l'amour, hélas! je le devois; je n'en ai jamais connu que les peines. Après vous avoir découvert une passion qui a fait en même temps le délice & le tourment de ma vie, je ne puis remettre à vous faire la confidence entière que je vous ai promise, & que je ne differois, que dans la crainte que vous fusiez forcée de confier à votre Epoux, un récit qui ne doit être que pour vous.

Sou-

Souvenez-vous du moins que vous ne devez point ma confiance à l'état violent où votre lettre m'a réduite. Il y a long temps que je m'étois déterminée à vous ouvrir mon cœur, & je l'aurois certainement fait à notre première entrevue. La rencontre que vous avez faite, me force seulement à prévenir ce temps que j'avois fixé pour cela.

Je me persuade même que mes malheurs pourront vous devenir utiles dans les circonstances où vous vous trouvez à présent. Vous apprendrez par mon exemple combien la passion la plus raisonnable peut devenir une source de repentir & de fautes, & cette connoissance est fort propre à vous engager à veiller exactement sur votre cœur, pour y couper dans la racine tout ce qui pourroit altérer votre vertu & votre paix. Vous comprendrez après avoir lû l'écrit que je joins à cette lettre, combien il m'importe qu'il ne tombe point entre les mains du trop tendre & malheureux des Effarts; je m'abandonne à votre discrétion, & vous estime trop pour vous croire capable de trahir ma confiance sous quelque prétexte que ce soit.

Je suis fille d'un Capitaine de Cavalerie, qui ayant beaucoup dissipé dans

14 MÉMOIRES DE MADAME

sa jeunesse, n'avoit plus d'autre bien que ce qu'il tiroit du service; ce qui ne l'empêcha point d'épouser par inclination une fille de qualité qui n'avoit pas plus de fortune que lui. La mort de mon Pere qui suivit de près ce mariage laissa son Epouse, qui étoit grosse de six mois, dans une indigence absolue. Elle auroit peut-être succombé à l'horreur d'une situation si triste, si le désir de conserver le gage de son amour ne l'eut élevée au-dessus d'elle-même. Dénuée de tout, elle se jeta courageusement dans les bras de la Providence, & se flatta de trouver dans un travail assidu, une ressource contre la pauvreté. Ce fut dans cet exercice laborieux qu'elle me mit au monde, & je lui ai oui dire mille fois, qu'elle prit alors la résolution qu'elle a si fidèlement exécutée, de me dédommager par une excellente éducation des disgraces de la fortune. Je ne vous dissimulerai point, ma Chere, que la nature m'avoit faite, ce semble, à souhait pour répondre à ses vues, & voici la raison qui m'empêchera de faire les honneurs de moi-même. Vous connoissez ma figure & mes talents, chercher à les rabaisser dans ce recit, seroit me parer d'une modestie feinte, je ne puis vous en imposer.

fer à cet égard , & pourquoi chercherais-je à le faire ? je fais trop peu de cas de ces avantages frivoles , pour vouloir m'humilier en essayant de les diminuer. Je n'eusse point été humiliée d'être née avec une figure défagréable & des talents bornés , je n'ai point à me reprocher de m'être estimée à raison de ces qualités d'emprunt , & j'ose vous assurer que leur perte ne m'eût pas coûté un soupir ; je vous en parlerai donc comme s'ils eussent appartenu à un autre , & seulement parce que la vérité l'exige. Cette beauté qui s'est conservée jusqu'à trente-deux ans sans altération , cette beauté , dis-je , me rendit dès le berceau , l'objet de l'admiration de tous ceux qui me voyoient. A cette figure singulière , se joignoient une raison précoce , un esprit droit & un cœur sincère. A peine fus-je en état de connoître ce que tout le monde nommoit mes avantages , que je m'appliquai à les évaluer selon leur valeur intrinsèque ; peut-être n'aurai-je pas pensé si juste si les progrès de ma raison n'avoient point été dirigés par une Mère qui ne perdoit aucun de mes mouvements. Ce ne sont point les qualités corporelles ni même celles de votre esprit qui vous rendront estimable , me

disoit-

16 MÉMOIRES DE MADAME

disoit-elle souvent, ce sera le bon usage que vous en ferez. Il n'y a que nos vertus qui soient notre bien propre aux yeux des hommes s'entend, car à ceux de l'Être suprême, nous n'avons rien, & nous ne sommes que le néant; cependant puisqu'il veut bien que ses dons deviennent nos mérites, votre application à les faire valoir, sera le seul bien qui soit vraiment à vous. Une figure régulière; des talents, rendent plus respectables à la société, au profit de laquelle tout doit être employé, & vous lui feriez un vol, si vous négligiez de faire valoir ce qui vous a été donné, plus pour elle que pour vous. Une belle femme fixe les yeux d'une manière agréable, me disoit-elle encore, on l'aime, mais on n'estime que celle qui est sage; les années font bientôt disparoître la beauté, & avec elle s'envolent les sentimens tendres qu'elle inspiroit. Que reste-t-il alors à celle qui ne s'étoit attiré que des hommages frivoles & passagers. Des regrets inutiles & cuisants, une solitude désespérante: la beauté de l'ame a seule le droit de fixer pour jamais l'admiration & l'estime. Ces leçons que me faisoit ma tendre Mere, étoient toujours prononcées du ton d'une amie, jamais

je :

je ne m'apperçus de la supériorité qu'elle avoit sur moi : elle me prioit , me conseilloit & ne commandoit point. J'avois à peine cinq ans , qu'elle me fit comprendre que la raison me distinguoit des animaux , & quand je voulois m'en écarter , il suffisoit de me dire : voilà ma fille qui s'efforce de devenir semblable au petit chien , car elle refuse d'obéir à sa raison ; ces paroles dans l'instant me faisoient rentrer en moi même & je lui disois , Maman , dites-moi comment je dois faire pour n'être point un animal , commandez-moi tout ce que vous voudrez , je suis prête à faire ce qu'il y aura de plus difficile plutôt que de tomber dans ce malheur. Ordinairement elle m'embrassoit & me disoit : je ne veux rien vous commander , mon enfant , mais consultons votre raison , puis vous ferez ce qu'elle vous ordonnera , car c'est pour cela que Dieu vous l'a donnée. Pardon , Madame , si je pese sur ces circonstances qui paroissent frivoles ; ce sont elles qui ont décidé mon caractère & l'ont heureusement fixé ; il est naturel de me les rappeler avec plaisir. Vous concevez qu'une telle conduite avança chez moi la raison , & en même-temps fortifia tellement mon respect &

ma confiance pour ma Mere, que j'aurois crû commettre un grand crime en lui déguisant une de mes pensées.

La situation de notre fortune sembloit avoir fixé ma vocation au travail des mains, & ma Mere n'oublia rien pour m'y affectionner, je secondois ses efforts de tout mon pouvoir, mais elle fut bientôt convaincue de mon inaptitude: j'étois d'une maladresse difficile à concevoir pour tout ce qui s'appelle ouvrage manuel, & quand je voulois forcer la nature par mon application, la délicatesse de mon tempéramment succomboit sous la violence que je me faisois, & j'étois sûre d'avoir la fièvre. Après quelques épreuves dont la dernière mit ma vie en danger. Ma Mere crut que ce seroit tenter la Providence qui par cette inaptitude sembloit annoncer qu'elle me destinoit à autre chose; elle respecta ses ordres, & crut qu'elle devoit m'abandonner à ses soins sans prévoir ce à quoi elle vouloit m'employer. Je ne m'occupai donc plus que du soin d'orner mon esprit: je lisois sans cesse, & je lisois avec fruit par le soin qu'elle prenoit de tourner toutes mes lectures au profit des mœurs. Je brûlois du désir de m'appliquer aux sciences plus relevées,

vées, & je gémissois de l'impossibilité de trouver un guide pour m'ouvrir cette carrière & m'aider à la parcourir; la nature prit soin de me guider elle-même, & voici ce qui me détermina à ne point chercher des secours étrangers. Le premier volume de Descartes me tomba entre les mains: & ravie de trouver dans cet Auteur que les premiers principes de toutes les connoissances étoient au fond de notre ame, je renonçai à la lecture pour donner plus de temps à la réflexion & démêler en moi ce que la nature y avoit mis. Je réussis sans m'en appercevoir, & comment l'aurois-je sù? J'étois devenue Philosophe, Logicienne avant même de savoir le nom de ces sciences: mon talent pour ces études abstraites étoit si naturel que je n'en sentoie pas la difficulté, ma santé n'en reçut aucune altération. Vous comprendrez que de telles occupations devoient me donner un grand dégoût pour les amusements frivoles, aussi ne fut-il pas possible au petit nombre des amies de ma Mere, de m'engager dans aucune de ces parties qui sont l'objet des desirs des jeunes personnes, & je connoissois à peine nos plus proches voisins: je m'efforçois pourtant de
me

20 MÉMOIRES DE MADAME

me prêter à notre petite société ; la raison & ma complaisance pour ma Mere m'en faisoit une loi : j'avoue qu'il m'en coûtoit infiniment , & cete humeur communicative que vous me connoissez, est une des qualités qui m'a été la plus difficile à acquérir : elle est, comme je l'ai dit, le fruit de ma docilité. Je respecte votre goût pour l'étude de la vérité, me disoit ma Mere, mais quoi que je ne sois qu'une femme ignorante ; il est des choses que la seule raison me découvre. Je conçois, par exemple, que dans les desseins du Créateur, l'homme n'est point né pour une vie contemplative qui en feroit comme un être isolé au milieu de l'univers : il doit réfléchir pourtant ; mais si j'en crois mes idées, le but de ses méditations doit être de devenir plus propre à la société pour laquelle il est créé : toute étude qui donneroit du dégoût & du mépris pour ses semblables, qui ne seroit pas ajustée au désir de leur être utile, seroit à mon sens très-mauvaise ; & l'ignorante humilité lui seroit préférable. Ces leçons me furent répétées si souvent & en tant de manieres, que je forçai la nature, & ma Mere eut la bonté de donner des éloges à ma docilité, qui m'encouragerent

à

à me vaincre sur toutes les choses que son amitié pour moi lui faisoit appercevoir.

Cette Mere tendre, chargée de pourvoir à mes besoins, travailloit avec une application étonnante : nous vivions dans un bourg où elle trouvoit à peine de quoi s'occuper au prix le plus modique, encore craignoit-elle à tous moments de manquer de travail. Une Dame de qualité ayant vû de ses ouvrages en broderie, les trouva si parfaits, qu'elle l'excita à quitter ce lieu pour s'établir à Orléans, où elle faisoit sa résidence, lui promettant sa protection, & celle de toutes ses amies. Le desir de faire quelques connoissances qui pussent me devenir utiles, engagea ma Mere à accepter ses offres, & cette Dame nous ayant donné quelques jours pour régler nos petites affaires, nous prit dans son équipage lorsqu'elle quitta son Château pour venir en cette Ville. J'en devins le spectacle pendant quelques jours : ma beauté y fut célébrée en cent manieres différentes. Je vous avoue avec sincérité que cet encent ne me monta point à la tête, je me divertis au contraire de l'extravagance des hommes & de la jalousie des femmes. Les premiers me suposoient

un esprit infini quoique je gardasse le silence; un oui ou un non, la réponse la plus simple les transportoit d'admiration. Les secondes se fatiguerent à me chercher des défauts, & n'en pouvant trouver dans mes traits, elles disoient que je manquois de physionomie, que je laissois aller mon visage comme il vouloit, sans y mettre une ame, ou du moins une ame spirituelle: on en venoit par degrés jusqu'à me trouver un air stupide & hébété: On n'osoit le dire ouvertement, mais on donnoit la monnoie de ces deux mots, & l'on trouvoit moyen de me le faire entendre à moi-même, tout en faisant semblant de me louer. Comme mes rivales s'apperçurent que je n'étois pas sensible à cette sorte d'humiliation, elles changerent de batterie, & résolurent de me confondre par un autre moyen. On exageroit la triste situation à laquelle j'étois réduite, & sous prétexte de me plaindre on épluchoit ma misere, & on me l'exposoit sous les points de vue les plus propres à m'anéantir. Cette méchanceté fut encore employée en pure perte; J'avois appris à m'élever au dessus des préjugés vulgaires. La pauvreté n'humilie point une ame noble, quand elle n'est pas la suite
de

de la mauvaise conduite : je sçavois que mon indigence étoit un titre pour être respectée des personnes vertueuses & même de celles qui n'auroient que de l'humanité, & c'étoit les seules dont je souhaitois la bienveillance & les égards. La méchanceté des femmes qui cherchoient à m'anéantir me rendit au contraire un service réel : je conçus qu'elles ouvreroient sur moi les yeux les plus malins ; c'étoit un nouveau motif pour moi de veiller sur mes démarches. Je me déterminai donc à vivre d'une manière si retirée, que je ne pusse leur laisser le moindre prétexte d'attaquer ma conduite.

Vous me demanderez peut-être quels étoient mes desseins pour l'avenir, vous supposez avec fondement que je brûlois du desir de soulager ma Mere en contribuant de tout mon pouvoir à diminuer son excessive application au travail. C'étoit l'objet de mes plus ardents desirs, & je me proposois un exercice qui bien-loin de déroger à ma naissance, devoit, selon mon idée, lui donner un nouveau lustre. C'étoit celui d'élever les jeunes personnes de mon sexe : je ne pouvois comprendre comment des gens qui dans toute autre occasion paroif-

soient

24 MÉMOIRES DE MADAME

soient avoir du bon sens, en perdoient absolument l'usage quand il étoit question d'élever leurs filles: elles croyoient avoir tout fait en les mettant une couple d'années dans un Couvent. N'allez pas croire au moins que je veuille en aucune maniere attaquer la vertu, l'esprit, les talents, ou le zele des Religieuses, dans le siècle où nous sommes; l'incapacité des Meres a rendu leurs soins nécessaires, & si elles vouloient faire entrer dans le motif de leur vocation, celui d'élever les jeunes personnes; si en conséquence de ces vues, elles employoient plusieurs années à s'instruire de la maniere de le faire comme il faut, peut-être pourroit-on tirer les plus grands avantages de cette méthode de mettre les filles au Couvent. Il peut arriver que dans les autres parties de la France, on prenne dans les Couvents les moyens d'être utiles à la jeunesse, mais ces moyens étoient encore ignorés dans le lieu où j'étois. Les filles sortoient de ces retraites superstitieuses sans piété, pleines d'amour pour le monde & pour les plaisirs vaines, attachées à la bagatelle & sur tout d'une ignorance crasse en tout genre. Mon peu d'expérience me faisoit croire que des parents éclairés feroient

roient avec avidité l'occasion de leur donner une éducation plus relevée, & j'espérois à la première ouverture que je ferois de mon dessein, me voir encouragée par tout ce qu'il y auroit de personnes de mérite: Je me faisois la plus douce idée de cet emploi, plus encore par le bien que j'espérois faire, que par celui qui m'en devoit revenir; effectivement le peu de personnes à qui je m'ouvris de mon dessein, avouerent de bonne foi, que l'éducation qu'on donnoit aux filles étoit détestable, que le plus grand bien résulteroit d'une méthode toute opposée, & cependant elles m'assurèrent que j'échouerois dans mon projet: elles se prêterent pourtant à tout ce qui dépendoit d'elles pour le faire réussir, & ce fut sans succès, les meres se trouvoient très-bien élevées; & loin de souhaiter quelque chose de mieux pour leurs filles, elles auroient craint de les voir moins ignorantes qu'elles. Les peres n'étoient pas tout-à-fait de leur avis, & de ce côté eussent prêté les mains à mes desseins; mais ils eurent la bonne foi de donner une raison invincible de leurs refus à cet égard; c'est que chargés d'une nombreuse famille, ils avoient besoin d'avoir des Religieuses, & que leurs

filles prendroient dans le Couvent une vocation que je ne leur donnerois pas. Il fallut donc renoncer à cette entreprise, & j'attendis de la Providence une ouverture à ce qu'elle voudroit faire de moi : ces contradictions auroient dû naturellement me donner de l'humeur, cependant je n'en fus affligée que par l'intérêt que je prenois aux personnes de mon sexe, & à la santé de ma pauvre Mere. Pour la soulager, autant qu'il étoit en moi, je me chargeai de tous les soins domestiques, & après m'être fait à cet égard des violences infinies, je vins à bout de triompher de la répugnance que j'avois pour cet emploi, & que je regardois comme invincible.

Un jour que je m'applaudissois avec ma Mere d'avoir échappé aux chagrins que la jalousie & l'ineptie des gens de cette ville auroient pû m'occasionner; je lui dis en riant que je sçavois bon gré à la nature de m'avoir fait naître sans passions. Elle ne me répondit rien, & me regardant tristement, elle poussa un soupir, qui, en excitant ma curiosité, me causa l'inquiétude la plus vive. Me serois-je trompée, ma Mere, lui dis-je avec émotion ? Voyez - vous dans mon cœur quelque passion cachée, ca-
pa-

pable d'avoir fait naître dans votre ame un sentiment douloureux que vous n'avez pu me déguiser ? Oui, ma chere Julie, me dit ma Mere, en effuyant quelques larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ma tendresse pour vous m'a fait chercher à démêler vos penchans, & j'ai frémi en faisant cet examen. La raison vous fera mépriser les grandeurs que poursuit l'ambitieux, les richesses, qui sont l'idole de l'avare ; mais qui vous défendra contre l'amour ? La nature vous a donné le cœur le plus tendre, present funeste, qui répandra l'amertume sur les plus beaux jours de votre vie. Plus vous avez d'indifférence pour toutes les choses qui affectent ordinairement une jeune personne, plus vous ressentirez vivement le plaisir d'aimer & d'être aimée ; c'est le seul qui soit à votre usage. Tous les sentiments que vous refusez à la haine, à l'ambition, au ressentiment & la vengeance, se réuniront pour celui en faveur duquel votre cœur se déterminera : & que deviendrez vous si cette passion se trouvoit malheureusement contraire au devoir ? Je le sacrifierai, lui répondis-je ; ne m'avez vous pas appris que les sacrifices que l'on fait au devoir sont amplement recom-

28 MÉMOIRES DE MADAME

pensés par la satisfaction que l'on éprouve lorsqu'on n'a point à rougir de soi-même: d'ailleurs, l'amitié m'offre une ressource, ne peut-elle pas remplir mon cœur? jusqu'à présent il n'a senti que le plaisir de répondre à vos bontés. Il est, ce me semble, si satisfait de la tendresse que vous avez pour moi, si plein de celle que j'ai pour vous, que je crois toute sa capacité remplie, sans qu'il me reste le plus petit sentiment à donner à l'amour. J'ajoutai encore: Je ne vois pas comment je pourrois me déterminer à faire un choix; vous craignez l'amour pour moi, ma chere Mere, & j'ai grand peur de donner dans la misantropie: je n'ai rien vû jusqu'à ce jour, même parmi ceux qu'on nomme estimables, aimables, qui n'ait eu besoin d'indulgence pour paroître supportables à mes yeux: vous me connoissez trop, ce me semble, pour me soupçonner d'être sensible aux graces extérieures; je n'ai encore vû que cela dans tous les hommes: ce sont de jolies Poupées, des Pantins qui gesticulent assez bien; & c'est tout. Si cette disposition, ce penchant à l'amour que vous appercevez au fond de mon cœur, vous allarme, rassurez-vous, ma chere Mere, par l'impossibilité de trouver
dans

dans les hommes d'aujourd'hui, les qualités propres à le faire naître; voudriez-vous que la nature fît un phénomène exprès pour moi? Tu me fais rire malgré moi, ma chere Julie, me dit ma Mere, & tu ne me rassures pas; il n'est pas besoin que la nature se mette en frais pour te faire perdre ta liberté; tu seras toi-même l'ouvriere de ce prodige dont tu crois avoir besoin pour devenir sensible; l'homme le plus désagréable, le moins vertueux, le plus dépourvû des qualités estimables, paroît un phœnix lorsque le cœur s'intéresse pour lui; on lui suppose toutes les perfections imaginables, & rien ne peut détruire une illusion qui plaît. A la bonne heure quand elle est formée, répondis-je à ma Mere; avouez pourtant qu'on est de sang froid au moment qui précède l'amour, & qu'alors il est aisé de voir un objet tel qu'il est; pour passer de cet état tranquille à celui d'illusion dont vous me parlez, il faut trouver des qualités propres à la produire. En un mot, il faut un pere à l'amour, & j'ose vous jurer que ce pere chez moi ne fera jamais que l'estime. Voilà nos Philosophes, répondit ma Mere, d'un ton qui m'apprit que je ne l'avois pas

30 MÉMOIRES DE MADAME

persuadée ; la seule expérience peut les convaincre de leur foiblesse ; non ma Chere, il n'est point question d'examen lorsque l'amour veut se mettre de la partie , cela n'arrive que lorsqu'il s'agit de l'amitié, alors on a tout le temps d'examiner à son aise. Croyez - moi , l'amant le plus parfait a besoin que les sentimens qu'il inspire soient précédés de l'illusion, ils perdent trop à être vûs sans ce vernis, & si le plus parfait de tous les amants étoit réduit à sa juste valeur, il est peu de femmes qui voulussent sacrifier leur liberté à une si vile idole.

Nous passâmes trois mois à Orléans avec beaucoup de tranquillité ; notre Protectrice nous avoit procuré la connoissance de toutes ses amies, on dédaignoit tous les ouvrages qui n'étoient pas sortis des mains de ma Mere, & on les payoit au double de ce qu'on donnoit aux autres ; je puis dire qu'en cet heureux temps je n'avois que le chagrin de ne pouvoir la soulager assez à mon gré. Elle avoit trouvé dans cette ville une de ses anciennes amies, veuve d'un Officier comme elle, mais qui ayant des protecteurs, avoit une pension de la Cour. Cette pension, malgré la

sa modicité, l'avoit mis en état d'élever un fils unique que son mari lui avoit laissé fort jeune. Cette Dame étoit fort adroite; l'exemple de ma Mere la guérit d'une mauvaise honte qui l'empêchoit de faire valoir ses talents, & l'amour qu'elle portoit à son fils l'engagea de chercher à en faire usage. Pour le faire plus aisément, elle s'associa avec ma Mere, prit un logement dans notre maison, & bientôt nous devinmes inséparables. Cette femme avec de l'esprit & de très-bonnes qualités, avoit pourtant un défaut qui me la rendoit ennuyeuse; elle parloit trop souvent de son fils, & en parloit en Mere passionnée. Si elle voyoit un homme de mérite, elle ne manquoit jamais de dire: Voilà le portrait de mon fils. Si nous trouvions dans les histoires des sentiments de grandeur d'ame, de noblesse & d'équité; elle ajoûtoit tout de suite: voilà justement la façon de penser de mon fils. Il s'en falloit de beaucoup que j'ajoûtasse foi aux éloges éternels de cette Dame; ils me fatiguoient même, du moins je le croyois ainsi; cependant ils firent naître chez moi une grande curiosité, & j'attendois avec une forte d'impatience le

32 MÉMOIRES DE MADAME

moment où les vacances devoient le ramener à Orléans. Si j'eusse du prévoir que ce mouvement curieux m'annonçoit ma défaite, j'aurois fui ; mais j'étois devenue d'une sécurité qui avança ma perte. Quelques aimables avoient travaillé à me rendre sensible, & la facilité que j'avois trouvé à dédaigner leurs hommages, m'avoit persuadée que ma Mere s'étoit trompée, & que j'étois invulnérable. Pour la première fois de ma vie je me déterminai à ne point instruire ma Mère de ce qui se passoit dans mon cœur, je lui fis un mystère de mon impatience, sous prétexte que cela n'auroit servi qu'à augmenter son inquiétude, du moins croyai-je n'agir que par ce motif. J'étois la dupe de mon propre cœur, j'aimois déjà, je pensois souvent en moi-même, ou plutôt je disois : cette femme est insupportable avec son fils, & dans le moment j'entendois une voix dans le plus intime de mon ame qui m'insinuoit : Si pourtant il étoit tel qu'elle le dépeint, il seroit bien digne d'être aimé. Hélas, ma Chère ! j'éprouvai bientôt que le portrait que Madame des Effarts m'avoit fait de son fils, n'étoit pas flatté. Le moment fatal où il devoit s'offrir à
mes

mes yeux, vint enfin, & ce moment décida de mon sort. Ma Mere n'avoit point ignoré les mouvements secrets qui m'avoient agitée, elle favoit interpréter mes regards par la longue habitude où elle étoit de les examiner, néanmoins la crainte de donner plus de force à ces sentimens involontaires, l'avoit empêchée de me dévoiler mon propre cœur; elle se flattoit de trouver dans des Effarts quelque défaut qui pût me fournir des armes; à peine l'eût-elle vû, qu'elle perdit tout espoir. Je ne fais, ma Chere, quels changements le temps a pû opérer en lui; mais s'il est aujourd'hui tel qu'il étoit il y a dix-sept ans, vous avouerez qu'un cœur tel que le mien n'étoit pas en état de se défendre contre les impressions que faisoient ses regards. Ce n'étoit point de la beauté, de l'esprit, des graces qu'on découvroit en le regardant; c'étoit des vertus, de la noblesse, des sentimens; & quelque grand que fût l'intérêt qu'avoit ma Mere à diminuer le mérite de ce jeune homme, elle ne pût s'empêcher de convenir avec moi, qu'il étoit presque impossible de ne lui pas supposer toutes les vertus que sa phisionomie annonçoit. J'étois

34 MÉMOIRES DE MADAME

festée immobile à l'aspect de ce jeune homme, il éprouva le même trouble, & aussi peu instruit que moi dans l'art de feindre, il ne pensa pas même à déguiser sa situation; j'étois si effrayée de la mienne, que je pouvois à peine me soutenir, & je me retirai aussi-tôt que la bienséance pût me le permettre, pour tâcher de démêler ce qui se passoit en moi; il n'y avoit pas moyen de s'y méprendre; je vis en frémissant combien les craintes de ma Mere avoient été fondées. J'étois devenue l'esclave d'une physionomie, d'un extérieur peut-être faux & trompeur. Je voulus appuyer sur cette dernière pensée qui me paroissoit une ressource; mais mon cœur rejettoit avec horreur tout ce qui pouvoit dégrader l'objet de ma flamme naissante, & les combats que je me livrois à moi-même étoient si violents, que j'étois prête à tomber en foiblesse lorsque ma Mere entra dans ma chambre. Je me précipitai dans ses bras sans avoir la force de parler, & cachai ma tête dans son sein pour tâcher de me dérober à sa vue. Cette tendre Mere, loin de chercher à augmenter ma confusion par des conseils qui n'auroient pas été de saison dans ce premier moment, m'éla.

mêla ses larmes avec les miennes, & parvint, à force de caresses, à me remettre dans une situation plus tranquille. Le premier usage que je fis de ma voix, fut de la prier de me permettre de m'éloigner à l'instant. Je ne veux plus le revoir, disois-je, laissez moi fuir, l'absence.... Mais non, ajoutai-je, l'absence ne détruira jamais la passion qui vient de naître dans mon cœur, je sens qu'elle est nécessaire à mon existence. Mais pourquoi essayerai-je à la combattre? Est-ce un crime d'aimer lorsque l'objet qu'on aime n'a rien qui puisse faire rougir? Ma Mere faisoit ces dernières paroles. Qui peut vous donner cette certitude, ma chère Julie, me dit-elle? Peut-être trouverons nous le remède à cette passion dans celui qui l'a fait naître; j'avois plus compté sur votre raison, sur votre courage; laissez-moi le soin d'examiner des Billarts; s'il est tel que sa physionomie l'annonce, je gémirai de votre penchant pour lui, mais je ne vous en ferai point un crime. Et pourquoi en gémir, lui dis-je avec vivacité, si vous ne voulez pas le blâmer? Pourriez-vous vous résoudre à me rendre misérable en le contraignant. Ce mot étoit échappé à ma Mere; elle

36 MÉMOIRES DE MADAME

connut que je n'étois pas en état alors de comprendre les raisons qui le lui avoient dicté, & d'entrer dans ses vues; ainsi au lieu de me répondre, elle chercha à me consoler, & me pria au nom de la tendresse qu'elle avoit pour moi, de modérer mes mouvements. Je lui promis au moins de les renfermer au-dedans de moi, c'étoit en vérité tout l'effort dont je me sentojs capable, & encore étoit-il bien pénible; cependant quelques heures après, je me crus en état de lui tenir parole. Sans m'avoir promis de ne point s'opposer à mon penchant si des Effarts en étoit digne, son silence à cet égard me le faisoit présumer, & encore plus sa tendresse pour moi; mon cœur m'en assuroit, & je crus ne rien risquer en m'en rapportant à elle; elle ignoroit le caprice, l'obstination, l'humeur, & j'étois bien éloignée de prévoir les raisons invincibles qu'elle avoit à opposer à mon amour. Madame des Effarts nous avoit prié de souper avec elle; je me promis de paroître si dégagée, que j'effacerois de l'esprit de la mere & du fils les idées que notre première entrevue pourroit leur avoir fait prendre. Je me connoissois mal, & ce que j'avois entrepris étoit

étoit au-dessus de mes forces. Vous vous étonnerez sans doute qu'une passion si violente fût l'ouvrage de quelques instants, il faut pour me justifier à vos yeux que je rappelle ce qui s'étoit passé en moi depuis que j'avois été capable de réfléchir.

Il est certain que j'ignorois jusqu'au nom de l'amour, & encore plus ses funestes effets; je n'avois jamais lû un seul roman, je n'avois point eu de société avec les filles de mon âge, & ma Mere avoit eu soin d'écartier des conversations tout ce qui pouvoit m'instruire à cet égard; mais mon cœur pour cela n'étoit point demeuré oisif. Sans goût pour la vie religieuse, je ne voyois point d'autre état que celui du mariage; ma Mere comptoit un peu sur ma beauté pour espérer un établissement avantageux pour moi; c'étoit l'objet de ses desirs & même de ses prieres: elle demandoit à Dieu de me voir bien mariée avant que de mourir, & m'avoit laissé entrevoir son espoir à cet égard; elle avoit été alarmée du prodigieux éloignement qu'elle me découvroit pour tous les hommes qui s'étoient offerts à mes yeux, parce que ce n'étoit point la piété, ni le désir

38 MÉMOIRES DE MADAME

d'une vie plus parfaite qui m'inspiroit ce dégoût; car alors elle eût respecté ces motifs; c'étoit une délicatesse qui devenoit un excès blâmable dans une fille sans ressource, & qui devoit sacrifier beaucoup pour se faire un sort. Dans cette vue elle me disoit souvent que le mariage étant la vocation commune, ce seroit me tirer de l'ordre de Dieu que d'y renoncer par des idées chimériques telles qu'étoient les miennes, & que je devois m'attendre à la voir se servir de son autorité, si la Providence me faisoit trouver un parti sortable pour une fille de qualité sans fortune. J'étois donc convaincue qu'il faudroit tôt ou tard subir ce joug, & pour en adoucir l'idée, mon cœur d'abord s'amusa à souhaiter certaines qualités dans l'Epoux qui me seroit destiné. Je m'en fis un tableau qui peu à peu prit de la consistance; je parai ce phantôme à mon gré, & je lui prêtai libéralement toutes les perfections imaginables. Semblable à Pigmalion, je fus éblouie de cet être de raison qui me devoit son existence idéale; j'avoue que c'étoit une folie; mais, ma Chère, je n'avois que quinze ans, cet âge vous demande une indulgence que je n'avois pas.

pas toujours pour moi-même; car en vérité il m'arrivoit souvent de me moquer de moi, & de me dire qu'il n'étoit pas possible de rencontrer la copie de l'original que j'avois dans la tête, ou plutôt dans le cœur. Lorsque nous connumes Madame des Effarts, je crus reconnoître dans ce qu'elle nous disoit de son fils, quelque trait de mon tableau, & lorsque je vis ce jeune homme pour la première fois, je le trouvai si semblable à celui que mon cœur avoit souhaité, que je ne pus m'empêcher de lui transporter tous les sentiments que j'avois voués à cette ressemblance. Vous voyez que cette passion subite n'avoit rien d'extraordinaire, & qu'on pouvoit même dire qu'elle avoit commencé long-temps avant que j'eusse vû celui qui en devenoit l'objet réel.

Je vous disois que je réussissois mal à jouer le dégagement, des Effarts fut plus habile que moi. Sa Mere avoit vû avec plaisir l'impression mutuelle que nous nous étions faite, elle avoit depuis long-temps dessein de nous unir, & le manque de fortune lui paroissoit compensé par l'analogie de mon caractère avec celui de l'Époux qu'elle me destinoit; car son amitié pour moi lui fai-

faisoit illusion sur mes défauts. Elle favoit que ma Mere avoit d'autres vues, elle crut donc devoir garder de grands ménagements, & fit entendre à son fils qu'il importoit au succès de son amour qu'il sût le déguiser. Il faut, lui dit-elle, mériter l'estime de Julie, c'est le seul chemin qui puisse vous conduire à son cœur. Elle lui apprit en même-temps qu'il auroit de grands obstacles à surmonter du côté de ma Mere, que sa tendresse pour moi m'éloigneroit d'un mariage qui dans la vérité ne pourroit être regardé comme avantageux. Si vous pouvez lui faire craindre que vous soyez touché des charmes de sa fille, ajouta-t-elle, je ne répondrois pas qu'elle ne trouvât le moyen de l'éloigner. Une telle menace fit frémir des Effarts, & lui inspira assez de force pour se contraindre. Je n'étois pas instruite de ses motifs, & je lui fis un crime du rôle qu'il jouoit assez naturellement, parce que les difficultés qu'on lui faisoit prévoir l'avoient jetté dans une profonde tristesse. Je sentis donc un violent dépit de sa froideur, il ne dura pas long-temps; quoiqu'il fût sur ses gardes, il lui échappa mille choses qui me firent comprendre la

violence qu'il se faisoit. Ma Mere m'avoua en nous couchant, qu'elle n'avoit rien remarqué en ce jeune homme qui ne fût à son avantage; & malgré le désir qu'elle avoit de lui trouver des défauts, elle conçut en peu de temps qu'il n'y avoit rien à espérer de ce côté-là. Si elle n'eût consulté que l'estime que des Effarts lui avoit inspiré, elle n'eût pas balancé à presser notre union; mais la triste situation qu'elle avoit éprouvée, la faisoit frémir sur les suites d'un pareil mariage. Je vous avouerai, ma Chere, que je ne partageois pas ses craintes. Je ne puis être heureuse que par le cœur, lui disois-je quelquefois, pourquoi renoncerois-je à la seule félicité à laquelle il m'étoit permis de prétendre? Nous serons absolument dénué des commodités de la vie; mais elles sont inutiles à qui fait les mépriser; l'amour, dit-on, a transformé plusieurs personnes en peintre, il fera le même miracle en ma faveur, il me donnera pour le travail l'aptitude qui m'a manqué jusqu'à ce jour. Et comptez vous pour rien, me dit ma Mere, le déchirement que vous éprouverez à la vue d'une famille qui peut-être deviendra nombreuse, & à laquelle vous ne
pour-

42 MÉMOIRES DE MADAME

pourrez procurer ces commodités que vous regardez comme des superfluités pour vous, & qui vous paroîtront pour elle des secours nécessaires? Vous vous direz à vous-même : Ces innocentes créatures sont les victimes de la passion qui leur a donné le jour ; je suis moins leur Mere que leur marâtre ; je leur suis comptable d'une éducation, d'un établissement que je ne puis leur procurer. Croyez-en mon expérience, ma chere Fille ; mon penchant pour votre Pere me fit regarder sans effroi les suites de notre mariage ; un désert me suffiroit avec lui, me disois-je en moi-même. Hélas ! j'ignorois ce que c'est d'être Mere ! A peine fus-je assurée de votre existence que j'éprouvai la situation cruelle que je crains pour vous ; je pressentis toute l'horreur de votre destinée, je me la reprochois sans cesse, & quoique je n'aye rien épargné pour l'adoucir ; je ne suis pas sans remords, votre passion les augmente ; je vois avec frayeur que les malheurs que j'ai occasionnés en m'abandonnant à mon penchant, vont se perpétuer. Non, ma Mere, lui répondis-je en me jettant à ses genoux ; vous m'ouvrez les yeux sur l'inconsidération de la démarche que je vou-

voulois faire, je m'abandonne à votre conduite, ne craignez point de déchirer mon cœur en m'arrachant à l'objet de ma tendresse. Quoi ! j'aggraverois les maux que je vous ai causés depuis ma naissance ? plutôt mourir mille fois. Mais par pitié, éloignez-moi de M. des Essarts, sa vue ne feroit qu'enfoncer le trait fatal ; fasse le ciel qu'il ne partage pas mes tourmens. Hélas ! ma Chère, ce souhait que je faisois en faveur de mon amant, eût été le comble de mes maux ; mais j'étois trop sûre de n'être pas exaucée, & j'aurois été au désespoir de l'être. Toute ma consolation étoit la certitude que j'avois de sa tendresse, quoiqu'il ne me l'eût jamais déclarée, j'étois sûre de regner dans son ame. Il est je crois des cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre, ils s'entendent au moment qu'ils se rencontrent. J'avois encore un autre motif de consolation, c'est que ma Mere partageoit sincèrement ma douleur ; elle convenoit de bonne foi que des Essarts méritoit ma tendresse, quoiqu'elle en blâmât l'excès ; elle m'avoit même qu'il étoit justifié en quelque maniere par son mérite, & me faisoit entrevoir qu'il pouvoit arriver mille circonstances
capa-

44 MÉMOIRES DE MADAME

capables de changer notre sort. Des Effarts est jeune , me disoit-elle , il a des talens supérieurs , il ne lui manque que de la protection. Un mariage , en le fixant à cet âge , arrêteroit sa fortune. Si Dieu vous a destinés l'un à l'autre , la Providence vous ménagera les occasions de vous unir ; vous pouvez compter sur sa constance , & je vous engage ma parole de ne jamais vous forcer à recevoir la main d'un autre , quelque avantage que je puisse espérer de tirer de la fortune , tant qu'il me restera un espoir raisonnable de pouvoir l'appeller un jour mon fils. La conduite & les discours de ma Mere en augmentant mon respect & mon amour pour elle , fortifia mon courage , elle me parut mériter le sacrifice qu'elle exigeoit , & je fis les plus grands efforts pour me mettre en situation de lui obéir quoiqu'il pût arriver. Cette tendre Mere se dispoit à parler à Madame des Effarts pour la faire entrer dans ses vues , lorsqu'elle reçut une lettre de Marseille qui lui apprenoit qu'une de ses Tantes l'avoit faite son héritiere en mourant. Cette Tante n'étoit pas fort riche , mais sa fortune étoit suffisante pour nous arracher à la situation que
ma

ma Mere craignoit pour nous ; & elle m'apprit avec transport que la Providence se déclarant en faveur de notre mariage , il ne seroit différé que jusqu'au temps où elle auroit mis ordre à cette succession qu'elle m'abandonnoit toute entiere. Je tombai à ses genoux , & mon silence & mes larmes furent les seuls interprètes de ma joie & de ma reconnoissance ; cependant je lui dis avec fermeté , que rien au monde n'étant capable de me séparer d'elle , je ne consentirois jamais à la voir se dépouiller d'un bien qui seroit autant à nous dans ses mains que dans les nôtres. Elle ne m'écouta pas , elle partageoit ma joie ; deux mois de connoissance lui avoient découvert les grandes qualités de mon amant , il lui étoit presque aussi cher qu'à moi , & elle se fit un plaisir de jouir de sa surprise & de ses transports. Ils n'eurent point de bornes , mais ils ne s'exprimerent point autrement que les miens. La vivacité du sentiment réduit au silence par l'impossibilité de trouver des paroles qui répondent à ce que l'on sent.

Ma Mere envoya sa procuration à un Négociant de Marseille ; mais malgré les soins qu'il se donna, six mois
se

46 MÉMOIRES DE MADAME

se passerent sans pouvoir rien conclure, ce qui la détermina à partir elle-même pour cette ville ; des Effarts l'accompagna , & malgré l'espoir de revoir bientôt deux personnes qui m'étoient si cheres, mon cœur sembla se fendre en les quittant , il sembloit prévoir l'affreuse catastrophe qui m'alloit séparer de ma Mere pour plusieurs années , & de mon amant pour jamais. La succession fut bientôt arrangée , & des Effarts , en nous rendant compte de tout ce qu'ils avoient fait en cette ville, nous marqua qu'ils avoient pris jour pour leur départ , & qu'il auroit soin de nous en instruire. Tout à coup nous cessames de recevoir de ses nouvelles, le bruit public nous apprit que la peste étoit déclarée dans Marseille, & que toute communication étoit rompue avec ses habitants. Mon premier mouvement fut d'aller partager le danger de ma Mere & de mon amant ; Madame des Effarts instruite de ma résolution, en avertit notre protectrice, qui craignant que je ne m'échappasse, me fit conduire dans un Couvent. J'y éprouvai pendant six mois des tourments inexprimables, on craignit plusieurs fois la perte de ma raison, & je ne conçois pas

pas comment il me fut possible de la conserver aussi-bien que ma vie. Je me représentois ma pauvre Mere & mon amant en proie à toutes les horreurs de cet horrible fléau. Inconnu dans cette ville , peut-être sans argent ; car ils n'étoient pas sûrs qu'ils eussent touché celui de cette malheureuse succession. Au bout de six mois , dans le moment où sans doute je touchois à la fin de mes peines par les approches d'une mort que j'appellois sans cesse à mon secours. Au bout de six mois , dis-je , ma Bienfaitrice reçut une lettre par le canal de Mgr. l'Evêque de Marseille. qui eut la charité de s'en charger. Elle étoit écrite de la main de ma Mere , & comme je l'ai conservée , je vais vous la transcrire.

Adorons les secrets de la divine Providence , ma chere Julie ; c'est elle qui de toute éternité avoit déterminé notre voyage dans ces funestes circonstances ; ses desseins nous sont inconnus , ils nous paroissent rigoureux , soumettons-nous , & croyons fermement qu'ils sont dictés par sa sagesse , sa bonté & sa miséricorde. Dieu nous a soutenus jusqu'à ce moment avec une vigilance paternelle qui nous fait espérer de vous revoir un
jour.

jour. Encore une fois , ma chere Fille , adorons ses décrets & baisons la main qui nous frappe.

Je m'étois logée en arrivant à Marseille chez une Couturiere qui avoit un grand nombre de robes de toile peinte à faire ; ces marchandises étoient entrées frauduleusement , & par conséquent n'avoient point fait de quarantaine , ce furent elles qui communiquèrent le funeste venin dont elles étoit impregnées. Il y avoit déjà quelques jours qu'on en ressentoit les effets , sans qu'on en soupçonnât la cause ; le Chirurgien des Galeres nommé Crouset fut un des premiers qui soupçonna la nature du mal , & qui avertit les Magistrats , qu'il avoit visité plusieurs malades qui étoient morts avec des charbons pestilentiels. Je ne fais si ces Messieurs regarderent sa frayeur comme mal fondée , ou s'ils ne voulurent qu'empêcher la terreur que produit cette horrible maladie ; ce qu'il y a de sûr , c'est qu'ils le firent mettre en prison , & les autres intimidés par cet exemple , publierent que ce mal avoit sa source dans l'excès avec lequel les pauvres avoient mangé des fruits qui avoient été très-abondants cette année. Nous trouvâmes cette opinion établie

établie lorsque nous arrivâmes, & lorsque nous entendîmes parler de l'opinion du Chirurgien Major, nos affaires étant finies, nous ne remîmes notre voyage que jusqu'au lendemain matin, les passages étant encore ouverts. Sur les six heures du soir, comme j'étois occupée à faire notre malle, je me trouvai extrêmement mal. Toute la ville étoit en rumeur, & dans les premiers accès d'une crainte qui paroissoit bien fondée, les gens chez qui nous étions nous signifèrent que nous pouvions chercher un logement, & ne voulurent jamais nous permettre de passer la nuit chez eux. Notre premier mouvement fut d'abandonner notre malle, & de sortir de la ville aussi-tôt que ma foiblesse seroit passée; un sentiment de justice m'arrêta: s'il étoit vrai que j'eusse vraiment la peste, devois-je exposer toute la Province pour sauver ma vie. Je me jettai donc entre les bras de la Providence, & je priai des Effarts de me chercher un logement, & de pourvoir ensuite à sa sûreté en s'éloignant. Il rejetta cette proposition avec horreur, & me dit qu'il suivroit ma destinée. J'avois une grosse fièvre, & je pouvois à peine me soutenir; il me conjura de me faire

violence pour pouvoir me présenter dans une auberge d'un pas assuré ; car si on m'eût soupçonné d'être malade, on m'en auroit refusé l'entrée. Nous chargeâmes un homme de notre malle, ce qui nous donna l'air de gens qui ne faisoient que d'arriver, & favorisa notre réception. Il y avoit déjà trois personnes attaquées dans la maison où l'on nous reçut, parmi lesquelles étoit l'hôte ; sa femme parut surprise de voir des gens qui venoient à Marseille dans de telles circonstances, & nous dit que si elle eût été en notre place, elle s'en retourneroit sur le champ, puis elle commande à une servante de nous conduire dans une chambre, & de nous préparer à souper & des lits. Des Effarts qui brûloit d'envie de se voir en liberté ; lui dit que nous payerions notre souper ; mais que j'étois si fatiguée, que je voulois me coucher sur le champ, & que pour lui il alloit sortir pour terminer ses affaires, & repartir au plus vite. Ce n'étoit pas son intention, & quand même nous l'eussions voulu, la chose n'étoit plus en notre pouvoir, dès le lendemain toute communication fut rompue, & d'ailleurs je ne fus pas en état de la tenter. A peine fus je au lit, que

que mon mal s'augmenta considérablement, & je ne doutai plus de sa nature, je sentoisi des douleurs incroyables dans les aines & sous les aisselles, & déjà il y paroissoit des tumeurs. Il fallut pourtant me résoudre à laisser sortir des Effarts, qui vouloit se pourvoir des choses qui nous étoient nécessaires; il m'enferma, & fut plus de quatre heures absent. Vous le dirai-je, mon Enfant, sa longue absence me fit craindre que l'horreur qu'inspire cette horrible maladie, n'eût produit son effet ordinaire, & qu'il ne m'eût abandonné. Je me résignai à ce surcroît de peines, & remerciai le Seigneur de ce qu'il avoit permis que je me fusse confessée le matin, & que j'eusse reçu la sainte Communion pour me prémunir contre les dangers du voyage. J'avois une soif ardente, & je n'osois appeller du secours; enfin dans le moment où mes maux paroissoient à leur comble, des Effarts entra suivi d'un homme qui portoit quelques sacs qu'il remit dans une chambre attenante à la mienne, après quoi votre amant ferma la porte, & sans s'amuser à me demander pardon de son retardement, travailla à me faire un remède qu'il avoit entendu vanter en pareil cas. Il coupa de gros oignons

52 MÉMOIRES DE MADAME

par le milieu, y mit beaucoup de sel & de poivre, & je les appliquai aux endroits où je sentoie de la douleur. Il me fit ensuite de la ptifane & mit au feu un pot dont il s'étoit fourni pour faire du bouillon. Le remède qu'il m'avoit fait augmenta d'autant plus ma fièvre, qu'il m'avoit fait prendre de la thériaque dans du vin dans le même temps. J'eus une sueur abondante, & les charbons devinrent extrêmement gros en peu d'heures. Alors il eut le courage de les ouvrir lui-même, & y appliqua une drogue dont je ne me rappelle pas le nom. Il eut la précaution de brûler ma chemise & mes draps lorsque ma sueur fut passée, & pour abréger, dès le cinquième jour il me crut, & je fus effectivement hors de danger, par la grande suppuration qui s'étoit faite aux endroits ouverts. Ce fut alors qu'il m'apprit la raison de sa longue absence, & de son obstination à ne point appeller des secours étrangers.

Vous savez qu'il m'avoit enfermée pour sortir, son dessein n'étant que de prendre de quoi faire le remède dont j'ai parlé, & il comptoit n'être dehors que quelques minutes. En entrant dans la cuisine il trouva l'hôtesse comme en
furie,

furie, parce qu'on enlevoit son mari & deux de ses enfants pour les conduire à l'Hôpital. Des Effarts apprit alors qu'il y avoit un ordre pour y enfermer tous les malades, frémiffant de crainte qu'on ne m'arrachât à ses soins, il résolut de se passer plutôt de tout secours; il courut donc toute la ville pour se pourvoir de toutes les choses qu'il me crut nécessaires, comme volailles, &c... & dit à l'hôtesse en entrant, que pour ne point exposer sa Mere à la contagion, il garderoit les deux chambres où nous étions, dont il ne permettroit l'entrée à personne, & qu'il viendrait prendre lui-même les choses qui lui feroient nécessaires. Ce ne fut que le cinquieme jour d'après celui dont je parle, qu'il descendit dans l'auberge qu'il trouva fermée, la maîtresse avoit été attaquée & avoit péri ainsi que le reste de sa famille, les domestiques s'étoient sauvés, & dans leur trouble n'avoient pas même pensé à nous. Il eût pû dès l'instant appeler par une fenêtré pour faire ouvrir la porte; mais comme nous avions encore des vivres pour une semaine, il résolut de donner tout ce temps à ma convalescence qui se termina heureusement. Il sortit alors pour la première

fois, & revint saisi d'horreur. Les rues, les devants des portes étoient couverts de malades qui confondus avec les mourants, étoient abandonnés de tout le monde, les hôpitaux ne pouvant plus les contenir. On y rencontroit peu de monde, personne n'osant paroître dans les rues sans un besoin absolu. Des Effarts ne savoit où se pourvoir de vivres, heureusement il rencontra l'Evêque de Marseille, qui accompagné de quelques Ecclésiastiques, portoit des secours spirituels & corporels à tous les malades sans distinction de rang. Ce digne Prélat ne dédaigna point de me rendre une visite, & par ses soins je n'ai manqué de rien jusqu'à ce jour. Me trouvant parfaitement rétablie, & avec une vigueur qui me surprenoit moi-même, je crus devoir me consacrer au service des malades, je pouvois le faire sans un grand danger, puisque les Médecins assurent qu'on n'a pas la peste deux fois; j'ai reconnu par l'expérience qu'ils se trompent, ou veulent tromper les autres; il est vrai pourtant que les rechutes sont très-rares. Dieu m'a préservée jusqu'à ce jour, aussi bien que des Effarts; il ne m'a pas été possible de le retenir dans sa chambre, il croit que la
cha-

charité l'oblige à risquer sa vie pour secourir ses frères. Il s'est offert courageusement à l'Evêque pour distribuer les vivres, & a sauvé plusieurs malades en suivant la méthode dont il s'est servi avec moi. Son zèle ne l'empêche point de prendre toutes les précautions que la prudence exige, mais elles ne vont pas jusqu'à étouffer en lui l'humanité. Nous avions reçu vingt-deux mille livres deux jours avant que je tombasse malade, il a profité avec transport de la permission que je lui ai donnée de se servir de cette somme, dont il a déjà distribué neuf mille livres, s'abandonnant à la Providence s'il échappe au danger. Au milieu des horreurs de notre situation, vous êtes toujours présente à notre souvenir, nous partageons nos inquiétudes, nous craignons votre désespoir, & nous regardons comme le plus grand bonheur la possibilité de vous donner de nos nouvelles. Nous pourrions recevoir des vôtres si vous envoyez votre réponse à Mgr. l'Archevêque de Paris, pour Mgr. l'Evêque de Marseille. Méritez par votre soumission aux ordres du Ciel, qu'il continue à nous couvrir de ses aîles; souvenez vous que les cheveux de notre tête sont comptés. Rap-

peliez-vous souvent ces paroles de notre Maître, ma chere Fille, ma chere Amie. Pour nous, nous sommes ici comme les trois enfants dans la fournaise : environnés de morts & de mourants, Dieu défend à la flamme de nous nuire, & nous sortirons de ce feu dévorant sans aucune lésion, si c'est sa sainte volonté.

En nous recommandant au Seigneur, n'oubliez point notre saint Evêque, qui jour & nuit expose une vie bien plus précieuse que la nôtre, & qui comme un autre Aaron se jette avec l'encensoir entre les morts & les mourants, pour arrêter l'épée de l'Ange exterminateur, & tâcher de fléchir la colere de Dieu sur ce pauvre peuple.

Figurez vous, si vous le pouvez, ma joie, ma douleur, mes craintes, mes espérances, lorsque je reçus cette lettre. Je fus livrée successivement à tous ces sentiments sans pouvoir me fixer à aucuns : enfin la Religion sembla prendre le dessus ; je dis qu'il me sembla, car il s'en fallut de beaucoup que ma résignation ne fut telle qu'il l'eût fallu pour être Chrétienne. Aveugle que j'étois, je croyois faire un acte héroïque en remettant entre les mains de Dieu

des



des vies où la mienne paroïſſoit attachée, & cependant mes motifs étoient bien imparfaits. La crainte d'irriter le Seigneur par mes murmures, & d'éloigner ſon ſecours de ma Mere. & de mon Amant, eut la force de les étouffer : j'avois peur que Dieu ne vengeât ſur eux mes révoltes contre ſes décrets ; auſſi ma ſoumiſſion ne ſe ſoutint-elle qu'autant de temps que je conſervai l'eſpérance, comme vous l'allez voir.

Je me crus donc réſignée, & ce phantôme de vertu parut ſi grand à ces bonnes Religieuſes, qu'elles ſe perſuadèrent que Dieu en me donnant ce courage héroïque, m'appelloit aux plus grandes choſes ; elles crurent en conſéquence que l'acquiſition d'un ſujet tel que moi, ſeroit un bonheur pour leur maiſon. Une d'entr'elles, en laquelle j'avois beaucoup de confiance, me dit qu'elle regardoit le malheur qui m'étoit arrivé, & ceux dont j'étois menacé, comme une marque de vocation à la vie religieuſe ; que Dieu en m'ôtant ce qui m'étoit uniquement cher au monde, vouloit me faire connoître que je ne devois m'attacher qu'à lui, & qu'ainſi je devois reſter dans leur maiſon, ſi j'avois le malheur de perdre M. des Effarts.

58 MÉMOIRES DE MADAME

Mon cœur faisoit cette pensée avec avidité; je me jettai au col de cette Religieuse, & je la priai de me conserver la bonne volonté qu'elle & ses compagnes avoient pour moi; l'assurant que je ne balancerois pas un moment à renoncer au monde, si je perdois l'espoir de m'unir avec des Effarts. Depuis ce moment ma douleur devint plus tranquille; j'étois flatée de l'idée de m'immoler aux manes de mon amant, supposé que je dusse le perdre; mais je ne connoissois pas mes motifs réels, & j'étois de très-bonne foi la dupe de moi-même dans ma vocation comme dans ma résignation. J'avois fait réponse à ma Mere, je la conjurois de se conserver pour moi, d'employer tout le pouvoir qu'elle avoit sur des Effarts pour l'empêcher de se livrer à son zele; je lui marquois mes doutes sur l'existence de ce cher amant: Pourquoi ne m'a-t-il pas rassurée par un mot de sa main, lui disois-je; Il n'est pas naturel qu'il ne m'ait point écrit; vous me cachez sa mort, vous craignez mon désespoir; mais l'incertitude dans laquelle je vis à cette occasion, est mille fois plus terrible que l'assurance de cette mort. Je finissois en l'instruisant du dessein que j'avois de me faire Religieuse,

&

& de la facilité que je trouverois à l'exécuter, si le malheur que je craignois étoit sans ressource, & je la conjurois dans ce cas, de ne pas différer à m'accorder son consentement pour consommer mon sacrifice. Je ne fais comment j'avois pû me faire illusion un seul moment sur la perte de des Effarts, son silence eût dû m'instruire; mais dans les premiers mouvements que j'avois ressentis en lisant la lettre de ma Mere, tout avoit été si tumultueux, qu'ils ne m'avoient pas laissé assez de tranquillité pour réfléchir. Je payai bien cherement pendant six mois le moment d'espérance qui m'avoit déçue; je fus tout ce temps sans recevoir aucune nouvelle, & ce silence m'ayant persuadée que je n'avois plus rien à espérer, je conjurai la Religieuse mon amie, d'employer tout le crédit qu'elle avoit dans la maison, pour accélérer la faveur qu'elle m'avoit fait espérer. Elle reçut ma proposition avec joie; on tint Chapitre sur ce sujet, & je fus reçue tout d'une voix, quoique je n'eusse pas un sol de dot. Mes talents m'en tenoient lieu dans une maison qui ne subsistoit que par les Pensionnaires, dont on avoit dessein de me donner la conduite dans quelques années. C'étoit

60 MÉMOIRES DE MADAME

là le seul motif de l'empressement qu'on m'avoit marqué, & que je croyois ne devoir qu'à la compassion, à la charité & à l'amitié. On ne pouvoit m'admettre dans cette maison sans la permission de l'Evêque; je pensois n'en être point connue, & je ne m'attendois à aucune difficulté de sa part; je fus donc fort surprise d'apprendre qu'il avoit refusé aux Religieuses la permission de me donner l'habit, & lui ayant écrit une lettre fort respectueuse pour en apprendre la raison; il se transporta au Couvent, & après avoir inutilement essayé de me faire comprendre que je n'avois autre vocation que le désespoir, il fut obligé de m'avouer qu'il avoit reçu des nouvelles de ma Mere, qui le conjuroit de ne pas me permettre de disposer de moi avant son retour. Je conçus tout d'un coup la raison qui avoit empêché ma Mere de m'écrire, & quoique je me fusse préparée à recevoir ce coup, je ne pus résister à la douleur que me causa la certitude de la mort du malheureux des Effarts. Je tombai sans connoissance aux pieds de l'Evêque, & fus plus de six heures en cet état, agitée de violentes convulsions qui firent craindre pour ma vie. Les Religieuses qui ne pouvoient plus

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 65

plus compter sur l'avantage qu'elles avoient espéré de ma réception, ne voulurent point s'exposer aux embarras que mon état leur alloit causer, & déclarerent à l'Evêque avec beaucoup de dureté, qu'elles ne pouvoient point me garder. Ce digne Prélat indigné de leur inhumanité, me fit transporter chez Madame des Essarts dans l'état où j'étois; il eut la générosité d'assurer cette Dame qu'il ne m'abandonneroit pas, & ne me quitta qu'après m'avoir recommandée lui-même aux soins d'un Médecin & d'une Garde, qu'il chargea de ne me rien épargner pour me sauver. Je repris mes sens au bout de quelques heures, mais non pas ma raison, une fièvre violente m'en ôta l'usage pendant vingt-sept jours, & l'on n'espéroit plus rien de ma vie, lorsqu'une crise heureuse me tira de danger. Je ne sentis rien les premiers jours de ma convalescence, la foiblesse de mes organes sembloit avoir anéanti chez moi la faculté de penser; je demandois ma Mere & des Essarts, & je me plaignois de leur lenteur à me secourir. Cependant je n'avois plus de fièvre, & sans l'assurance que donnoit le Médecin à Madame des Essarts, elle eût craint pour ma raison.

62 MÉMOIRES DE MADAME

Cette foiblesse s'étant un peu diminuée, on m'apprit que j'avois été sur le bord du tombeau, & je ne pus m'empêcher de frémir en pensant aux suites d'une telle mort par rapport à mon ame. Un saint Ecclésiastique profita de ce rayon de lumière, & ma passion amortie par l'approche de l'éternité, me laissa assez de liberté pour l'écouter. Je convins que ne pouvant accuser que Dieu de mes pertes, je n'avois pû, fans une horrible impiété, me révolter contre ses adorables décrets. Ces bons mouvements augmentèrent avec mes forces, & les exhortations de mon guide acheverent de me rendre telle que la Religion & la raison l'exigoient. Ne me demandez point un compte exact de ma situation ; je la comprends, mais je ne puis la rendre. Ma volonté étoit soumise, mais mon cœur & mes sens étoient défolés, & j'avois à soutenir à chaque instant ce déchirement, il falloit sans cesse le sacrifier, me separer de moi-même ; je ne crains point de le dire, cet état est pire que la mort, ou plutôt c'est une agonie perpétuelle. Je n'avois pas renoncé au dessein de me faire Religieuse, & l'Ecclésiastique dont j'ai parlé, eut la prudence de ne point

combattre ma résolution dans ces moments critiques ; au contraire , il flatta ma manie , & me promit de m'aider de tout son pouvoir à accomplir ce qu'il auroit sujet de croire être la volonté de Dieu sur moi. Il écrivit à une de ses sœurs qui étoit Abbessé d'une maison de Bénédictines , proche de Paris , & la pria de me recevoir. Avant de faire partir cette lettre qui remplissoit le seul désir qui me restât au monde, il exigea de moi une promesse de ne point précipiter ma prise d'habit , & de vivre quelque temps en séculière dans cette maison. Je souscrivis volontiers à ce qu'il exigeoit de moi , parce que je me croyois sûre de ma résolution , & sitôt que je pus me flatter de pouvoir un jour me séparer du monde , je sentis la tranquillité renaître dans mon cœur.

L'Abbessé de . . . rassembloit en sa personne des qualités peu communes. Une piété sincère , un esprit inaccessible à toutes les petitesesses , une prudence consommée dans un âge peu avancé , de la fermeté , de la douceur , & surtout une charité tendre , d'où naissoit une grande condescendance pour les faiblesses involontaires de celles qu'elle gouvernoit ; elle savoit s'y prêter & les
sup-

64 MÉMOIRES DE MADAME

supporter, sans les autoriser par une lâche approbation, qui prend le nom de bonté, & n'est qu'une vraie foiblesse. C'étoit son devoir qui mettoit des bornes à cette condescendance, dont j'avois sur tout un si grand besoin. Ajoutez à ce que je viens de dire, des lumières supérieures, & une grande simplicité de cœur; en un mot; c'étoit une personne accomplie. Elle me reçut, & me traita comme une malade qui avoit besoin de beaucoup de ménagements; elle convint de la grandeur de la perte que je venois de faire, & loin de condamner les larmes que je répandois nuit & jour, je la vis plusieurs fois sur le point d'y mêler les siennes; ce qui est un moyen infailible de soulager les infortunés; nous aimons d'être plaints, & l'on se révolte pour l'ordinaire contre un consolateur dur, austere, & qui s'efforce de vous faire regarder la douleur comme une foiblesse. Je passai plusieurs mois dans cette maison sans entendre parler de mon Directeur; trop occupé d'abord de mes sentimens, je ne fis pas beaucoup d'attention à son silence, d'autant plus qu'il étoit exact à faire tenir à Madame l'Abbesse les lettres de ma Mere, qui continuoit de me
mander

mander qu'elle jouissoit d'une santé parfaite dans le sein de la mort, pour ainsi dire. A la fin je fis réflexion qu'il n'accompagnoit jamais ces lettres d'un seul mot de sa main pour moi. Un tel silence, après une charité si vive, me parut extraordinaire; & pour en découvrir le motif, je demandai à mon Abbessé la permission de lui écrire pour le remercier de l'attention qu'il avoit à me procurer le seul soulagement dont ma situation fut susceptible. Je lui marquois aussi combien j'étois reconnoissante de la bonté & de la patience qu'il avoit eues à mon égard. Je l'assurois que je me confirmois chaque jour dans la résolution de me consacrer au Seigneur, que je soupirois après l'heureux moment où il me seroit permis de le faire, & je le conjurois d'abrégéer le temps d'une épreuve inutile, puisqu'il étoit certain que rien au monde ne seroit capable de me faire changer de résolution. Je le priois de remarquer qu'elle ne pouvoit plus être regardée comme un effet de mon désespoir, puisque j'étois devenue tranquille, & j'en prenois à témoin Madame l'Abbessé, qui pouvoit lui rendre compte de la fermeté de ma vocation. Je reçus la réponse suivante.

LET-



L E T T R E

D E M***.

A J U L I E.

NE foyez point furprife, Mademoi-
 felle, d'avoir été fi long-temps fans
 recevoir de mes nouvelles; mon filence
 n'avoit point pour caufe le refroidiffe-
 ment de mon zèle à votre égard, dans un
 tems où il vous devient plus néceffaire
 que jamais; mais j'ai cru qu'il falloit pour
 quelque temps vous abandonner à vo-
 tre douleur; elle avoit pris un tour qui
 vous garantiffoit de l'excès, & votre
 respectable Abbefse, à laquelle j'ai tou-
 jours écrit, a eu la bonté de me faire
 connoître les progrès que vous faisiez
 chaque jour dans la foumiffion que
 vous deviez avoir pour les ordres du
 Très-haut: je vous crois actuellement
 en fuation d'écouter avec docilité ce
 que je vais vous dire de la part de Dieu,
 & je le conjure de vous rendre docile.
 Je fçais que je vais rouvrir vos playes,
 & peut-être vous en faire de nouvelles,
 mais je ne pourrois vous ménager fans
 trahir mon miniftère, & fans me ren-
 dre

dre indigne de la confiance que vous m'avez accordée : elle exige que je fasse de nouveaux efforts pour vous rendre à vous-même, & à ce que Dieu demande de vous. Je vous ai dit en commençant cette lettre que votre douleur avoit pris un tour qui vous garantissoit de l'excès, il faut vous expliquer ce terme qui n'est pas exact, car la résolution de vous faire Religieuse étoit un excès réel ; j'ai voulu dire seulement que j'en craignois peu les suites, parce que je comptois beaucoup sur le retour de votre raison avant le temps que j'avois fixé pour votre engagement, & que Madame l'Abbesse m'avoit promis de ne point vous admettre à prendre l'habit sans m'en avertir. L'idée de vous enfevelir avec votre Amant, a amusé votre cœur, plus vous aviez d'horreur pour ce sacrifice, plus vous aviez d'empressement à l'offrir à l'Idole qui regne dans votre cœur. Le mot m'est échappé, Mademoiselle, malgré le dessein où j'étois de m'expliquer avec ménagement. Frémissez : Dieu étoit le prétexte de ce sacrifice impie que vous vouliez faire à la créature : vous êtes vraiment idolâtre ; & dans le temps que votre bouche prononceroit les vœux sacrileges qui
 fem-

68 MÉMOIRES DE MADAME

sembleroient vous consacrer au Seigneur, vous vous immoleriez à l'amour profane d'une vile créature. Notre Dieu est un Dieu jaloux, tout partage l'offense : il rejette les cœurs souillés, & le vôtre n'est pas assez pur pour être accepté. Vous êtes malgré votre soumission apparente, réellement révoltée contre l'ordre de la Providence, cette soumission n'est qu'une grimace. Si votre vie vous eût été plus chère que votre liberté, vous l'eussiez immolée aux manes de votre Amant ; mais vous avez senti qu'une prompte mort auroit terminé vos peines, & vous vous faites un plaisir délicat de les perpétuer, en vous engageant dans un état pour lequel vous avouez que vous avez toujours eu la plus grande horreur. Vous n'avez sûrement point de vocation, j'ose vous en répondre, & la vocation seule peut rendre supportables les amertumes qui se rencontrent dans la vie Religieuse, & qui disparoissent aux yeux de ceux que Dieu y appelle, ou du moins elles leur paroissent douces par la grace qu'elles reçoivent. Au contraire ces peines forment un enfer anticipé pour celles qui s'y introduisent d'elles-mêmes, & par des motifs profanes. Que si vous êtes
in-

insensible à ce que la Religion exige de vous actuellement, écoutez la voix de la nature : voyez votre pauvre Mere qui va se trouver sans secours, sans consolation, sans appui : quel prix de sa tendresse pour vous ? Je vous envoie une lettre qu'elle vient de m'écrire ; si votre cœur ne s'est pas entièrement dépravé, vous ferez attendrie en vous peignant l'extrémité où votre résolution l'a réduite. Si vous tardez à la rassurer sur votre retraite, je suis persuadé que vous aurez bientôt sa mort à vous reprocher : ce n'est pas qu'elle refusât de vous immoler au Seigneur s'il exigeoit ce sacrifice, elle proteste qu'alors elle vous conduiroit à l'Autel avec fermeté, & peut-être avec joie ; mais elle est convaincue comme moi, que Dieu ne vous appelle pas en Religion. La peste est entièrement cessée, elle se prépare à vous joindre aussi-tôt que les passages seront ouverts, & ils le seront en peu : cependant sa résolution est conditionnelle, elle m'assure que si vous avez la barbarie de l'abandonner, elle s'abandonnera elle même, & finira à Marseille une vie qu'elle n'a ménagée que pour vous.

Cette lettre porta dans mon ame un rayon de lumiere qui me fit évaluer au
ju-

70 MÉMOIRES DE MADAME

juste ma prétendue vocation : je frémis du danger que j'avois couru en m'engageant dans un état où Dieu ne me vouloit pas ; toutes les illusions que je m'étois faites disparurent , & je fis une ferme résolution de m'abandonner sans réserve à la conduite de celui qui m'avoit ouvert les yeux ; je lui écrivis pour lui apprendre le changement qui s'étoit fait en moi , & pour le prier de me continuer ses conseils charitable : j'écrivis aussi à ma Mere , pour lui demander pardon des nouveaux chagrins que je lui avois causés , & je la conjurai de profiter du premier moment favorable pour hâter son départ. Depuis ce moment je sentis une paix profonde , qui m'assura que j'avois suivi les ordres du Ciel. La mort de M. des Effarts me parut un coup de miséricorde qui avoit daigné m'arracher à une passion dont l'excès me rendoit criminelle. Les circonstances de cette mort servirent encore à ma consolation , j'en ignorois le détail , je sçavois seulement qu'une action héroïque de charité avoit terminé sa course , & avancé le terme de sa vie : c'étoit donc son bonheur qui avoit causé mon desespoir ? il me sembloit qu'il étoit irrité de mes lar-

larmes, & que du milieu de la gloire immense dont il jouissoit, il me reprochoit des sentiments indignes d'une chrétienne, & d'une femme qui n'avoit aimé que parce qu'il l'avoit crue vertueuse. En un mot, je me trouvai comme métamorphosée en un instant, & dans la situation de goûter l'espoir d'une vie tranquille, auquel j'avois renoncé : je me promettois sur-tout un plaisir infini à embrasser ma tendre Mere, à la servir, à lui faire amende-honorable de l'éclipse de ma tendresse pour elle. Madame l'Abbesse mit le comble à ma satisfaction par l'éloge qu'elle donna à mes nouveaux sentiments, & ses bontés augmentant pour moi chaque jour, je reçus avec reconnoissance la priere qu'elle me fit de rester dans sa maison jusqu'à l'arrivée de ma Mere. Je ne l'attendis pas long-temps, j'appris qu'elle étoit en chemin, & elle me marqua le jour précis de son arrivée. Madame l'Abbesse qui craignoit pour moi le premier moment, voulut que notre premiere entrevue se fit dans sa chambre. Elle fut bien triste & rouvrit toutes mes playes, mais le Seigneur me fortifia, & ma Mere, qui n'avoit pas espéré une guérison si avancée, se livra toute entiere au plaisir

plaisir de se retrouver dans mes bras. Ma nouvelle Bienfaitrice lui demanda comme une grace de vouloir passer quelque temps dans l'Abbaye; elle la regardoit avec respect comme une femme qui n'avoit pas manqué au martyre, mais à qui le martyre avoit manqué: il me restoit à entendre des circonstances bien douloureuses, ce ne fut qu'après s'être assurée par plusieurs épreuves que j'étois en état de soutenir cette dernière, qu'on permit à ma Mere un récit que je brûlois d'entendre. C'est elle qui va parler dans ce qui va suivre, & qui se grava si fortement dans mon cœur, qu'il ne m'est pas échappé un seul mot de son discours.

Je ne vous répéterai point, Madame, ce que j'ai écrit à ma Fille aussi-tôt que Monseigneur de Marseille eut consenti à se charger de ma lettre; mais je dois vous instruire du motif qui engagea M. des Effarts à se priver du plaisir d'ajouter quelques lignes de sa main dans cette lettre, il avoit toujours eu un grand fond de Religion, cependant elle ne l'avoit conduit jusques-là qu'à un grand éloignement du mal, & à la pratique des vertus de son état, sans qu'il eût l'idée des vertus
héroïques

héroïques auxquelles il étoit destiné. Ce ne fut que dans le temps de ma maladie qu'il en eut les premières vues. Il lui parut que Dieu n'avoit arrêté son voyage de toute éternité que pour lui procurer l'occasion du martyre de la charité ; il eut une ferme persuasion qu'il n'échapperoit point à la peste, & qu'il devoit faire servir à sa sanctification ce qui ne pouvoit être regardé que comme un avantage aux yeux de la foi. Fidèle à cette première grace, il en obtint une abondante qui lui donna la force de ne point excepter ma Fille du sacrifice qu'il faisoit au Seigneur ; il fit part de ses desseins à Mgr. l'Evêque, & ce saint Prélat lui conseilla de se préparer au combat qu'il alloit entreprendre par une Confession générale ; il la fit entre ses mains, & véritablement il me parut un nouvel homme après l'avoir terminée, il ne pensa plus qu'au Ciel, & comme son amour auroit été le plus grand obstacle à la perfection qu'il vouloit acquérir, il fut le premier sacrifice qu'il fit à Dieu. Ce n'est pas qu'il songeât à violer les promesses qu'il nous avoit faites, il se regardoit comme engagé irrévocablement dès l'instant où il avoit donné sa paro-

le, mais la mort rompt tous les liens, & regardant la sienne comme certaine, il croyoit que chaque heure pouvoit être celle où il cesseroit de vivre, & vouloit ne plus s'occuper que de Dieu dans ces derniers moments. La crainte de reveiller dans son cœur des sentiments qu'il avoit une peine infinie à combattre, l'empêcha donc de vous écrire, & d'ailleurs il me laissoit une ressource pour retarder à vous instruire de son passage à une meilleure vie, car je ne puis donner un autre nom à sa mort: elle arriva quelques jours après, & je m'apperçus lorsqu'il rentra au Logis le soir, qu'il étoit extrêmement abbattu; il m'avoua qu'il se croyoit attaqué, & effectivement lorsqu'il se fut mis au lit, le mal parut avec les symptomes les plus mortels. Il eut la même opinion que moi de la fin de sa maladie, & après m'avoir conjuré de me conserver pour Julie, il me pria de ne plus lui parler que de l'éternité & de Dieu. Il attendoit le jour avec impatience, dans l'espérance de s'acquitter des derniers devoirs du Chrétien, & de recevoir toutes les graces que l'Eglise accorde aux mourants par le ministere de son saint Evêque, il ne demandoit de vie que jusqu'à ce moment,

ment, il passa toute cette nuit dans les prières les plus ardentes, & quoiqu'il m'en coûtât beaucoup pour l'abandonner dans cet état, je ne voulus pas le priver de l'unique consolation qu'il attendoit: je courus à l'Evêché qui étoit fort éloigné de notre demeure, & malgré la défense que ce saint Prélat avoit faite à ses domestiques de renvoyer aucun de ceux qui demanderoient à lui parler, comme il n'y avoit qu'une heure qu'il s'étoit jetté tout habillé sur un matelas, je fus long-temps à leur persuader d'interrompre son repos; lorsqu'il apprit l'extrémité où étoit des Effarts, il se hâta de prendre dans sa Chapelle ce qui lui étoit nécessaire pour lui administrer les Sacrements, & me suivit; jugez de notre frayeur lorsque nous trouvâmes les portes de la maison ouvertes, & que nous découvrîmes qu'elles avoient été forcées: nous montâmes en tremblant, & nous vîmes avec le plus vif déplaisir que des Effarts n'étoit plus dans son lit. Il nous fut aisé de deviner notre malheur, lorsque nous trouvâmes mon armoire enfoncée, & mon argent disparu. Il y avoit toute apparence que les Galériens, qui étoient chargés d'enlever les morts, avoient abrégés les der-

niers moments du pauvre des Effarts, pour pouvoir nous voler impunément. L'Evêque, après m'avoir recommandé la soumission aux ordres de Dieu dans une circonstance si terrible, sortit pour faire les perquisitions nécessaires ; son amitié pour des Effarts l'engagea à ne rien omettre pour découvrir la vérité, tout fut inutile ; ces malheureux soutinrent que deux hommes qui étoient dans la maison qu'on leur indiquoit, avoient descendus un corps mort qu'ils avoient jetté dans leur tombereau ; mais ils nierent constamment d'être entrés dans cette maison. Comme Marseille étoit rempli de voleurs qui commettoient chaque jour de pareils excès : on ne put les convaincre d'un crime que peut-être ils n'avoient pas commis. L'Evêque revint au bout de deux heures m'annoncer que mes pertes étoient sans ressource, mais ce qu'il m'apprit alors servit à modérer ma douleur. Prenez garde à la gloire de votre Fils, me dit-il en m'abordant : nous pouvons le regarder comme un Martyr de la charité. Un peu avant de rentrer hier en passant dans la rue de Paradis, il entendit les cris d'une femme qui étoit en travail d'enfant, & qui déplorait le malheur de son mal-

malheureux fruit qui seroit privé du Baptême. Cette pauvre femme s'étoit traînée à une fenêtre, & tâchoit par ses cris d'exciter la compassion des passants. Des Effarts voyant la porte fermée demande une échelle; étant monté par la fenêtre malgré les remontrances qu'on lui faisoit, il tâcha de secourir cette moribonde; il n'est plus temps, lui dit-elle, je vais cesser de vivre; mais, Monsieur, ajouta-t-elle, ayez pitié de la pauvre créature que je porte dans mon sein, & aussi-tôt que j'aurai rendu le dernier soupir, ouvrez moi le côté pour tâcher de lui donner le Baptême, je sens qu'il vit encore; & je mourrai contente si je puis me flatter d'obtenir cette grace; à ces mots le zèle de des Effarts s'est embrasé sans doute, puisque, malgré le danger de cette opération sur une femme pestiférée, il a promis de faire ce qu'elle exigeoit de lui; à peine a-t-elle eu rendu l'ame, qu'il s'est servi d'un rasoir qu'il avoit dans sa poche, & Dieu dirigeant sa main, il a tiré cet enfant vivant; l'a baptisé, & se préparoit à l'emporter lorsqu'il est mort après avoir vécu un quart d'heure. Le venin qui s'étoit exhalé du corps de cette femme a produit son effet; ou plutôt la mesure

78 MÉMOIRES DE MADAME

des vertus de ce jeune homme a été comblée par cette dernière. Dieu s'est hâté d'enlever à la terre un fruit qui étoit meur pour le ciel. Mgr. l'Evêque me rassura ensuite sur la crainte d'une indigence absolue, à laquelle je me trouvois réduite par le vol qui m'avoit été fait: il me promit de pourvoir à ma subsistance, & il m'a tenu parole, non seulement pendant le temps où je suis restée à Marseille, mais ses bontés se sont étendues plus loin, puisqu'il m'a procuré le moyen de vous rejoindre, en me faisant présent d'une petite somme d'argent.

Le récit que fit ma Mere, bien-loin d'augmenter ou de renouveler ma douleur, me donna au contraire beaucoup de consolation: il est vrai que je versai une grande abondance de larmes, mais elles étoient plutôt des larmes de joie que de douleur; je convins que je n'étois pas digne d'un tel Epoux; mon amour pour des Effarts sembla se changer en vénération, en admiration, & je crus ne sentir plus pour lui qu'un souvenir respectueux & tendre, que je me promis de conserver toute ma vie; j'eus même la force de rassembler toutes les circonstances de sa perte à la priere de
l'Ab-

l'Abbesse, & d'en faire le récit à la Communauté assemblée: c'est cet écrit que je viens de copier, & je le relisois chaque jour pour affermir ma constance. Nous passâmes un mois dans cette maison, & nous avions fixé le jour de notre départ pour Orléans, lorsqu'une jeune Novice pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, me pria de le retarder de quelques semaines pour être présente à sa Ptoession. Cette Fille en se faisant Religieuse sacrifioit les plus grandes espérances, puisqu'elle étoit héritière de Mr. le Baron de Batteville son oncle. C'étoit un homme de cinquante ans qui n'avoit jamais voulu se marier: il avoit élevé cette niece, qu'il aimoit comme sa fille, & à laquelle il vouloit laisser vingt-cinq mille livres de rente dont il jouissoit; il lui destinoit un parti considérable, & avoit pris tous les arrangements nécessaires lorsque la vocation de cette Fille se déclara; il l'éprouva long-tems, & ne se rendit qu'après s'être bien convaincu qu'elle suivoit les ordres du ciel en renonçant au monde dont elle pouvoit faire l'ornement, car sa fortune étoit inférieure à son esprit & à sa beauté. Mademoiselle de Batteville ne me dit point les

motifs qui l'engageoient à me faire cette priere, elle s'en étoit ouverte à Madame l'Abbesse, & ils étoient dignes de son cœur. Comme elle sçavoit que son oncle étoit généreux, elle espéroit l'attendrir sur notre sort, & l'engager à nous faire une pension, pour exempter ma Mere d'un travail pénible que sa fanté ne pouvoit plus soutenir. Elle réussit au-delà de ses espérances, le Baron sans nous avoir vues fut touché du récit de nos malheurs, & consentit de bon cœur à nous secourir; il poussa même sa générosité jusqu'à vouloir ménager notre délicatesse, en nous laissant ignorer le nom de notre bienfaiteur. Madame l'Abbesse ayant fait appeller ma Mere deux jours après la Profession de Mademoiselle de Batteville, lui remit un contrat de six cent livres de rente sur l'Hotel-de-Ville, & lui dit qu'une personne de qualité, sensible à nos malheurs, s'étoit crue obligée de les réparer, en nous priant d'accepter cette bagatelle, & qu'elle n'exigeoit d'autres preuves de notre reconnoissance que l'acceptation de ce léger bienfait, sans curiosité sur celle qui prenoit la liberté de nous l'offrir. Quelque nécessaire que fût ce secours à ma Mere dans l'état où elle

elle étoit réduite, elle refusa absolument de l'accepter si on vouloit gêner sa gratitude; & non-seulement l'Abbesse fut forcée de lui nommer le Baron, mais il fallut encore qu'il se prêtât à nos actions de grâces; il vint à la grille avec un embarras qui donnoit un grand prix à son bien fait qu'il traitoit de bagatelle; & nous pria de si bonne grace de modérer nos remerciements, qu'il fallut nous faire la contrainte de les supprimer. Nous le vîmes deux autres fois sans qu'il nous fût possible de placer un mot de notre gratitude, tant il étoit habile à nous couper la parole, toutes les fois qu'il sentoit que nous cherchions à lui en exprimer le sentiment. Cette conduite n'étoit propre qu'à l'augmenter; je me trouvai malheureuse de ne pouvoir me livrer en sa présence à une reconnoissance qui n'a rien de pénible lorsqu'elle n'est point exigée. Un jour que je me plaignois à l'Abbesse du silence qu'il nous imposoit; ne croyez pas qu'il renonce à votre gratitude, me dit-elle; il seroit charmé de pouvoir augmenter ce sentiment dans votre cœur par des présents plus considérables; il n'excepte rien de ceux qu'il voudroit vous faire; sa fortune, sa personne même, s'il

croyoit que ce fût un don digne d'être offert à une fille de votre âge : je fus déconcertée de ce discours, que je prenois pourtant comme un badinage, & lorsque l'Abbesse m'eut assurée qu'elle parloit sincerement, je ne pus retenir mes larmes. Ah ! Madame, dis-je à l'Abbesse en baissant une de ses mains qu'elle m'avoit présentée, puis-je penser à effacer de mon cœur un amour aussi légitime que celui que je conserve pour des Effarts ? pourrois-je me résoudre même à le tenter ? pourrois-je me flatter d'y réussir ? Il ne vit plus que dans ce cœur, ne seroit-ce pas lui ôter la vie une seconde fois ? Je connois tout le mérite de Mr. le Baron, ses bontés me pénètrent, je le regarde comme mon Père, mais tout cela n'est pas de l'amour. Ne serois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, la plus fautive, si je lui en promettois, puisque je suis sûre de n'en avoir jamais pour personne, ce seroit mal répondre à l'honneur qu'il me fait, je m'en rapporte à lui, & je suis persuadée qu'il ne voudroit pas accepter la main d'une infortunée qui ne pourroit y joindre le don d'un cœur qu'il mériteroit à tant de titres. Ne prenez point le Baron pour Juge, me répondit
 l'Ab.

l'Abbesse, il sçait qu'un homme de son âge ne peut espérer d'inspirer de l'amour à une jeune personne. C'est de l'estime, de la confiance, de l'amitié qu'il demande, & il se croit sûr de vous inspirer ces sentimens par tout ce qu'on lui a dit & ce qu'il a remarqué de la bonté de votre cœur. Il ne se défend point d'être amoureux, il soutient même qu'on ne peut vous voir sans le devenir; il dit qu'il rougiroit de s'être laissé surprendre à une passion si peu propre à son âge, s'il n'avoit pas une excuse légitime auprès de tous ceux qui vous connoîtront; enfin il ajoûte que s'il n'étoit qu'amoureux il ne surmonteroit pas la répugnance qu'il avoit pour le mariage, si vous n'aviez pas plus de vertus que de beauté; il regarderoit son amour comme un malheur qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'éviter; dont il seroit innocent, parce qu'il ne dépendoit pas de lui de vous trouver moins aimable, se seroit la faute de vos charmes, pourquoi vous étiez-vous offerte à ses yeux? il supporteroit sa passion avec courage plutôt que de s'engager par considération pour un joli visage qui peut demain devenir laid par une maladie, un accident: je vous répète ce discours qu'il m'a tenu ce ma-

84 MÉMOIRES DE MADAME

tin, continua l'Abbesse, & je n'ai pû m'empêcher de rire de la façon singulière dont il s'exprimoit; ce qui ne m'a point ôté le désir de vous servir tous les deux, car je regarde l'amour du Baron comme une récompense que Dieu reservoit au sacrifice que vous avez fait au devoir: Madame, dis-je à l'Abbesse, fans répondre à tout ce qu'il lui étoit échappé de flatteur pour moi, oserois-je vous demander si ma Mere est instruite de l'amour de M. le Baron? l'approuve-t-elle? oui, ma chere Julie, me répondit l'Abbesse, mais elle refuse par délicatesse de vous rien ordonner à ce sujet: sa mauvaise santé lui rend nécessaires les bienfaits du Baron; cependant elle croiroit les acheter trop chers s'il falloit en jouir aux dépens du bonheur de vos jours; elle connoît votre tendresse pour elle, & sûre que vous vous sacrifieriez avec joie pour lui procurer le repos dont elle a besoin; elle a mieux aimé se priver de tout que de vous contraindre; elle m'a prié de sonder vos dispositions sur ce mariage, & si vous y avez la plus légère répugnance, elle m'a conjuré de ne vous point presser, & de vous laisser ignorer qu'elle ait connoissance des desseins du Baron. Il est
vrai

vrai que je lui aurois gardé le secret sans une circonstance qui me force à le violer ; c'est qu'elle est résolue , si vous refusez votre main au Baron , de renoncer à ses bienfaits , & veut absolument que je lui remette le contrat qui fait toute sa ressource. Le Baron proteste qu'il regardera le refus de cette bagatelle comme une marque de votre haine ; il se désespere dans la crainte que vous ne le méprisiez assez pour ne vouloir lui être redevable en rien. En un mot , ma chere Julie , ces deux personnes sont dans un état violent dont vous seule pouvez les tirer ; vous le devez à l'amitié que vous avez pour ma Sœur de Batteville , elle se désespere d'être la cause d'un événement qui doit empoisonner tout le bonheur de son Oncle. Vous le devez à la tendresse d'une Mere qui s'est sacrifiée pour vous depuis que vous êtes au monde , & dont l'attachement n'a point d'exemple. Enfin vous le devez à la délicatesse du Baron qui m'a assuré qu'il seroit au désespoir que le petit service qu'il vous a rendu pût vous forcer à vaincre votre répugnance , si vous en avez pour sa personne ; mais comme j'exprimerois mal ses sentiments , jugez-en par vous-même , & lisez cette lettre qu'il m'a prié de vous

remettre. En même-temps elle m'en présenta une que je vais vous transcrire, car j'en conserve l'original.



L E T T R E

DU BARON DE BATTEVILLE

A M^{LLE}. JULIE.

MADemoiselle,

Je ne fais d'où me vient la témérité de vous déclarer les sentiments que vous m'avez inspirés, ni sur quoi peut être fondé mon espoir. Je fais toutes les raisons qui doivent vous le faire regarder comme téméraire, & je me les suis répétées mille fois, sans qu'elles aient pu m'empêcher de faire une démarche que je regarde comme ridicule. Car enfin, vous êtes jeune, & je suis vieux; vous avez aimé le plus parfait de tous les hommes, & j'ai bien peu de ressemblance avec lui. Un autre que moi vous vanteroit la violence de son amour, & j'en ai été tenté; mais ce n'est pas une merveille que je vous aye aimée à l'instant où je vous ai vue,
tout

tout autre que moi en auroit fait autant ; d'ailleurs j'avoue de bonne foi que vous ne me devez nulle reconnoissance d'un sentiment involontaire ; si mon cœur m'eût consulté avant de se donner, je l'en eusse assurément empêché ; mais la chose se trouva faite à mon insçu , & quand je m'en aperçus , il n'y avoit plus de remède. Je n'ai donc aucun motif qui puisse me faire espérer que vous accepterez le don modique que je vous offre , & si vous le refusez, je dirai que vous avez raison , & que si j'étois à votre place, j'en eusse fait tout autant. Attendez pourtant : si j'étois jeune, belle & vertueuse comme vous l'êtes, & que je connusse la droiture, la sincérité, l'attachement respectueux du cœur qui me seroit offert, je crois que je ferois des réflexions qui pourroient devenir avantageuses au pauvre vieillard ; je me dirois qu'avec un homme de son caractère je pourrois compter sur une félicité qui n'a rien de fort vif ; mais qui seroit à l'abri de toute vicissitude ; quand l'amour s'empare d'une tête blanche, il ne meurt qu'avec l'amant. Je me dirois que je ferois maîtresse absolue d'un cœur qui me préféreroit à toute la terre, qui connoîtroit

tout

88 MÉMOIRES DE MADAME

tout ce que je vauX, qui ne respireroit
 que pour me rendre heureuse, & voler
 au-devant de tous mes désirs. Je me
 dirois enfin : les qualités brillantes qui
 lui manquent, peuvent être compensées
 par tout les sentiments de l'honneur,
 de la Religion, par l'exception de tous
 les vices qu'on ne rencontre que trop
 souvent dans un jeune homme. Voilà,
 ce me semble, ce que je me dirois à
 votre place, & peut-être ces réflexions,
 jointes à la pitié des maux que j'aurois
 causés, m'engageroient elle à passer
 par dessus la disproportion de l'âge &
 du mérite. Voyez, Mademoiselle, si
 vous feriez pour moi ce que je ferois
 alors pour vous. Au reste, soit que vous
 pardonniez à ma témérité, soit qu'elle
 vous paroisse inexcusable, il n'en sera
 ni plus ni moins par rapport à mes sen-
 timents, ils sont décidés pour le reste
 de ma vie. Tout ce que je puis vous pro-
 mettre, c'est que vous n'en ferez im-
 portunée qu'une fois; s'il en doit coû-
 ter quelque chose à votre cœur pour
 m'être favorable, dites un mot, &
 l'exil le plus prompt vous délivrera de
 la vue d'un homme qui n'accusera que
 son malheur, & qui vous aime telle-
 ment pour l'amour de vous-même,
 qu'il

qu'il sacrifieroit la moitié de son bien pour vous rendre l'amant que vous pleurez, ou pour vous procurer un Epoux digne de remplacer.

Vous avez connu le Baron, ma Chere, & vous savez qu'avec beaucoup d'esprit il avoit un cœur simple, sans art, & tel enfin qu'il se peignoit dans cette lettre; j'admiraï la modestie qu'il avoit par rapport à sa fortune, dont il ne disoit pas un mot, non plus que de la situation fâcheuse à laquelle j'étois réduite, & je sentoïis que si mon cœur eût été libre, j'eusse aimé la franchise de cet honnête homme; mais le moyen de l'épouser le cœur plein d'un autre objet, qui tout mort que je le croyois, regnoit encore despotiquement dans mon ame. Je vous assure que c'étoit la seule chose qui arrêtoit mon consentement sur mes lèvres. Je l'avouai franchement à Madame l'Abbesse, en la priant de vouloir bien faire valoir à M. de Batteville la raison qui me forçoit à refuser l'honneur qu'il m'offroit; je la priai en même-temps de l'assurer que j'en conserverois toute ma vie une vive reconnoissance, & que je le priois de penser qu'après avoir refusé sa main, je dédaignerois celle d'un Prince, si
par

90 MÉMOIRES DE MADAME

par impossible, il étoit en mon pouvoir de l'accepter. A peine eus-je fini ces mots, que l'Abbesse sonna sa cloche, c'étoit le signal qu'elle avoit donné à ma Mere & au Baron, qui étoit actuellement dans le Couvent, où il avoit eu permission d'entrer pour dire le dernier adieu à sa nièce. Ils étoient apparemment bien proche de l'appartement; car la porte s'ouvrit dès les premiers coups de cloche. Je fus un peu décontenancée en les voyant sortir d'un lieu d'où ils avoient pû m'entendre; mais l'Abbesse qui ne vouloit pas me donner le temps de faire des réflexions, qui auroient pû balancer les bonnes dispositions où elle me voyoit, félicita le Baron sur le consentement que j'accordois à notre mariage, & sur le bonheur qu'il devoit se promettre avec une Epouse telle que moi. Je crus presque que cette Dame étoit devenue folle, de prendre pour un consentement le refus le plus décidé, & j'ouvris la bouche pour lui dire qu'assurément je m'étoit mal expliquée, lorsque ma Mere transportée de joie se jetta à mon col, m'accabla de ses caresses, me protesta que mon refus auroit causé sa mort, & tout de suite elle m'apprend que le Baron, avant de
fa-

favorir ma réponse, l'avoit forcée d'accepter le don d'une terre, dont il avoit fait passer une vente à son nom, & qui lui seroit restée malgré elle. Quand bien même j'eusse été assez injuste de refuser l'honneur qu'il me faisoit. Une façon d'agir si noble me toucha ; je confirmai par quelques gestes tout ce que l'on supposoit conclu, & le Baron s'abandonna à sa joie avec si peu de ménagement, qu'il nous fit comprendre qu'il n'y avoit point de sagesse qui tienne contre un amour violent. L'Abbesse qui craignoit quelque retour de ma part, eut soin de faire avertir un Notaire, le Contrat fut dressé, & je signai sans savoir ce que je faisois, tant j'étois étourdie de tout ce qui venoit de se passer. Le reste du jour je fus tellement obsédée de ma Mere, de l'Abbesse, du Baron & de la nouvelle Religieuse, qu'il ne me fut pas possible de jouir un moment de moi-même. Après le dîner, on étala dans tous les endroits de la chambre les plus riches étoffes ; le Baron avoit envoyé son valet de chambre à Paris, qui n'étoit qu'à une petite lieue, avec ordre d'amener dans son carrosse les Marchands & les Couturieres, il n'avoit pas oublié les bijoux ;

bijoux; chacun montrait & louoit sa marchandise; on me pressoit de choisir, de commander, de désirer; ma Mere pleuroit de joie, non qu'un vil intérêt fut capable de lui causer cette émotion, elle étoit au dessus de ces miseres, elle ne voyoit dans les dons que me faisoit mon futur époux, que des preuves de son amour pour moi, & un heureux présage du bonheur que j'allois goûter après tant de traverses. Pour moi, j'étois fort semblable à ces Dieux des Gentils, qui ont des yeux, une bouche & des oreilles, sans voir, sans parler & sans entendre; il m'échappoit des monosyllabes: en vérité cela est trop beau, je ne veux rien de si riche, je vous remercie. Si le Baron n'avoit pas été hors de lui, il eût pû, sans juger témérairement, me prendre pour une imbécille, tant j'en avois l'allure; heureusement sa joie l'enyoit, & je vis le moment où il alloit retenir tout ce qu'on lui avoit apporté, tant il trouvoit de plaisir à me combler de ses dons. A la fin, Madame de Batteville voyant que nous ne finissions rien, se chargea de choisir, de faire les prix & de payer, ce qui me tira d'un grand embarras. Il avoit fallu me
fai-

faire violence pour paroître sensible aux dons du Baron, non que je les dédaignasse, l'ardeur avec laquelle ils étoient offerts leur donnoit du prix aux yeux d'une personne aussi sensible que moi ; mais il se passoit mille choses au fond de mon ame que je brûlois d'envie d'examiner, cela me laissoit à peine la faculté de donner un quart de mon attention à ce qui se passoit dans cette chambre. Il étoit pourtant décidé que le Baron trouveroit le moyen de me tirer de cette léthargie ; le dernier de ses dons étoit de nature à me transporter de joie.

Le Notaire étoit passé dans le cabinet de l'Abbesse pour nous écrire une copie du Contrat, dont il devoit emporter la minute, le Baron y étoit entré avec lui, sans que je fusse curieuse de savoir à quel dessein. Il en ressortit un parchemin à la main, sur lequel il me pria de jeter les yeux ; à peine en eus-je lû la moitié, que cédant aux transports de mon cœur, & sans réfléchir au grand nombre de ceux qui étoient dans la chambre, je me jettai à son col, & l'embrassai avec transport. Vous auriez peine à deviner ce qui me causa un mouvement si extraordinaire ;
non,

non, il n'y avoit que l'Amant le plus délicat à qui un tel don pût venir dans l'esprit. C'étoit une assurance de fix cent livres de rente pour Madame des Effarts. Vous avouerez, ma Chere, qu'une telle attention à chercher ce qui pouvoit me plaire davantage, devoit exciter en moi une grande reconnoissance ; ce sentiment eut la force de subjuguier tous les autres pendant quelques moments, puis je retombai dans cette situation indéfinissable qui me paroissoit un supplice. Il me sembloit que j'étois transportée dans une région inconnue, où je marchois à l'aventure, sans savoir où je portois mes pas, & quel en devoit être le terme. Chaque parole, chaque geste me paroissoit un engagement redoutable. Mais, me direz-vous, n'étiez-vous pas décidée à épouser M. de Batteville ? Vous aviez signé le Contrat, accepté les présents. J'avois fait tout cela machinalement, & lorsque rendue à moi-même, j'eus assez de tranquillité pour examiner ce qui s'étoit passé, je me trouvai extrêmement coupable à l'égard du Baron. L'Abbesse l'avoit trompé, & par mon silence je m'étois renduë complice de son mensonge. Cet honnête homme

com*

comptoit sur un cœur que je ne pouvois pas lui donner; j'allois me parjurer en prononçant le vœu de l'aimer; je passai toute la nuit dans ces réflexions, & le lendemain de grand matin, sans dire un mot ni à l'Abbesse ni à ma Mere, je courus au parloir, & fis appeler le Baron, qui avoit couché chez l'Aumônier hors de la clôture. A peine l'eus-je apperçu, que je me jettai à genoux, en lui demandant pardon de m'être prêté au déguisement dont on avoit usé à son égard. Dans l'instant une pâleur mortelle s'empara de lui, ses jambes devinrent tremblantes, & il fut contraint de s'asseoir, sans me répondre, & même sans faire attention à la posture dans laquelle j'étois restée. Son trouble ne dura que quelques minutes, qu'il passa les yeux fixés au ciel, après quoi s'apercevant que j'étois à genoux: Levez-vous donc, Mademoiselle, me dit-il avec vivacité; j'avoue que je vais payer cher l'heureux songe que j'éprouvai hier; cependant il doit être moins question de mon bonheur que du vôtre. Vous me laissez sans doute, & je dois ne rien négliger au moins pour mériter d'être estimé de vous, & d'être plaint; vous êtes trop
gé-

96 MÉMOIRES DE MADAME

généreuse pour me refuser ces deux sentiments. Je vous rends votre parole, Mademoiselle, & je vous délivrerai dès aujourd'hui de la persécution que vous avez soufferte à mon égard.

Oh le plus généreux de tous les hommes ! m'écriai-je, ne me condamnez pas sans m'entendre : moi vous haïr ; je déchirerois mon cœur si je le croyois coupable d'une telle injustice. Vous êtes celui de tous les mortels que je choisirois le moins, parce que vous êtes celui que j'estime le plus, & que je craindrois davantage de rendre malheureux ; ne le seriez-vous pas si je vous donnois ma main sans pouvoir vous donner toutes mes affections ; j'ai passé la nuit à sonder mon cœur, il vous chérit comme le meilleur des Peres, il vous respecte comme le plus tendre des Amis, il consentiroit à acheter votre bonheur de tout ce qu'il a dans le monde : ce sont ces sentiments que j'exprimai hier à Madame l'Abbesse, & qu'elle prit pour un consentement, quoique je ne lui eusse point dissimulé que j'aime des Effarts malgré moi, & que je l'aimerai toute ma vie, & que de penser à détruire un attachement que la mort même a respecté, est un ouvrage
au-

au-dessus de mes forces. Que penseriez-vous d'une Fille qui oseroit se donner à vous avec de telles dispositions ? Ne seriez-vous pas autorisé à la regarder comme une personne indigne de votre tendresse , puisqu'elle ne pourroit la payer que par l'estime & l'amitié ? Ah ! charmante Julie , me dit le Baron , je suis le plus heureux de tous les hommes , puisque ce n'est point la haine qui vous empêche d'accepter ma main , & que votre refus a sa cause dans votre délicatesse. Moi je chercherai à vous faire oublier des Effarts ; c'est une injustice dont je ne puis devenir coupable ; loin de chercher à effacer de votre cœur le souvenir d'un Amant qui le méritoit si bien , j'y respecterai son image. Vous êtes en état de m'accorder votre estime , votre amitié , votre confiance ; ces sentiments suffisent pour mon bonheur ; ma conduite les augmentera chaque jour. . . . Dans l'instant où le Baron s'efforçoit de m'exprimer ses sentiments , la porte du parloir s'ouvrit , & nous vîmes paroître Madame l'Abbesse & ma Mere. Nous étions tous deux à genoux ; car le Baron s'y étoit jetté dans le transport de sa joie , & ne pouvant l'engager à se relever , j'avois pris

98 MÉMOIRES DE MADAME

la même posture. En vérité, dit l'hé-
 besse, il ne nous manque plus qu'un
 Prêtre; auriez-vous voulu par hazard
 faire les serments sans lui, & nous sou-
 fier la noce. Elle prit ce ton de plaissan-
 terie par ce qu'elle se doutoit de ce que
 j'avois pû dire au Baron, & que nous
 voyant tous deux répandre des larmes,
 elle trembloit d'apprendre que tout étoit
 rompu. Le Baron la rassura, en élevant
 jusqu'aux Cieux la bonne foi avec la-
 quelle e lui avois découvert mes dis-
 positions; sa Nièce & deux autres Reli-
 gieuses vinrent nous avertir qu'on avoit
 servi le déjeûner dans le parloir de
 Madame, & nous y passâmes aussi-tôt.
 Je m'efforçai d'y paroître gaie, & du
 moins j'aurois dû être tranquille après
 l'exposé de mes dispositions; cependant
 je ne l'étois pas; le caractère respectable
 du Baron prenoit trop, ce me semble,
 sur mon cœur, & ces sentiments me pa-
 roissoient une infidélité, un outrage à
 la mémoire de des Effarts; je lui en
 demandois pardon, j'essayois à dimi-
 nuer les impressions avantageuses que
 chaque démarche de M. de Batteville
 me laissoit malgré moi. Cette étrange
 peine fit des progrès; & la veille du
 jour où je devois m'engager irrévoca-
 ble-

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 99

blement, j'eus à soutenir un combat bien pénible. L'étendue des devoirs que j'allois m'imposer m'effraya ; le Baron m'avoit répété plusieurs fois qu'il respecteroit dans mon cœur l'image de mon Amant ; mais pouvois-je l'y laisser sans crime après avoir disposé de moi à la face des Autels ? Je ne fais si cette terrible pensée m'eût permis de tenir mes promesses ; heureusement le Ciel m'envoya un secours dont j'avois grand besoin, & auquel je ne m'attendois pas.

M. de Batteville n'ignoroit pas les obligations que j'avois à l'Ecclésiastique qui m'avoit placée dans cette maison, & ne doutant pas du plaisir que j'aurois à le voir, il lui avoit envoyé un exprès pour l'inviter à venir bénir notre mariage. On l'avoit prié de me ménager le plaisir de la surprise, ainsi je ne compris rien à plusieurs choses que l'on me dit le matin de ce jour, & qui sembloient m'annoncer une grande satisfaction. Sur le midi on me pria de passer dans le parloir de Madame où j'étois attendue par quelqu'un qui souhaitoit beaucoup de me voir. Je ne connoissois personne à Paris, & en allant recevoir cette visite, je cherchois dans mon esprit qui pouvoit me la rendre : je

100 MÉMOIRES DE MADAME

fis un cri de joie en l'appercevant, & dans les pensées dont j'étois agitée, je regardai sa venue comme une faveur du Ciel. Je lui ouvris mon ame, & je le chargeai des suites que pourroit avoir mon mariage, s'il me conseilloit de l'achever. Cette honnête homme avoit tellement la clef de mon cœur, qu'il me mit dans la disposition de faire mes efforts pour me rendre digne de l'Epoux que le Ciel m'avoit destiné; il ne falloit pour cela que laisser la liberté à mes sentiments; pour m'y engager, mon guide me fit comprendre l'indécence de ceux que je voulois conserver pour un objet qui n'exigeoit plus que du respect & de la vénération; il me commanda de la part de Dieu & de des Effarts, de donner à son souvenir le caractere que doit avoir celui que la charité nous inspire pour les Habitants du Ciel; puisque tout autre les deshonne, & ne peut leur être agréable. J'avois conservé précieusement les lettres de des Effarts, il en exigea le sacrifice, & se chargea de les remettre à sa Mere; mais le Baron l'ayant appris, les conserva à mon insçu & me les remit quelques années après. Rassurée sur mes sentiments, je fus à l'Autel d'un pas
ser-

ferme, j'écartai tous les souvenirs que je ne me croyois plus permis, & mon cœur ne démentit pas le don de ma main. Vous croyez peut-être que j'avois cessé d'aimer des Effarts? Non, ma Chere; concevez cela, si vous le pouvez: j'avois deux cœurs, ce me semble; l'un des deux soumis à la raison & au devoir, consentoit à tout ce qu'ils me dictoient. L'autre faisoit un bruit épouvantable, se révoltoit, sans que je daignasse faire attention à ses cris, & pendant un an que dura cette contradiction, je n'eus pas un seul moment de foiblesse à me reprocher, je priois beaucoup, je me remettois sans cesse devant les yeux les bonnes qualités de mon Epoux, je ne me permettois pas une seule réflexion sur ce que j'avois perdu; j'évitois l'oisiveté, & ce qui vous paroitra singulier, c'est que je m'étois imposé la loi de rendre compte au Baron de toutes mes pensées à cet égard, & de lui laisser lire les progrès qu'il faisoit dans mon ame. Chaque jour ma passion diminuoit, & je parvins enfin à bannir tout ce que le souvenir de mon Amant avoit laissé de tumultueux dans mon ame. A mesure qu'elle se vuidoit de l'image de des Effarts, mon attachement

chement pour mon Epoux devenoit plus vif ; & comment ne l'aurois-je pas aimé ? il ne respiroit que pour me rendre heureuse ; il avoit exigé que ma Mere vécût avec nous , ses attentions pour elle ne se démentirent jamais , & l'ayant perdue par une maladie de langueur , il eut auprès d'elle l'affiduité d'une Garde , & les soins d'un Fils tendre & respectueux. La naissance de ma Fille resserra les liens qui m'attachoient à lui , je voulus la nourrir moi-même , & ma tendresse pour elle acheva de remplir le vuide qui étoit resté dans mon cœur depuis que j'en avois banni des Effarts. Je n'avois jamais aimé le monde , & je ne m'étois prêtée aux amusements la premiere année de mon mariage , que par complaisance pour le Baron , qui eût voulu rassembler tous les plaisirs pour me les procurer ; je fus charmée d'avoir un prétexte pour me retirer de la dissipation : j'engageai mon Epoux à quitter Paris , & à retourner dans ses terres qui étoient proches de Rheims ; nous y passions l'été , & l'hiver nous demeurions dans cette ville , qui , comme vous le savez , n'est pas féconde en divertissements. Je m'étois faite une affaire unique de l'éducation de
ma

ma Fille, & je comptois beaucoup sur ma Mere pour m'aider à remplir ce soin important ; sa mort me privant de ce secours , m'imposoit la loi d'une vigilance sans distraction , & j'en pris droit d'éloigner de ma maison tous ceux dont le caractere eût pû lui nuire par la fuite. Je ne vous ai rien dit de ma douleur lorsque cette digne Mere me fut ravie ; vous connoissez mon attachement pour elle , il étoit sans bornes , & fut la mesure de mes regrets ; il est vrai que les sublimes vertus qu'elle exerça pendant sa longue maladie , nous parurent des assurances certaines de son bonheur éternel , & que les larmes qu'elle nous fit répandre n'avoient leur source que dans la privation du plaisir de la voir ; car nous étions parfaitement convaincus qu'elle avoit changé une vie périssable contre l'immortalité. Cette mort me mit en état d'exécuter un projet que je méditois depuis que j'étois mariée. Le Pere du Baron vivoit encore , mais je ne l'avois jamais vû , parce qu'il étoit brouillé avec son Fils. L'humeur , de ce Vieillard étoit insupportable , à ce que me dit mon Epoux ; ses infirmités le retenoient au lit depuis plusieurs années , nul de ses parents ne

vouloit le voir , parce qu'il avoit époufé depuis dix ans , une forte de Gouvernante qui étoit depuis long-temps dans fa maifon. Ce mariage ne me parut point une raifon fuffifante pour excufer l'abandon dans lequel mon Epoux laiffoit fon Pere , & fon averfion pour fa belle-Mere me paroiffoit une difpofition contraire à l'efprit du Chriftianifme ; je lui repréfentai tout ce que la nature , l'humanité & la Religion exigeoient de lui à cet égard , & après m'avoir refifté long temps , il consentit par complaifance à me laiffer faire toutes les avances d'une réconciliation qu'il regardoit comme impoffible. Je commençai par recommander cette affaire au Seigneur , & je lui demandai de m'indiquer lui-même les voies les plus convenables ; voici ce qu'il m'infpira : Le vieux Baron demouroit dans un Château qui lui appartenoit , à quinze lieues de Rheims ; je me fis conduire fur un grand chemin qui n'étoit pas éloigné de ce Château , n'ayant avec moi qu'une femme de chambre & ma Fille. Je descendis alors de ma chaise de poſte , & commandai à mon Cocher d'en caffer la roue. C'étoit fur les fept heures du foir au commencement de la nuit , & j'envoyai ma
fem-

femme de chaubre au Château pour demander permission d'y entrer, jusqu'à ce qu'on eût été au village voisin chercher une autre roue; vous pensez bien qu'elle m'avoit annoncée sous un nom étranger, & qu'elle n'avoit pas manqué de dire que j'étois une femme de qualité. Je m'étois avancée pendant ce temps-là avec le Cocher, qui portoit ma fille, bien résolue d'entrer, de crainte que cette femme qu'on m'avoit représentée sans éducation, ne s'avisât de me refuser le couvert: je pensois qu'au moins elle n'auroit pas le front de me faire mettre dehors. Ma précaution étoit inutile; elle ne m'eut pas plutôt apperçue dans la Cour, qu'elle vint au-devant de moi, & me reçut avec politesse. C'étoit une femme de quarante-cinq ans, qui avoit été belle, & qui étoit encore aimable; elle ne manquoit pas d'esprit, & je remarquai d'abord qu'elle étoit flatteuse & insinuante. Elle m'avoit fait entrer dans une salle, où l'on m'apporta des rafraîchissements, je demandai si on ne pourroit pas trouver des chevaux dans le voisinage, parce que j'appréhendois que la roue que mon domestique alloit chercher, ne vînt trop tard; elle me répondit

qu'on auroit soin de m'en faire avoir si les affaires, pour lesquels j'étois en route, ne pouvoient souffrir de retardement ; mais que si je n'étois pas fort pressée, elle étoit persuadée que Mr. le Baron son Epoux m'offriroit un lit dans le Château, où je serois plus convenablement que dans un méchant Cabaret, qui étoit l'unique du village, où je voulois passer la nuit ; elle ajouta que son Epoux auroit eu l'honneur de me faire sa révérence si un grand âge, & ses infirmités ne l'eussent retenu dans son lit. Je répondis par une inclination à l'offre qu'elle me faisoit d'un lit, & lui dis que je serois charmée de saluer M. le Baron ; elle me conduisit dans sa chambre, & je lui demandai pardon de la liberté que j'avois prise d'entrer chez lui, par la crainte d'exposer ma Fille au froid, qui étoit assez vif. Le Vieillard ayant regardé son Epouse comme pour regler sa réponse sur l'air de son visage, connut apparemment qu'elle me voyoit avec plaisir, & renouvela les offres qu'elle m'avoit déjà faites en son nom ; je fis peu de difficultés, & n'insistai que sur la crainte où j'étois de leur être incommode : pendant ce temps mon Cocher vint m'avertir qu'il avoit appris dans le Château
que.

que je ne trouverois ni logis ni roues dans le village où je voulois aller ; mais qu'il passeroit la nuit à racommoder celle qui étoit cassée, & la mettre en état de pouvoir rouler jusqu'à un gros Bourg qui étoit à quatre lieues, & où je pourrois en changer. Ce fut un motif pour accepter les offres du Baron, auquel je demandai permission de donner à tetter à ma Fille que j'avois tenue fort enveloppée. La Baronne se récria sur sa beauté, & après l'avoir fort caressée la porta sur le lit de son Epoux qui sentit, à ce qu'il m'a dit depuis, ses entrailles émues & l'accabla de caresses. En attendant le souper, je parus surprise de le trouver dans un lieu si peu propre à lui procurer les secours dont il auroit besoin dans une situation comme la sienne, & j'ajoutai que nous avions d'excellents Médecins dans la ville de Rheims, où je faisois ma demeure, & où je souhaiterois qu'il voulût chercher du remède à ses maux, ne fût-ce que pour avoir occasion de reconnoître sa politesse, en lui offrant un appartement chez moi ; j'ajoutai qu'une Dame aussi aimable que son Epouse y seroit chérie d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui se feroient un plaisir de leur procurer une société agréable. Je me re-

tirerois plutôt aux Antipodes, répondit le Baron, je connois cette ville, & je l'ai quittée pour m'éloigner d'une famille que je déteste, & sur tout d'un coquin de fils, dont je ne pourrois supporter la vue; & tout de suite il me fit l'histoire de son mariage, à laquelle il ajoutât l'éloge le plus magnifique de son Epouse. Mon Fils, ajouta-t-il, prétendoit sans doute que je prisse son avis pour me marier, & traitoit d'extravagance l'action la plus sage que j'aye faite en ma vie: ce qu'il y a de plus singulier c'est que ce beau censeur des actions d'un Pere qu'il eût dû respecter, a fait lui même ce qu'il trouvoit de reprehensible en moi, & même bien pire; jugez-en, Madame, me dit le Baron, en se levant sur son séant: j'ai fait un mariage de raison & de devoir; la reconnoissance des soins que Madame la Baronne a eu de moi pendant quinze ans, m'imposoit la loi de tout faire pour elle; elle m'avoit sacrifié sa jeunesse, & plusieurs établissemens très-avantageux, l'honneur vouloit que je la dédommageasse de ces sacrifices; ainsi tous les honnêtes gens ont dû applaudir à mon mariage. Mon Fils qui se picquoit de Philosophie s'est marié par amour, à près de cinquante ans, à une
Aven.

Aventuriere qu'on ne connoît point, & qui n'avoit pas le fol; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que pour assurer tous ses biens à cette créature qui n'avoit d'autre mérite que sa beauté, il a forcé ma petite Fille à se faire Religieuse. Je vous avoue, ma Chere, que mon amour propre ne fut pas à son aise pendant cette conversation: & si mon beau-Pere m'avoit regardée avec attention, je crois qu'il auroit connu par les mouvements de mon visage que cette conversation m'intéressoit beaucoup. Comme il s'étoit nommé pendant son discours, je lui dis que j'avois connu une Dame de Batteville dans l'Abbaye de * * * & je lui demandai si elle avoit l'honneur de lui appartenir: c'est celle dont je vous parlois tout à l'heure, me dit-il; la pauvre Enfant a été la victime de la folle passion de son Oncle, mais elle est assez glorieuse pour dissimuler ses chagrins & dit à tout le monde qu'elle est contente, comme si on pouvoit l'être dans un cloître à vingt ans, sur tout quand on pouvoit espérer un grand établissement dans le monde. Monsieur, répondis-je au Baron, j'étois à l'Abbaye de * * * lorsque Mademoiselle votre petite Fille y fit profession; je puis vous assurer que loin d'a-

110 MÉMOIRES DE MADAME

voir été sacrifiée, comme on vous l'a fait entendre au mariage de Mr. son Oncle, ce fut elle qui l'engagât à le conclure avec une de ses amies, qui, comme vous le dites, n'avoit aucune fortune, mais dont la noblesse étoit très-ancienne, & que le Baron ne connoissoit pas cette Demoiselle quinze jours avant. A ce que je vois, me dit le Baron, vous connoissez ma belle-Fille, puisqu'elle étoit aussi dans cette maison; dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez d'elle; pour moi j'ai mauvaise opinion de son caractère; s'il avoit été bon elle auroit employé le pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son Mari, pour l'engager à rentrer dans son devoir à mon égard, & si elle l'eût entrepris il est sûr qu'elle y auroit réussi, car on dit que le pauvre nigaud est son esclave, & qu'elle le mene par le nez. On vous a encore trompé sur cet article, Monsieur, lui dis-je; Madame de Batteville conserve pour son Epoux toute la soumission & le respect qu'une honnête femme a pour un Epoux qu'elle aime & qu'elle respecte; il est vrai qu'il a pour elle des bontés & une complaisance qui ne se font jamais démenties; mais loin d'en abuser, elle ne se fert du désir qu'il a de l'obliger, que
pour

LA BARONNE DE BATTEVILLE. III

pour le porter à vous rendre tout ce qu'il vous doit; la démarche qu'elle fait aujourd'hui en est la preuve; elle vient elle-même vous assurer de tout le respect & l'attachement qu'elle vous doit aussi bien qu'à votre Epouse. Elle vient vous demander le retour de votre amitié pour un Fils qui gémit bien sincèrement du malheur qu'il a eu d'encourir votre indignation; elle vous demande un cœur de Pere pour cet Enfant que vous tenez dans vos bras, & en faveur de laquelle la nature vous a déjà parlé. Je m'étois jettée à genoux devant le lit du Baron, en commençant ce discours; j'arrosais de mes larmes une de ses mains que j'avois saisie, je vis couler les siennes; il s'efforçoit de m'embrasser, & pendant quelques instants il oublia son Epouse, qui faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour cacher le dépit que lui causoit cette scene, & qui ne put m'en imposer malgré ses efforts. Elle ne fut pourtant interdite que les premiers moments, & composant son visage comme une personne consommée dans l'art de feindre, elle vint me relever, en me disant qu'elle étoit charmée de mon action, & de s'appercevoir que j'avois eu plus de succès qu'elle à reveiller la tendresse pa-
ter-

112 MÉMOIRES DE MADAME

ternelle dans le cœur de son Epoux; mais, ajouta-t-elle malignement, il n'est pas en état de supporter de telles émotions; je crains pour lui les suites de cet attendrissement: permettez-moi de vous prier de passer pour un quart-d'heure dans la salle prochaine, pour lui laisser le moyen de reprendre ses sens; il étoit aisé de comprendre qu'elle ne cherchoit à m'éloigner que pour empoisonner ma démarche, & détruire chez son foible Epoux les impressions favorables qu'il commençoit à prendre pour moi; heureusement le Baron se crut assez fort pour soutenir ma vue sans danger. Non, ma Chere, lui dit-il, je suis enchanté de ma belle-Fille, je veux qu'elle reste & qu'elle m'embrasse, si elle sçait conserver le respect qu'elle te doit & l'inspirer à son Epoux; je suis persuadé que le plaisir de les avoir auprès de moi me fera vivre dix ans plus vieux. Voyez combien cette pauvre femme a d'attachement pour moi, me dit-il en me montrant la Baronne; elle pleure dans la crainte que tout ceci ne me rende plus malade que je ne le suis: Oh! c'est un bon cœur, & je serois bien ingrat si je ne mettois tous mes soins à la rendre heureuse. Je n'étois pas la dupe de ces larmes que le seul dépit

faisoit.

faisoit couler , ce qui ne m'empêchât pas de répondre. Si nos attentions pour Madame peuvent contribuer à son bonheur , j'ose vous assurer qu'elle n'aura rien à désirer , je réponds pour mon Epoux , nous lui devons beaucoup de reconnoissance pour les soins qu'elle a eu de vous , & le titre de votre Epouse lui donne droit à notre amitié & à nos respects ; en prononçant ces paroles , je voulus lui baiser la main , ce que cette habile Comédienne ne voulut pas permettre ; elle m'embrassa & m'assura de son amitié dans les termes les plus propres à en imposer : je feignis de la croire sincere , on a toujours un grand avantage sur les fourbes , quand on feint d'être leur dupe ; il m'importoit de connoître cette créature , & je m'en ménageois les moyens , en éloignant les soupçons qu'une trop grande pénétration auroit pû lui faire concevoir. Il étoit huit heures de soir , cependant je demandai permission de faire partir un exprès pour le Marquis qui étoit dans une de ses Terres à six lieues de là. La Baronne fit de grandes difficultés sur ce danger de voyager la nuit , elle vouloit à quelque prix que ce fût empêcher mon Epoux de paroître aux yeux de son Pere , elle s'étoit flat-

tée.

114 MÉMOIRES DE MADAME

tée d'en trouver les moyens pendant la nuit ; ma diligence rompoit toutes ses mesures , aussi assura-t-elle qu'il n'y auroit pas un seul domestique dans le Château qui voulût s'exposer à partir à une heure si indue , & qu'il falloit attendre au lendemain. Je me reprocherois toute ma vie , lui dis-je , d'avoir différé à mon Epoux le bonheur d'embrasser son Pere : mon Cocher partira de bon cœur , & prendra un de mes chevaux. Le Baron dont le foible étoit de vouloir être aimé , fut sensible à mon empressement : le Cocher partit , & mon Epoux arriva au Château sur les dix heures du matin. Je n'avois pas encore pu obtenir d'être admise dans l'appartement de mon beau-Pere ; Madame qui n'en étoit pas sortie , m'avoit fait dire qu'il avoit un peu de fièvre , & qu'il falloit le laisser reposer : elle voulut employer cette excuse lorsque mon Mari fut arrivé ; mais le Baron pour cette fois manqua de complaisance , & un domestique l'ayant annoncé , il commanda qu'on le fit entrer , & le reçut avec de grands témoignages de tendresse. Nous passâmes huit jours avec mon beau-Pere , & quoique j'eusse les plus grands égards pour son Epouse , & qu'elle semblât y

ré-

répondre, il y eut vingt occasions où il fut aisé de voir que ma présence lui étoit à charge. Ce qui augmentoit son chagrin, c'est que le goût qu'il avoit pris pour moi, & sa tendresse pour ma Fille, prenoient chaque jour de nouveaux accroissemens, elle craignoit sur tout que nous n'eussions quelques entretiens secrets avec lui, & l'obsédoit de manière qu'il ne nous fût jamais possible de lui parler en particulier, quoique le malade parût en avoir envie; mais il s'étoit accoûtumé à obéir à son tyran? & n'osoit s'affranchir de ce joug. J'ai dit le malade, parce qu'il ne quittoit pas son lit, quoique ses infirmités fussent de nature à avoir besoin d'exercice; assurément cette misérable cherchoit à abréger ses jours par l'étrange régime auquel elle l'avoit assujetti. Ce pauvre homme voyoit approcher avec autant de douleur le terme de notre séjour, que son Epouse le souhaitoit: tout d'un coup elle sembla le craindre, & joignit de fort bonne grace ses prières à celles de mon beau-Pere pour nous engager à passer avec eux le reste du printemps. Nous y consentimes, & comme nous cherchions à deviner le motif d'un pareil changement, & que nous en parlions en nous

cou-

116 MÉMOIRES DE MADAME

couchant, le valet de chambre de mon Mari nous dit qu'il avoit la clef de cette énigme. Ce garçon qui n'avoit que vingt-cinq ans, & qui étoit très bienfait, avoit touché le cœur de notre digne belle-Mere. Elle craignoit de le perdre, & se faisoit la violence de nous souffrir jusqu'à ce qu'elle l'eut déterminé à nous quitter. Comme mon Epoux étoit sûr de l'attachement de ce garçon qui s'appelloit Lainé, il lui ordonna de se servir du goût que cette femme avoit pour lui, pour découvrir l'état où son Pere avoit mis ses affaires, car il étoit plus que probable que cette malheureuse avoit employé le prodigieux ascendant qu'elle avoit sur lui, pour l'engager à nous desheriter; il lui recommanda encore de l'amuser assez pour nous procurer l'occasion de parler à mon beau-Pere. Lainé s'acquitta de son rôle à merveille, il se radoucit par degrés, & pendant qu'il s'entretenoit avec cette mégere, nous essayâmes à engager mon beau-Pere à se débarrasser d'un secret qui paroissoit lui peser. Vingt fois il vint sur le bord de ses lèvres, & vingt fois la crainte de violer les serments qu'il avoit faits à sa Femme, le retint. Le soir Lainé étant venu deshabiller mon Epoux, s'affura
avec.

avec beaucoup de soin s'il ne pouvoit être entendu, & me dit ensuite: Ah! Madame, le Ciel vous a inspiré ce voyage pour sauver la vie à M. votre Pere, l'arrêt de sa mort est prononcé; mais vous n'avez rien à craindre, puisque c'est par moi que ce crime doit s'exécuter. Vous concevez combien un tel débat devoit me surprendre, je demeurai pâle, tremblante, ainsi que mon Epoux, qui avoit peine à modérer son impatience & sa frayeur. Nous demandâmes avec empressement à Lainé les circonstances de l'horrible complot qu'il venoit de nous découvrir, & voici ce que cet honnête garçon nous apprit.

Nous ne nous étions pas trompés lorsque nous avions crus que mon beau-Pere étoit surchargé d'un secret qu'il auroit souhaité pouvoir nous révéler, sans en avoir la force. Il avoit deshérité son Fils comme je l'avois soupçonné, & donné tout son bien à son Epouse par un acte qui étoit postérieur à son mariage; l'attachement qu'il commençoit à prendre pour ma Fille, lui faisoit sentir de vifs remords de cette injustice, & il eût souhaité la réparer: il avoit pris sur lui d'en parler à son Epouse & lui avoit proposé de faire un nouveau Testament, par
le-

118 MÉMOIRES DE MADAME

lequel lui laissant la jouissance de tout son bien pendant sa vie, il assureroit la propriété à cet Enfant après sa mort. Cette malheureuse qui avoit toujours appréhendé ce coup depuis notre arrivée, s'y étoit préparée, & loin de paroître irritée de ce changement, y avoit applaudi, & n'avoit exigé de lui qu'une condition, c'est qu'il nous laisseroit ignorer l'existence du premier Testament, & feroit le fond sans nous en avertir : elle vouloit, disoit-elle, nous surprendre agréablement en nous présentant cette piece qui la justifieroit des mauvaises intentions qu'on lui avoit supposées à notre égard, & lui ménageroit notre amitié si elle avoit le malheur de le perdre. Dès-lors elle resolut de parer ce coup en avançant la mort du Baron, & n'étoit indécise que sur la maniere de le faire périr pour se mettre à couvert des soupçons. La folle passion qu'elle avoit pour Lainé l'enhardit encore à commettre ce crime. Il est étonnant qu'elle eût pu se résoudre à decouvrir ce noir complot à son Amant : aussi le lui eût elle caché si elle eût espéré pouvoir le faire réussir sans lui, mais elle se défioit de ses forces. Son premier dessein avoit été d'employer le poison, cependant elle
sen-

sentait que ce genre de mort pouvoit laisser sur le cadavre des preuves de son crime, qui l'auroient exposée à nos soupçons & à notre vengeance. Elle crut qu'il seroit plus sûr de l'étouffer, & c'étoit de Lainé qu'elle attendoit du secours pour exécuter ce crime: le vieux Baron qui étoit extrêmement vigoureux pour son âge, pouvant fort bien trouver dans son desespoir des forces suffisantes pour lui résister. Je sçais, dit-elle à ce garçon, que vous pouvez me trahir, mais vous le feriez sans me nuire, parce que vous seriez sans preuve, & qu'il me seroit facile de persuader au Baron que vous êtes d'accord avec les maîtres pour me perdre dans son esprit; cela produiroit tout l'effet que je désire, il les prendroit en horreur, & laisseroit subsister les premières dispositions dont je profiterois seule: si au contraire vous sçavez vous élever au-dessus d'un vain scrupule, quinze mille livres de rente, & ma main, seront votre récompense, & vous mettront pour le reste de votre vie dans une situation tranquille.

Lainé nous assura qu'il avoit eu beaucoup de peine à cacher l'horreur que cette abominable femme lui avoit inspiré: notre intérêt, & la sûreté de mon beau-

Pere

Pere eut la force de contraindre ce sentiment; il étoit convenu de tout avec elle, mais il lui avoit déclaré franchement qu'il vouloit s'assurer d'elle avant de devenir son complice, pour ne pas s'exposer à perdre le fruit de son crime. Elle s'étoit beaucoup recriée contre sa défiance, cependant comme elle l'avoit trouvé ferme dans ses soupçons, elle lui avoit dit d'imaginer ce qu'il y auroit de plus capable de le rassurer, & lui avoit promis de lui donner toutes les sûretés possibles, pourvû qu'elles ne fussent pas de nature à pouvoir lui nuire. Votre défiance, lui dit-elle, autorise la mienne, & jusqu'au moment où vous serez devenu mon complice, je ne ferai rien qui puisse vous fournir des armes contre moi, si vous n'étiez pas de bonne foi à mon égard.

Ce récit nous jetta dans la plus grande perplexité. Nous avions trop d'intérêt à prouver ce crime pour être reçus comme témoins, quand bien même nous fussions parvenus à nous en assurer par les discours de cette mégere. Un domestique à nous, eût été refusé par la même raison. D'ailleurs quand nous aurions eu toutes les preuves possibles, mon Epoux étoit bien éloigné de
de

de vouloir publier la noirceur de cette malheureuse ; l'honneur de mon beau-Pere , dont elle portoit le nom , aussi-bien , que le nôtre , nous imposoit la loi du secret le plus profond. Nous passâmes toute la nuit à chercher les moyens d'éviter les malheurs que nous craignons , & le jour nous trouva dans la même irrésolution. Tous les partis qui se presentoient à notre esprit avoient des inconvénients qu'il étoit impossible de parer. Enfin la sûreté de mon beau-Pere l'emporta. Mon Epoux résolut de risquer à perdre son bien en l'indisposant , & son dessein étoit de chercher à surprendre cette femme avec son valet de chambre , de lui annoncer qu'il faisoit ses horribles desseins , de la menacer d'une mort infame si on pouvoit découvrir , après la mort de son Pere , les moindres vestiges d'une mort violente. Il devoit l'avertir en même-temps, que s'il étoit forcé de quitter le château , il s'établiroit dans une des chaumières du village , pour être à portée de veiller à la sûreté de son Pere. Ce parti nous auroit absolument brouillés avec mon beau-Pere , & eût servi aux desseins de cette malheureuse ; cependant c'étoit le seul qu'on pût employer avec

succès. La Providence nous en fournit un autre, que nous ne pouvions ni espérer ni prévoir.

Cette femme avoit choisi pour ses entretiens avec Lainé, une salle qui étant au fond du jardin, lui avoit paru plus sûre qu'aucun des appartements de la maison; cette salle étoit accompagnée de quatre cabinets de charmille, qui étoient aux quatre coins, & où l'on ne pouvoit entrer sans passer dans la salle. Le jour que ma belle-Mere avoit choisi pour découvrir ses desseins à Lainé, étoit celui où une Servante de la maison avoit donné rendez vous dans un de ces cabinets, à un jeune Payfan dont elle étoit amoureuse; il y avoit à peine quelques minutes qu'ils y étoient, lorsqu'ils virent ma belle-Mere au bout de l'allée qui conduisoit au salon, & la crainte d'être chassée de la maison, engagea ces jeunes gens à se cacher dans des chèvrefeuils très-touffus qui bordoient une des fenêtres. Quoiqu'ils ne comprissent pas toute la conversation, ils en entendirent assez pour comprendre qu'il étoit questions de la mort de leur Seigneur; & le Payfan ne fut pas plutôt libre, qu'il courut avertir le Curé de ce qui venoit de lui arriver. Cet
Ec-

Ecclésiastique étoit allé dans un village voisin , dont il ne revint que fort tard , ce qui l'empêcha de se rendre au Château sur le champ , de crainte de faire soupçonner du mystère à sa visite ; il crut même devoir chercher un prétexte pour y venir de grand matin ; & comme il avoit apporté du gibier la veille , il en chargea un valet , & dit chez lui qu'il vouloit nous en faire présent. Il trouva le moyen de me donner un billet sans être apperçu , par lequel il m'avertissoit qu'il avoit à parler en particulier à mon beau-Pere , & qu'il me prioit d'écarter son Epouse. J'étois fort embarrassée à trouver un expédient pour cela , lorsque l'émotion dans laquelle j'avois passé la nuit , jointe à celle que me donna le billet du Curé , me causa une foiblesse qui véritablement n'étoit pas grande chose , mais que j'exagèrai pour forcer la Baronne de rester auprès de moi. Le Curé profita de ce temps pour voir mon beau-Pere , & lui rapporter le discours du Payfan. Ce pauvre homme demeura immobile lorsqu'il apprit que cette femme qu'il aimoit , & dont il croyoit être aimé uniquement , en vouloit à sa vie ; ensuite il essaya de la justifier , & fit entendre

au Curé, que ce jeune homme pouvoit fort bien être un fourbe aposté par son Fils, pour essayer de ruiner la Baronne dans son esprit. Cet Ecclésiastique lui rappella les sentiments d'honneur qu'on avoit toujours remarqués dans mon Epoux & qui devoient l'empêcher de le soupçonner d'une calomnie si odieuse; il pesâ sur les circonstances des serments que cette femme avoit exigé de lui pour nous cacher le dessein dans lequel il étoit de révoquer son Testament, & s'il ne le convainquit pas absolument, il lui fit concevoir assez de défiance pour obtenir de lui la permission de révéler à mon Epoux ce qu'il avoit appris. Le Baron fils remercia le Ciel qui lui procuroit des témoins non suspects, & comme le Curé lui annonçoit son valet de chambre comme complice du crime qui se méditoit, mon Epoux se hâta de justifier ce garçon, & d'apprendre au Curé qu'il avoit été instruit par lui de ce mystère d'iniquité. Ce Curé qui étoit un homme de bon sens, fit remarquer à mon Epoux que toutes les difficultés n'étoient pas levées, & ne lui dissimula point les soupçons que son Pere avoit jettés sur lui. Sa foiblesse pour cette femme est telle, ajouta-t-il, qu'il ne
pour-

pourra lui cacher l'accusation que je viens de former contr'elle, ni résister à ses larmes, un seul mot de sa bouche suffira pour la justifier dans son esprit, & pour faire retomber sur nous tout l'odieux de cette affaire. J'avoue que la déposition de nos deux témoins, soutenue du témoignage de votre valet de chambre, suffiroit en Justice pour démasquer cette femme; mais l'honneur de votre famille vous défend de prendre cette voie; d'ailleurs, on ne punit point en France une volonté criminelle, quand il n'y a point eu un commencement d'action; & tous ceux qui n'ont pas l'honneur de vous connoître, pourroient juger défavantageusement de vos motifs, en faisant un scandale qui ne remédieroit à rien. Mon Epoux convint de la solidité de ce raisonnement, & conclut qu'il n'y avoit d'autre moyen d'ouvrir les yeux de son Pere, qu'en lui fournissant un témoin dont il ne pût recuser le témoignage. Le Curé s'offrit à nous dans tout ce qui dépendroit de lui, & mon Epoux lui proposa de se cacher sous une table qui étoit dans le salon, & qui étoit couverte d'un grand tapis. Il y consentit, & pendant qu'il rendoit compte à mon beau-Pere de

cette résolution, j'eus soin de feindre la continuation de mon mal pour empêcher la Baronne de me quitter. Mon Epoux ayant placé le Curé dans le lieu dont on étoit convenu, rentra dans ma chambre, & me dit que son Pere étant feul, je devois furmonter mon mal pour lui tenir compagnie. Cela feroit d'autant plus à propos, dit ma belle-Mere, que j'ai des ordres à donner pour des affaires de quelque conféquence, que j'ai retardées à caufe de l'indifpofition de Madame. Nous favions parfaitement l'affaire qu'elle avoit envie de conclure, Lainé nous ayant averti qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans cette falle fur les dix heures. Nous la laifsâmes libre, & fumes trouver mon beau-Pere, dont la colere contre fon Epoufe commençoit à s'affoiblir; il fe reprochoit fa credulité, & alloit même jufqu'à foupçonner la probité du Curé. Nous paffâmes un quart-d'heure à lui prouver l'injuftice de fes foupçons, & nous le quittâmes enfuite pour aller au jardin. Ma belle-Mere parut déconcertée en nous voyant, & le Baron ayant demandé à fon valet de chambre quelle affaire importante il avoit à traiter avec Madame? ce garçon
 fe

se jetta à ses pieds, comme nous en étions convenus, & nous avoua que l'espérance de faire sa fortune l'avoit engagé à écouter des propositions dont il avoit horreur, mais qu'enfin pressé de ses remords, il n'avoit accepté ce dernier rendez-vous que pour déclarer à cette femme qu'elle pouvoit jeter les yeux sur quelqu'autre, pour en faire le ministre de ses fureurs. Ayez pitié de moi, Monsieur, ajoûta Lainé; Madame vient de jurer que si je n'étois son complice, je serois sa victime, & qu'elle emploieroit contre moi le poison qu'elle avoit d'abord destiné à votre Pere. Nous étions persuadés que cette femme alloit tomber à nos pieds, & nous demander miséricorde. Quelle fut notre surprise, lorsque nous la vîmes lever les yeux au Ciel, & prendre Dieu à témoin de son innocence! C'étoit ce valet de chambre, qui lui avoit demandé cet entretien, pour l'instruire du projet que nous avions fait nous-mêmes d'empoisonner son Epoux; il lui avoit même remis le poison dont nous l'avions chargé. L'assurance avec laquelle elle nous accusoit, m'effraya à un tel point, que je tremblois de toutes mes forces; & je suis persuadée qu'un témoin de

cette scene , n'eût pas balancé , sur mon trouble , à me croire coupable. Mon Epoux étoit à peu près dans la même situation que moi , mais son silence venoit d'un autre principe. Sa colere contre cette femme étoit parvenue à son dernier periode , & dix fois il fut sur le point d'en délivrer la terre. Elle profita de notre silence , pour nous accabler de reproches ; mais la présence du Curé , qui perdant patience , sortit tout à coup de dessous la table , la pétrifia & lui fit garder à son tour quelques moments de silence. Perfide , dit-elle à Lainé , tu m'as trahie ; mais tremble , tu n'es pas encore où tu prétends ; & je fais les moyens de t'envelopper dans ma perte : en même-temps , elle sortit la main qu'elle avoit dans son manchon , & en tira un pistolet qu'elle déchargea sur ce pauvre garçon , qui ne l'évita que par un miracle. Elle voulut sortir dans le même moment , mais mon Epoux & Lainé l'arrêterent : le premier m'ayant priée de me retirer , je suivis le Curé qui fut retrouver mon beau-Pere pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé. Je n'aurois jamais pû croire jusqu'où alloit la foiblesse de ce pauvre homme pour cette

mi-



misérable, si je n'en avois été convaincue par tout ce que je vis alors. Il connoissoit trop bien la probité de cet Ecclésiastique, pour oser recuser son témoignage; cependant il lui demanda vingt fois s'il avoit bien entendu, & si la préoccupation ne lui avoit point fait une illusion involontaire. Il se rendit enfin, sans pouvoir nous déguiser combien il lui en coûtoit pour renoncer à l'espoir de justifier cette méchante créature; il demandoit à lui parler pour l'accabler de reproches, à ce qu'il disoit, mais il étoit aisé de voir qu'il se flattoit encore de pouvoir trouver dans ses réponses, ou des preuves de son innocence, ou du moins des raisons de diminuer l'atrocité des crimes dont elle étoit accusée: il consentit pourtant qu'elle fût enfermée dans un appartement écarté; mais il nous pria les larmes aux yeux de ne la point maltraiter & de la laisser libre. On le lui promit pour le tranquilliser, cependant, comme on avoit lieu de craindre qu'elle ne cherchât à attenter sur sa vie, on se crut dispensé de l'obligation de lui tenir parole, & on la lia de façon à l'empêcher de tourner sa fureur contre elle-même. Nous nous

rassemblâmes ensuite , pour consulter ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans une affaire si terrible ; quelques claires que fussent nos preuves ; elle ne l'étoient pas assez pour ce foible Vieillard qui paroissoit comme enforcé : cependant , dans la résolution où étoit mon Epoux , d'employer l'autorité pour faire enfermer cette misérable , il étoit convenable d'être autorisé par le Baron dans les démarches qu'il faudroit faire à cet égard. Le Ciel eut pitié de notre embarras : tout à coup mon beau - Pere parut se réveiller comme d'un profond sommeil , & nous pria d'aller demander à sa femme la clef d'un bureau qui étoit dans sa chambre ; il s'étoit rappelé avec quel soin elle gardoit cette clef , & se persuade qu'il trouveroit dans ce bureau des preuves de son innocence ou de son crime. Il fut aisé de comprendre qu'on trouveroit beaucoup plus qu'on n'avoit espéré , par la fureur où tomba cette créature lorsqu'on lui demanda cette clef : elle ne l'avoit pas sur elle , & protesta qu'on lui arracheroit la vie plutôt que le secret du lieu où elle étoit : on fut donc réduit à forcer la serrure , & elle

au.

auroit dû le prévoir. Mon beau-Pere chargea le Curé de ce soin, & nous pria en même-temps de nous tenir auprès de son lit, & lorsqu'on lui apporta un tiroir rempli de papiers; il eut la précaution de nous envoyer a l'autre bout de la chambre: il nous a avoué depuis, qu'il craignoit que notre haine pour sa femme, nous engageât à y jeter quelques papiers à son désavantage. Il se vit bientôt réduit à nous demander pardon de ses soupçons; il trouva plus de soixante lettres qui constatoient différentes intrigues de cette femme, devant & après son mariage, & connut que sa mort & sa fortune avoient toujours été l'appât dont elle s'étoit servie pour faire tomber dans ses filets plusieurs des domestiques de la maison, ou des étrangers. Il tomba alors dans une extrémité opposée; il vouloit qu'on l'amenât dans sa chambre pour assouvir lui-même sa vengeance; il demandoit ses habits, assurant qu'une juste colere lui donneroit la force d'aller la percer de mille coups; il demandoit au moins qu'on la remit entre les mains de la Justice. Hélas! elle tomboit entre les mains de la Justice de Dieu! Laine qu'on avoit laissée auprès d'elle,

vînt nous avertir qu'elle étoit dans d'horribles convulsions : nous y courûmes , mais il n'étoit plus temps de la secourir ; elle étoit expirante , & le Curé qui lui crioit de demander miséricorde au Seigneur , n'en put jamais tirer un signe de repentir ; au contraire , elle le repouffoit avec horreur. Cette mort nous fit craindre de nouveaux embarras , mais on parvint à faire croire aux Domestiques qu'elle étoit naturelle : on ferma la bouche à la Servante & au jeune Payfan qui avoient averti le Curé , en leur donnant une somme pour se marier , & jamais personne n'eut aucun soupçon des causes & des circonstances de cette mort. Mon beau-Pere , guéri de la passion dont il avoit été si longtemps esclave , ne savoit comment nous exprimer sa reconnoissance : il nous pria de le tirer d'un lieu qu'il ne pouvoit plus voir sans horreur , & nous y consentîmes avec joie ; il fut transporté à Rheims où il vécut encore six années. Je me livrai toute entiere aux soins qu'exigeoient son état & l'éducation de ma Fille : c'étoit auprès du lit du Vieillard que je lui donnois ses leçons , & je ne sortois que pour aller à l'Eglise dans les temps du devoir. Mon beau-
Pe-

Pere , dans les commencements, craignit que mon assiduité auprès de lui, ne fût qu'un effet d'une complaisance qu'il supposoit devoir me coûter beaucoup; il m'exhortoit à me dissiper, à recevoir & à rendre des visites: mais sa situation étoit telle, que je n'aurois pû sans cruauté l'abandonner à d'autres soins que les miens. Je mis toute mon application à réveiller en lui les sentimens de religion, de soumission aux ordres de la divine Providence. Dieu bénit mes bonnes intentions, & les horribles souffrances dont il fut accablé les dernières années de sa vie, lui donnerent un moyen d'expiation ses fautes, dont il profita. Sa reconnoissance pour moi fut si vive, qu'il vouloit m'instituer son héritière, ce ne fut qu'à force de sollicitations, que je parvins à l'engager à faire son fils héritier, comme la nature l'exigeoit, & encore il n'y consentit, qu'à condition que ces biens me seroient substitués avec un plein pouvoir d'en disposer, si je survivois à mon Epoux & à ma Fille. La mort de mon beau-Pere apporta peu de changement au genre de vie que je menois depuis six ans, excepté que je me livrai un peu plus à l'exercice. Mon estime & mon

amitié pour le Baron , ma tendresse pour ma Fille , occupoient toute la capacité de mon cœur ; & j'aurois beaucoup souffert , si j'avois été forcé par ce que l'on nomme divertissement & même bienféances , à me séparer deux heures de suite de ma petite Julie. Elle répondoit à ma tendresse & à mes soins ; sa raison avoit devancé la saison ordinaire , & elle étoit , dès huit ans , une amie , une société pour moi. Trois Dames d'un mérite distingué nous faisoient une compagnie charmante : nous nous rassemblions toutes les après-dînées ; on travailloit , on lisoit , on raisonnoit sur ses lectures. Les matinales étoient partagées entre la prière , les affaires domestiques & les exercices de charité : nous trouvions du temps pour tout , parce que nous n'en perdions point. Nous nous levions été & hyver à cinq heures & demie , en sorte qu'à huit heures , temps où le plus grand nombre des femmes sont encore au lit , nous avions fait nos prières , le déjeuner , & donné nos ordres aux domestiques. Dès sept ans Julie étoit chargée de tenir registre de la dépense ; je faisois passer par sa bouche les ordres , les répréhensions même que j'avois à
 fai-

faire aux domestiques ; je l'avois accoutumée à ne leur parler jamais sans demander le St. Esprit , à faire souvent des actes de foi sur l'avantage de leur condition à la nôtre , lorsqu'on la regardoit par les yeux de la foi. Ces leçons me sembloient essentielles à un Enfant qui joindroit à une beauté parfaite cinquante mille livres de rente , je voulois lui faire regarder ces frivoles avantages comme des dangers réels , & je parvins à lui en faire prendre cette juste idée : elle aimoit ma société , mes exercices , & cette vie nous paroissoit préférable à celle qu'on mène dans le grand monde , & dont j'avois été excédée pendant le court espace que j'avois vécu à Paris. Nous ignorions jusqu'au nom de l'ennui , & ma Fille étoit très-surprise , lorsqu'elle entendoit dire à certaines personnes que nous voyions très-rarement , qu'elles s'ennuyoient , & me demandoit toute étonnée , comment on pouvoit trouver la journée longue , pendant qu'elle auroit eu besoin d'y ajouter trois ou quatre heures , pour quantité de choses qu'elle souhaitoit & qu'elle n'avoit pas le temps de faire. Le Public ne pouvoit , ni concevoir l'agrément de
notre

notre vie, ni nous la pardonner: j'étois une Misantrope, qui élevois en bourgeoise une Fille de condition qui auroit un million de bien; cet Enfant étoit la victime de ma bizarrerie, & le Baron n'avoit pas le sens commun, de pousser la complaisance jusques à m'abandonner son éducation. Ces discours parvinrent jusqu'à lui, il me demanda comme une faveur de contraindre mon goût, pour me conformer aux usages: je crus lui devoir cette complaisance, ma porte fut ouverte aux visites, & je me rendis assidue aux assemblées; ma pauvre Julie comprit bientôt à quoi il falloit attribuer cet ennui qu'elle ne pouvoit comprendre auparavant; elle se trouvoit excédée au sortir d'une conversation frivole, & ses bâillements involontaires la trahissoient malgré elle; enfin, elle assura si positivement son Pere; que ce nouveau genre de vie la rendoit misérable, qu'il nous laissa la liberté de suivre notre goût. Ce n'est pas que je voulusse soustraire ma Fille au grand monde; je savois qu'elle étoit destinée par son rang & sa fortune à y tenir sa place; mais j'étois charmée que son propre goût me donnât le temps de la
former

former à ma fantaisie: je voulois établir sa vertu sur des fondemens solides, la prémunir contre les fausses maximes, dans un âge où les impressions sont si aisées à prendre pour le bien ou pour le mal, & où elles font des trances si profondes dans le cerveau, qu'elles sont presque ineffaçables. Convaincue que le bonheur ou le malheur de la vie, dépend des premières années, je ne voulois perdre aucun instant de celles de ma Fille: elle aimoit l'étude, les conversations solides, la pratique du bien; mais ces goûts, elle les eût bientôt perdus dans la dissipation, si on eût continué à l'y livrer. Je le fis comprendre au Baron, & comme je viens de vous le dire, il prit sur lui de mépriser les discours publics, & me laissa la maîtresse: c'étoit pour suivre le plan que je m'étoit formé à cet égard, que nous restions à Rheims; j'étois résolue de partager mon temps entre cette Ville & Paris, lorsque l'ame de ma chere petite auroit acquis assez de consistance, pour l'exposer sans danger au tumulte & à la séduction. De nouveaux événements dérangerent mes projets: je touche au moment où toutes mes plaies se rouvrirent,

au

au moment où je vis disparoître la douce tranquillité dont je jouissois depuis dix ans ; au moment enfin qui devoit décider du reste de ma vie si Dieu n'eût fait un miracle en ma faveur , en m'accordant de si grandes graces , qu'elles me rendirent victorieuse dans les combats les plus dangereux & les plus pénibles.

Le Baron avoit pris goût à la petite société que je rassemblois chez lui , & passoit avec nous une partie du jour , dans les moments qui étoient employés aux affaires domestiques , dont il m'avoit absolument abandonné le soin , il alloit jouer une partie de Piquet dans un Caffé où se rassembloient tous les honnêtes gens de la ville : il y vit un Etranger dont la figure étoit si intéressante , qu'il chercha l'occasion de l'entretenir : il nous en fit l'éloge en rentrant au logis , & chaque jour il revenoit plus charmé de la solidité de son esprit & de la bonté de son caractère. L'intérêt qu'il prenoit à cet Etranger , qui se faisoit nommer le Chevalier d'Aumont , augmenta par la reconnoissance que cet inconnu marqua des attentions de mon Epoux. Cet aimable jeune homme paroissoit plongé dans une mélancholie dont

dont rien ne pouvoit le distraire ; il se tenoit dans un endroit écarté de la salle, le coude appuyé sur une table, & cachant son visage dans sa main. Au moment que mon Epoux entroit, il quittoit cette posture, son visage s'animoit, il paroissoit faire trêve avec son chagrin, & recherchoit sa conversation avec autant de soin qu'il fuyoit celle des autres : à peine mon Epoux étoit il parti, que le Chevalier s'éloignoit, & ne paroissoit plus jusqu'à l'heure où il pouvoit espérer de retrouver le Baron. La conduite de cet homme intriguoit tout le monde, on s'informoit, on le questionnoit en vain, & il mit en défaut la curiosité des plus clairvoyants ; on ne put même parvenir à découvrir de quel pays il étoit, car il parloit également bien toutes les langues de l'Europe, à ce qu'affuroient des Anglois & des Allemands, auxquels par politesse il avoit bien voulu servir d'interprête. On faisoit mille raisonnemens, tous plus ridicules les uns que les autres, par rapport à cet homme, les uns disoient que c'étoit un Espion, d'autres soupçonnoient d'être un Adepte ; il y en eut qui penserent que quelques mauvaises affaires l'avoient obligé de fuir de
son

son pays, & que la crainte d'être reconnu l'obligeoit à vivre retiré; enfin, on fut jusqu'à penser que c'étoit une Fille qui déguisoit son sexe, & malgré les soixante ans du Baron, on lui attribua cette amoureuse métamorphose. Mon Epoux entraîné par une douce sympathie, attendoit avec impatience le moment où il pouvoit rejoindre cet inconnu, il partageoit sa tristesse, & la simplicité de ses habits n'indiquant pas l'opulence, il pensa que sa tristesse pouvoit être occasionnée par sa mauvaise fortune. Comme il me faisoit part de son goût pour le Chevalier & de ses soupçons, je l'encourageai à tâcher de s'attirer sa confiance pour mettre fin à ses malheurs, supposé qu'ils n'eussent d'autre cause que l'indigence. Ce dessein s'accordoit parfaitement avec la générosité du Baron, & il se reprocha de n'avoir pas cherché plutôt à devenir utile à ce galant homme; il lui proposa donc une promenade, & avec tous les ménagements dont une ame délicate peut être capable en pareil cas, il lui laissa entrevoir ses soupçons, & lui offrit son crédit, sa bourse & sa maison; enfin il lui dit que de quelque nature que fussent ses chagrins, il pouvoit compter
sur

sur un ami réel qui n'auroit point de plus grande satisfaction que de pouvoir lui être utile. L'Etranger le remercia avec l'expression de la plus vive reconnaissance; mais; il ajoûta en soupirant, que ces malheurs étoient de nature à n'attendre de remède que de la mort. Il faut avouer pourtant, ajoûta t-il, que mes infortunes ont trouvé quelque adoucissement dans cette ville: l'honneur de votre amitié, le plaisir de vous voir quelquefois, font diversion aux cruels tourmens auxquels je suis condamné. Conservez-moi vos bontés, Monsieur, c'est le seul bien qui puisse m'être sensible, & qui suspende mes maux; ils sont d'une nature bien étrange, puisqu'il ne m'est pas permis de les répandre dans votre sein. Mon Epoux attendri des larmes que l'Etranger ne pouvoit retenir, l'embrassa sans avoir la force de parler, & mêla ses larmes avec les siennes. Il n'osa insister sur une confiance qu'on lui refusoit, mais il pressa l'Etranger de ne point regarder ses maux, de quelque nature qu'ils fussent, comme sans remède. C'est la solitude dans laquelle vous vivez, qui entretient votre mélancholie, lui dit-il; prêtez-vous à la société, je puis vous en pro-
cu-

curer une dont j'ose espérer que vous ferez content; c'est celle de mon Epouse, son esprit & son caractère ont tant de rapport avec le vôtre, que l'amitié la plus solide vous unira bientôt, & ce sentiment est bien capable de suspendre les noirs chagrins dont vous me paroissez dévoré. C'est encore un effet de mon malheur, lui répondit l'Etranger, de ne pouvoir accepter l'avantage que vous m'offrez; la justice que le public rend à votre Epouse, m'a fait connoître son mérite; mais j'ai renoncé pour jamais à la société des personnes du sexe; foyez persuadé, Monsieur, que des raisons que vous approuveriez si je pouvois vous les communiquer, m'engagent à ne point m'écarter de résolutions que j'ai prises à cet égard. Conservez-moi votre amitié, je vous le répète, elle me tient lieu de tout.

Le Baron me rapporta le soir la conversation qu'il avoit eue avec cet aimable infortuné, & je vous avoue que je commençai à trouver de la vraisemblance dans les discours de ceux qui croyoient que le prétendu Chevalier étoit une Fille amoureuse du Baron, d'autant plus qu'on m'avoit parlé avec admiration de la beauté de cet inconnu, qui

qui l'emportoit, disoit on, sur les plus aimables femmes de la ville. Le Baron convint de la perfection de ses traits ; mais il se mocqua de l'idée qu'on avoit sur ce déguisement, & encore plus des motifs auquel on l'attribuoit : Un homme de mon âge, disoit-il, ne pourroit avoir excité une passion si extraordinaire, & puis, quel eût été le but d'une telle conduite ? N'avoit-il pas donné occasion à cet inconnu de lui ouvrir son cœur ; si c'eût été ce que l'on supposoit, elle eût rompu un silence qui ne pouvoit la conduire à rien. Quoique le Baron n'ajoutât aucune foi aux discours qui se tenoient, il eut cependant la délicatesse de m'offrir le sacrifice du plaisir qu'il goûtoit dans la conversation de l'inconnu ; je n'eus garde d'y consentir, quoique je fusse moins incrédule que lui ; mais mes soupçons se changerent bientôt en certitude, quand j'appris que le prétendu Chevalier avoit loué un appartement qui avoit une vue sur notre jardin ; il y avoit fait mettre une jaloufie qui lui permettoit de nous voir sans être vû, & un garçon qui le servoit nous assura qu'il passoit ses jours à cette fenêtré. Le Baron instruit de cette circonstance, me dit en riant :

riant : ne cherchons plus la cause d'une si étrange conduite, elle se dévoile d'elle-même : c'est de vous sans doute, ma Chere, que cet homme est amoureux ; sa vertu lui fait craindre les charmes de votre conversation. Je lui fais bon gré de sa prudence, elle étoit nécessaire à mon repos. Quoi, dis-je en riant à mon Epoux, prétendez-vous de me donner le change, & jouer la jalousie pour m'empêcher de me livrer aux fureurs qu'elle inspire ? Je ne connois point votre Chevalier, qui, selon toutes les apparences, ne m'a jamais vue, & ne me verra jamais, du moins si cela dépend de moi ; après l'idée que vous venez de me faire appercevoir, j'érois bien fâchée qu'il eût accepté vos offres. Quoique j'eusse affecté ce petit mouvement de dépit par un pur badinage, le Baron en parut embarrassé ; mais voyant que je ne pouvois m'empêcher de rire de tout mon cœur du sérieux dont il avoit pris mon badinage, il continua sur le même ton, & me dit : Je ne saurai jamais m'offenser de vous voir aimée, ma Chere, c'est un sentiment si naturel lorsqu'on vous a vue, qu'il y auroit de l'injustice à en faire un crime ; je le pardonnerois au Chevalier plus qu'à

qu'à tout autre, avant un discernement exquis; la tentation seroit trop vive pour espérer qu'il y résistât; tout ce que je pourrois exiger de l'amitié que nous nous sommes jurée, c'est qu'il ne cherchât point à vous inspirer une reconnaissance trop vive; il est fait de manière à fléchir les plus cruelles, & quelque grande que soit votre vertu, ce seroit l'exposer du moins à une rude fatigue, que de lui mettre en tête un ennemi si redoutable. Nous passâmes le reste du jour à nous entretenir de l'Inconnu, & mon Epoux en étoit tellement occupé, que cette conversation revenoit à tous les moments du jour. Ma Fille ne se contentoit pas de l'écouter, elle fouhaitoit beaucoup de voir cet homme que son Pere aimoit tant, & ses questions sur son air, ses traits & ses actions ne tarissoient point. Le hazard lui procura ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur. Un jour de Fête qu'un accès de fièvre me retenoit au lit, ma Fille suivit son Pere à l'Eglise; mon Epoux ayant apperçu le Chevalier, il l'appella en sortant, & lui dit que ce seroit pousser l'éloignement du sexe trop loin, que de refuser de saluer sa Fille. Je lui fouhaiterois quelques années de

plus, ajoûta-t-il, sa vue nous vengeroit peut-être du refus que vous avez fait de connoître sa Mere. Le Chevalier parut interdit de ce reproche, il regarda tristement ma Fille, ses yeux se remplirent de larmes, & ayant pris sa main, qu'il baïsa respectueusement, il jettâ un profond soupir. Ma petite sentant que cet homme lui avoit mouillé la main, le regarda fixément à son tour, & l'impression de la tristesse qui étoit peinte sur son visage, passant dans le cœur de cet Enfant, elle se mit à pleurer amèrement, & lui demanda en sanglottant, pourquoi il s'affligeoit de la voir. Le Chevalier avoit le cœur si ferré, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer un seul mot, & faisant une profonde révérence, il se retira, laissant mon Epoux & ma Fille dans un étonnement facile à comprendre. Ma Fille continua de pleurer de bon cœur, & en entrant dans ma chambre elle se jetta dans mes bras en me disant : Ah ! ma chere Mere, j'ai vû le Chevalier ; qu'il est aimable ! quel dommage qu'il soit si triste ! Voyez ma main, me dit-elle, elle est encore mouillée de ses larmes, je n'ai pas voulu l'essuyer pour vous la montrer. En même-temps elle la frota de son mou-

mouchoir, & me dit : Je veux garder ce mouchoir, mon Papa dit que ce Chevalier est le plus honnête homme du monde, ses larmes sont précieuses; mais pourquoi les ai je fait couler? En même-temps elle porta ce mouchoir à la bouche, & baissant l'endroit qui étoit mouillé, elle me pénétra de frayeur. Elle n'avoit pas douze ans, mais elle ne ressembloit que trop à sa Mere du côté du cœur, & je vis d'un coup d'œil tout ce que j'aurois à craindre du Chevalier si ma Fille pouvoit le revoir. Son Pere qui n'avoit garde de penser qu'à son âge on pût prendre une passion sérieuse, n'attribua cette action qu'à son bon cœur, & se faisant un plaisir de l'embaras qu'il alloit lui causer, il lui dit: Ne soyez pas surprise, ma chere Julie, des larmes que le Chevalier a répandues en vous voyant; j'en connois le motif; il vous aime, & comme il craint que je ne veuille pas lui donner la permission de vous épouser, cela cause sa tristesse. Effectivement je serois fâché qu'il devint votre Mari, cependant si véritablement vous aviez de l'amitié pour lui, cela pourroit m'engager à surmonter ma répugnance. Parlez-moi avec sincérité, seriez-vous bien aise

d'avoir un tel Mari? La petite personne, quoiqu'elle ignorât l'art de feindre, esquiva fort adroitement une réponse positive, & dit à son Pere: Mon Papa, pourquoi auriez-vous de la répugnance à me laisser épouser cet homme que vous aimez tant? C'est qu'il n'est pas riche. Bon, répondit Julie avec vivacité, il est bien nécessaire d'être riche; ne m'avez-vous pas dit mille fois, que ce n'étoit pas l'argent qui rendoit heureuse, & qu'il n'y avoit que la vertu? Ainsi, si le Chevalier m'aimoit, & que je fusse une grande Fille, vous ne le laisseriez pas mourir de chagrin faute de m'épouser, puisque vous assurez qu'il est le plus honnête homme du monde, & vous aimeriez mieux cela que de grands biens. Je conviens que le Chevalier a beaucoup de vertus, lui dit le Baron, que je l'aime comme mon Fils, & cependant j'aurois une bonne raison pour lui refuser mon consentement, dans la crainte que vous ne fussiez fâchée de ne pas devenir la femme d'un grand Seigneur. Il faudroit que je fusse bien sotte, répondit Julie; Dieu merci je ne suis ni ambitieuse ni intéressée, & si vous me donnez jamais la permission de choisir un Mari, j'en prendrai un qui
soit

Soit doux, complaisant, aimable, en un mot, qui ressemble au Chevalier; car je suis sûre qu'il est tout cela, il y a long-temps que je le croyois, parce que vous me l'aviez dit, & à présent je le crois, parce que j'ai connu tout cela sur son visage. Mais je pense que je suis un Enfant dont vous vous moquez, votre Chevalier ne m'aime point, il étoit triste avant de m'avoir vue, & je suis une sotte de vous parler sérieusement sur une pareille matiere. Cette tirade, qui divertit mon Epoux, me fit faire de sérieuses réflexions sur le caractère de ma Fille; je fis comprendre à son Pere que de tels badinages n'étoient plus de saison; & comme il insistoit sur son âge, je le priai de remarquer qu'elle étoit Fille d'une Mere dont le cœur avoit été précoce. Les jours suivans, le Baron, contre son ordinaire, ne dit pas un mot du Chevalier; la petite, qui accouroit ordinairement à lui lorsqu'il parloit, & qui avoit coûtume de lui en demander des nouvelles, se tint à l'écart d'un air rêveur, & ne pouvoit s'empêcher de laisser échapper des soupirs qui m'intriguoient beaucoup. J'étois résolue de l'obliger par mes caresses à m'ouvrir

150 MÉMOIRES DE MADAME

son cœur; de nouveaux incidents l'autoriserent à en manifester le penchant, & en lui rendant sa tranquillité & sa joie, vinrent troubler bien cruellement la mienne, comme je vous l'ai déjà annoncé.

Un dérangement occasionné par la mort d'un fermier, obligea mon Époux d'aller pour quelque temps dans une de nos terres, qui n'étoit qu'à trois lieues de Rheims. Je passai tout le jour de son départ dans une agitation bien extraordinaire: la conduite que je devois garder avec ma Fille en étoit le prétexte, & la conduite du Chevalier un motif réel. J'avois sur son sujet une inquiétude ridicule, puisqu'elle avoit pour objet un homme que je ne connoissois pas. Je fus long-temps couchée sans pouvoir me débarrasser de ces idées confuses, & je ne pus parvenir à fermer l'œil qu'à minuit sonné. J'étois dans mon premier sommeil lorsque j'entendis frapper à ma porte à grands coups redoublés, ou plutôt je m'apperçus qu'on l'enfonçoit, des voix confuses crioient au feu de tous côtés, & je ne doutai point qu'il ne fut dans ma maison; l'épaisse fumée dont j'étois presque suffoquée me donna une entière certitude de ce malheur :

heur : plus occupée du fort de ma pau-
vre Fille que de mon propre danger, je
me jettai toute nue sur le plancher pour
voler à son secours : la frayeur appa-
remment avoit troublé mes sens, puis-
qu'il me fut impossible de trouver ma
porte. J'entendois plusieurs personnes
dans l'escalier, je leur criai de toutes
mes forces de ne point penser à moi, &
de ne songer qu'à sauver ma Fille. Au
moment la porte de ma chambre fut en-
foncée, & l'horreur du spectacle qui
s'offrit à mes yeux ne s'effacera jamais
de ma mémoire. Une antichambre qui
étoit commune à mon appartement & à
celui de ma Fille étoit embrasée, je vis
la femme de chambre de ma chere Julie
s'élancer au travers des flammes, & com-
me elle passa sur un endroit du parquet
qui étoit déjà brûlé, elle tomba & dis-
parut à mes yeux. Cet exemple ne put
m'arrêter ; déterminée à la sauver, ou
du moins à périr avec elle, je m'effor-
çois d'échapper à deux hommes qui me
retenoient, lorsque l'ombre de des Effarts,
à ce que je croyois, se présenta à ma
vue ; il me saisit d'une main puissante,
me remet entre les mains de quelques
inconnus, en leur ordonnant d'un ton
qui me parut plus qu'humain, de veiller

152. MÉMOIRES DE MADAME

à ma sûreté, & à mes yeux se jette au milieu de l'embrasement pour pénétrer dans la chambre de Julie. Je ne vis plus rien alors, je perdis connoissance, & quand je repris mes sens, après avoir été cinq heures dans cet état, les premiers objets qui frappèrent ma vue furent ma Fille & mon Epoux qui se désespéroient de ma situation. Je les regardai d'un œil stupide & égaré, j'avois peine à me persuader que tout ce qui s'étoit passé cette nuit ne fût pas un songe, & j'étois occupée à en constater la réalité plus que de ce qui étoit présent devant mes yeux; cependant par un mouvement machinal, je ferrai ma Fille dans mes bras, je la touchai comme pour m'assurer de son existence: après quelques moments je voulus parler, ma langue se refusa à mes desirs; & il me fut impossible d'articuler un seul mot. Tout d'un coup je me sentis suffoquer, & je crus n'avoir plus que quelques instants à vivre. Un Chirurgien qui ne m'avoit point abandonnée depuis le moment où l'on m'avoit portée dans cette maison, se hâta de me donner un coup de lancette au pied, sans même attendre l'eau chaude qu'il avoit commandée: le sang ne sortit d'abord que goutte à goutte; mais à peine mon
pied

Pied fut-il dans l'eau qu'il fortit à grands flots. Je suis persuadée que je dois la vie à ce prompt secours; mon oppression diminua, & au bout d'une demi-heure je fus hors de danger. Mon Epoux transporté de joie de l'assurance que lui donnoit mon Esculape qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour ma vie, le Baron, dis-je, me demanda permission de sortir un moment pour me présenter le Chevalier mon libérateur: le Chevalier, lui dis-je avec surprise en me levant sur mon séant avec une vivacité qu'on n'attendoit pas d'une personne épuisée par la frayeur & l'abondance du sang qu'elle avoit perdu: non, ce n'est point au Chevalier que je dois mon salut & celui de ma Fille; le Ciel a fait un miracle pour notre conservation; un de ses habitants nous a sauvés, j'ai reconnu sa voix, ses traits; quel autre auroit pû réussir à tirer ma chere Julie du milieu des flammes? Mon Epoux en m'entendant parler ainsi crut fermement que la frayeur avoit dérangé mon cerveau, & le Médecin qui le crut aussi lui jetta un coup d'œil, & me dit: nous le croyons comme vous, Madame, mais il n'est pas temps d'admirer ce prodige, vous avez besoin de repos,

& j'espère que vous voudrez bien remettre les éclaircissements sur ce sujet à un temps où nous serons tous plus tranquilles ; ce soin du Médecin fut un coup de Providence pour moi, puisqu'il me laissa le temps de réfléchir, sans quoi j'aurois découvert au Baron un mystère qu'il devoit ignorer éternellement pour son repos ; je restai donc tranquille en apparence, & je prêtois une oreille attentive à tout ce que l'on disoit autour de moi ; j'entendois ma Fille qui disoit à plusieurs personnes qui entroient dans la chambre, que les cheveux & les habits de ce pauvre Chevalier étoient brûlés, aussi-bien que ses sourcils. Il l'avoit trouvée occupée à faire de vains efforts pour enfoncer une porte qui donnoit sur un escalier dérobé, & qui avoit été condamnée : selon toutes apparences elle eût échoué dans un projet au-dessus de ses forces, si le Ciel n'eût veillé à sa sûreté ; le Chevalier eût bientôt arraché les clous qui la fermoient, & porta cette pauvre Enfant jusques dans la maison où l'on m'avoit mise par son ordre, & ayant appris que j'étois secourue par des amis, & par un Chirurgien & un Médecin qu'on avoit appelés, il fit prendre un cheval à son valet, & le
char-

chargea de partir sur le champ pour faire venir mon Epoux ; il avoit ordonné qu'on l'avertît à tous les quarts d'heure de ma situation , & après avoir pris toutes ces mesures , il étoit retourné chez moi pour veiller sur les travaux de ceux qui étoient occupés à éteindre l'incendie , & empêcher la distraction de nos effets. Ses soins & les promesses qu'il fit au nom du Baron , inspirerent tant d'ardeur à ceux qui étoient accourus à notre secours , que mon Epoux trouva le feu éteint en arrivant , & n'eut plus d'autre inquiétude que celle que lui donnoit mon évanouissement. Julie avoit fait ce récit pendant le temps où son Pere s'étoit absenté pour forcer le Chevalier à venir recevoir mes actions de graces ; je le vis bientôt rentrer fort triste , & sans m'adresser la parole , parce que je feignois d'être assoupie pour ne rien perdre de ce qui se disoit , il dit à quelques amis , vous me voyez au désespoir , le Chevalier notre libérateur se dérobe à ma reconnoissance ; il avoit chargé un domestique de l'avertir lorsqu'on croiroit mon Epouse hors de danger , & l'ayant appris il s'est fait amener un cheval qui étoit tout prêt , & à disparu sans qu'on puisse soupçonner de

156 MÉMOIRES DE MADAME

quel côté il a porté ses pas. Il est aisé de comprendre dans quel embarras me jettoient ces discours, qui loin d'éclaircir mes idées, ne servoient qu'à les embrouiller davantage, je ne pouvois me dissuader de la pensée que c'étoit à des Effarts que nous devions notre salut : il me sembloit le voir encore, le son de sa voix étoit présent à mes oreilles, & je penchois toujours à croire que c'étoit son ame bienheureuse à laquelle Dieu avoit permis de reprendre l'apparence d'un corps pour notre salut : cependant mon Epoux & ma Fille s'obstinoient à dire que c'étoit le Chevalier qui l'avoit tirée du milieu des flammes ; comment accorder ces idées avec celles que j'avois de la mort de mon Amant ? La conduite du Chevalier depuis le temps qu'il étoit à Rheims, le portrait que m'en avoit fait mon Epoux ; mais plus que tout cela, sa fuite & son obstination à ne point paroître à mes yeux, sembloient ne pouvoir convenir qu'à des Effarts, tout m'annonçoit que le Chevalier & lui n'étoient qu'une même personne. Je me rappelai en ce moment les circonstances de sa perte ; ma Mere ne l'avoit pas vu expirer, elle n'avoit point trouvé son corps, rien n'empêchoit de penser qu'il avoit

avoit pû être sauvé par un heureux hazard. J'eusse adoptée cette idée, si le silence qu'il avoit gardé depuis ce moment n'eût balancé dans mon esprit l'espoir flatteur de son existence; comment se persuader qu'il eût pû nous la laisser ignorer? deux ans s'étoient écoulés avant mon engagement avec le Baron: avoit-il pû passer un temps si considérable sans s'offrir à mes yeux, sans écrire à sa Mere ou à la mienne? supposé que ce fût lui qui vivoit dans la même ville que moi, s'il m'aimoit encore, sa tristesse, son attachement pour mon Epoux, les larmes, qu'il avoit répandu en voyant ma Fille; tout m'annonçoit la continuation d'une passion sans espoir: comment avoit-il pû la contraindre dans le temps où elle n'étoit point criminelle? au milieu de ces différentes pensées, je sentoient qu'ils s'opéroient en moi un changement qui me faisoit frémir d'horreur: tout l'amour que je lui avois porté autrefois venoit de renaître de sa cendre, ou plutôt je sentoient qu'il n'avoit jamais cessé de remplir mon cœur, qu'il s'y étoit nourri, conservé sous le nom de vénération & d'amitié; si tant est qu'on en puisse ressentir pour ceux qui n'existent plus. Dans le même temps où la

158 MÉMOIRES DE MADAME

délicateſſe de ſa conduite arrachoit mon admiration , mon lâche cœur ne pouvoit approuver ſes ménagemens , je le trouvois cruel d'avoir vécu ſi long-temps proche de moi ſans me laiſſer ſçavoir au moins qu'il vivoit encore. Je traitois de barbarie la force qu'il avoit eu de s'éloigner de moi dans un temps où il m'avoit donné de ſi fortes preuves de ſon reſpect & de ſa tendreſſe. Ces injuſtes penſées ne ſubſiſtèrent pas long-temps : je rougis d'avoir pû les écouter un moment ; je me trouvois indigne des ſentimens que le plus vertueux des hommes avoit conſervés pour moi : je rougis de répondre ſi mal à l'attachement d'un Epoux que j'outrageois , & je vous aſſure que je fus long-temps ſans oſer le regarder en face , tant j'avois honte de mon infidélité , quoiqu'elle fût abſolument involontaire : je déteſtois mon propre cœur , je remerciois le Ciel de lui avoir inſpiré un courage ſupérieur au mien , & à force d'efforts je parvins à former un deſir ſincere de l'oublier abſolument. En vérité ma foible vertu ne put aller plus loin , & je demeurai la proie des ſentimens les plus cruels & les plus oppoſés. Malgré le pénible d'une telle ſituation , je craignois
de

de m'en distraire, & c'étoit, ce me sem-
ble, une consolation pour moi de ne per-
dre aucun des déchirements que j'éprou-
vois: à la fin pourtant j'ouvris les yeux,
& je m'efforçai de prendre une conte-
nance; j'y réussis mal, & si l'on n'eût
attribué mon état à la crainte que j'a-
vois éprouvée, il eût été aisé de s'apper-
cevoir qu'il y avoit quelque chose d'ex-
traordinaire dans mon ame; je passai
plusieurs jours dans cette situation; in-
sensible pour tout ce qui m'environnoit,
je ne m'appercevois pas des inquié-
tudes que je caufois à mon Epoux & à ma
Fille: l'un & l'autre ne quittoient point
le chevet de mon lit, & mon Epoux avoit
déjà passé deux nuits dans ma chambre,
lorsque les pleurs de ma Fille, qui le
pressoit en vain de prendre quelque re-
pos, me tirèrent de cette espece de léthar-
gie. J'invitai mon Epoux à s'aller coucher,
l'assurant que j'étois beaucoup mieux,
& que ma tête commençoit à se remettre:
ces paroles, les premières qui lui paru-
rent raisonnables depuis mon accident,
lui causerent une joie si vive, que je fus
tentée de me lever pour me jeter à ses
pieds, & lui avouer que je ne méritois
pas le tendre intérêt qu'il prenoit à ma
vie. Si je surmontai ce mouvement, ce
ne

ne fut point la crainte de me dégrader dans son esprit qui m'y engagea , mais la considération de son repos , qu'un tel aveu auroit absolument ruiné. L'affiduité du Baron auprès de moi n'avoit point empêché les recherches qu'il faisoit faire de mon libérateur : il avoit envoyé sur toutes les routes pour tâcher de retrouver ses traces, & n'avoit rien appris qui put lui donner aucune lumière sur le lieu de sa retraite. Le matin du troisieme jour il reçut une Lettre d'un caractère inconnu pour lui, mais dont l'auteur étoit trop présent à mon cœur pour que je pusse méconnoître son écriture, & elle me causa une si grande émotion, qu'il fallut me la relire une seconde fois, tant je fus hors de moi à la premiere lecture. Elle étoit conçue en ces termes.



LETTRE



LETTRE

DU CHEVALIER D'AUMONT

AU BARON DE BATTEVILLE.

Je ne me plains plus de mon mauvais sort, Monsieur, puisqu'il m'a procuré l'ineestimable bien de sauver Madame votre Epouse & Mademoiselle votre Fille, & m'a donné en cela l'occasion de vous prouver combien mon attachement pour vous étoit sincere. C'est la premiere faveur que j'ai reçu de la fortune. Des malheurs sans exemples m'ont forcé à m'expatrier dans ma jeunesse & me poursuivent avec une opiniâtreté que rien n'égale : j'ai perdu tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, & je suis encore forcé de m'arracher aux douceurs que je goûtois dans votre commerce. Rien n'existe plus pour moi dans le monde, & je n'existe plus pour personne : ceux qui pourroient prendre quelque intérêt dans ma fortune, me croient au nombre des morts. Adieu, Monsieur, adieu pour jamais. Que je vive au moins dans votre souvenir. Si
le

162 MÉMOIRES DE MADAME

le ciel terminoit mes peines en finissant ma vie, vous seriez informé & de mon nom & de mes infortunes; je suis sûr qu'alors vous approuveriez les raisons d'une conduite qui a dû vous paroître bien extraordinaire. Mon attachement pour vous, a son principe dans la reconnoissance; des personnes qui me font extrêmement cheres, vous ont dû leur bonheur, & je ne saurois payer avec tout mon sang les obligations que je vous ai. *Le Chevalier d'AUMONT.*

Cette Lettre fut une nouvelle énigme pour le Baron. Si le commencement étoit capable de lui donner quelques soupçons de la vérité, la fin déranga toutes ses idées. Il ne pouvoit comprendre sur quels bienfaits le Chevalier fondeoit la reconnoissance dont il lui parloit, ayant entièrement perdu l'idée de la pension qu'il avoit faite à Madame des Effarts tant qu'elle avoit vécu. Mais sa gratitude pour cet inconnu étoit bien vive; il en parloit sans cesse; il faisoit répéter à Julie l'état terrible où étoit le Chevalier lorsqu'il étoit entré dans sa chambre, & à chaque fois il regrettoit de ne pouvoir être en état de reconnoître une amitié si rare. Ma Fille lui disoit quelquefois avec in-
gé-

générité : Si ce pauvre Chevalier n'eût pas été tout brûlé, j'aurois cru comme ma chere Mere, que c'étoit un Ange; car il n'y a pas deux hommes dans le monde qui eussent voulu s'exposer ainsi pour sauver une personne qu'ils n'auroient vû qu'une fois. J'écoutois avec ravissement ces conversations sans être en état d'y prendre part, je craignois de trahir un secret si important pour notre repos commun, & je bénissois le Ciel qui fermoit les yeux au Baron, sur une aventure qui me paroissoit si claire. Je vous ai dit qu'il faisoit faire d'exactes perquisitions du Chevalier, & qu'elles avoient été inutiles. C'étoit encore un effet de la protection du Ciel: dans les transports de reconnoissance qui agitoient le Baron, il eût peut-être forcé ce fidèle Amant de se démasquer pour se soustraire à ses instances; la main de ma Fille étoit le prix qu'il lui destinoit: elle appartenoit de droit, disoit-il, à celui qui avoit exposé sa vie pour conserver la sienne. Il s'expliquoit hautement de ce dessein & en avoit prévenu sa famille, qui pour le coup ne pouvoit m'accuser de le lui avoir inspiré; car tout le monde favoit que je ne connoissois point

point le Chevalier. Les parents qui avoient compté sur une alliance illustre, furent allarmés de ce projet, & croyant qu'il seroit facile de me faire entrer dans leurs vûes, parce qu'il paroïssoit que je n'avois pas été consultée : deux des premiers parents me vinrent faire des représentations à ce sujet, & tâcherent de piquer ma vanité, car je passois toujours pour gouverner mon Epoux, & c'étoit, disoit-on, la première fois qu'il avoit osé décider par lui-même. On m'insinua donc qu'il étoit inouï que le Baron voulût marier sa Fille sans mon aveu ; qu'on avoit trop bonne opinion de ma sagesse, pour croire qu'on eût osé me parler d'un tel mariage, par rapport à un inconnu, un homme sans doute sans naissance, puisqu'il prenoit tant de soin de la cacher ; enfin à un Misantrope, pour ne rien dire de plus ; car on supposoit qu'il n'avoit cherché à s'insinuer dans l'esprit du Baron, que pour l'amener à ce mariage ; on en vint même à dire que le feu avoit été mis dans la maison par ordre de cet aventurier, qui sans doute avoit suborné quelques domestiques pour cela, afin de se rendre nécessaire. Toute ma patience
ne

ne put suffire en écoutant une si horrible calomnie. Le Chevalier capable d'une telle noirceur, m'écriai je! quoi! la vertu la plus pure n'aura pû le mettre à l'abri d'une si horrible calomnie! quoi! ce martyr de la charité, de la constance! . . . Je m'arrêtai & rougis d'en avoir trop dit. Messieurs, ajoutai-je, je ne connois le Chevalier que sur le témoignage que mon Epoux m'a rendu de lui; il ne m'a point consultée sur le dessein dans lequel il paroît de lui donner sa Fille; cependant l'estime que j'ai pour M. de Batteville, ne me permettra jamais de penser qu'un homme qu'il honore de son amitié, puisse être coupable des forfaits que vous lui attribuez: il est inconnu pour nous, peut-être ne l'est-il pas au Baron; quoiqu'il en soit, on ne me trouvera jamais, je ne dis pas rébelle à ses volontés, mais même mécontente de tout ce qui lui plaira d'ordonner du sort de sa Fille. S'il juge à propos d'en disposer en faveur de son libérateur, j'applaudirai à ses motifs, sans même souhaiter d'en être instruite, & je ne m'écarterai jamais de l'obéissance respectueuse que je lui dois. Au reste, il me semble que vous vous allarmez trop légère-

re-

166 MÉMOIRES DE MADAME

rement : la fuite du Chevalier n'annonce point le desir de profiter de la bonne volonté de mon Epoux , & la seule reconnoissance qu'il exige pour le service qu'il nous a rendu , est de mettre fin aux recherches qu'on a faites pour découvrir le lieu de sa retraite. Je ne vous cacherais point le dessein où je suis , d'engager M. le Baron à respecter ses volontés à cet égard ; c'est , ce me semble , une sorte de témérité que de vouloir forcer cet honnête homme à recevoir nos bienfaits , après la manière dont il s'est exprimé dans une lettre qu'il écrivit à mon Epoux trois jours après son départ : c'est sur cette lettre que je vous prie de juger du caractère de cet homme généreux , & non sur des bruits que la malignité la plus noire a pû inventer.

En finissant ces mots , je leur remis la lettre de des Effarts , & j'eus la douce satisfaction de les voir s'attendrir sur le sort d'un homme qui exprimoit ses malheurs d'une manière si noble & si forte : je leur appris aussi que le Baron avoit offert plusieurs fois à ce généreux inconnu , sa maison , sa bourse , son crédit , & qu'il avoit été inébranlable dans ses refus. J'ajoutai (ce qui étoit
vrai)

vrai) que long-temps avant l'accident du feu, mon Époux avoit conçu une si haute idée du Chevalier, qu'il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il croiroit avoir fixé le bonheur de sa Fille, s'il pouvoit la voir unie à un homme si estimable; & qu'il n'étoit point étonnant qu'après lui être redevable de la conservation de ce qu'il avoit de plus cher, ce qui n'étoit en lui qu'une velléité, ou plutôt un souhait, se fût changé en une ferme résolution.

Lorsque ces deux hommes m'eurent quittée, je réfléchis sur l'espece d'approbation que je venois de donner au dessein du Baron. Mon amour pour ma Fille étoit tel, que je ne sentoie nulle répugnance pour un mariage qui auroit assuré son bonheur. Elle aimoit des Effarts, je n'en pouvois douter & je n'en étois point surprise, il étoit décidé que tout ce qui m'appartenoit devoit partager mes sentimens pour lui: je craignois avec raison que trop semblable à sa malheureuse Mere, la constance de cette chere Enfant ne fût pour elle une source féconde de tous les maux que j'avois éprouvés: j'eusse donc consenti avec joie à ce qu'elle devint l'Épouse de des Effarts, &
pour

pourtant je ne pouvois me promettre de voir une telle union fans mourir : les combats journaliers que j'avois à foutenir par la contrariété de ces sentimens , me jetterent dans une langueur qui me fit espérer que la fin de ma vie s'approchoit , & les pressentimens que j'avois à cet égard, eussent peut être été vérifiés, si l'auteur de ma situation ne m'en eût fourni le remède.

Il y avoit six mois que je menois cette vie languissante , lorsque le valet de chambre du Baron , dont je vous ai déjà parlé , fut obligé de faire un voyage à Paris. Il rencontra des Effarts au Luxembourg & fit un cri de joie en le voyant. Ah ! Monsieur le Chevalier, lui dit-il, que mon Maître auroit de joie, s'il avoit le plaisir de vous revoir : si vous saviez combien il s'est donné de mouvemens pour découvrir votre retraite, combien il a été mortifié de ne pouvoir vous retrouver, vous n'auriez pas le courage de lui laisser ignorer plus long-temps le lieu où vous êtes. Il vous destine Mademoiselle sa Fille que vous avez sauvée, & c'est un bruit public qu'elle restera Fille, si on ne peut réussir à vous la faire accepter. Mon ami, lui dit

dit le Chevalier, je suis parfaitement reconnoissant des bontés de Monsieur le Baron, mais il ne m'est pas possible d'en profiter, pour des raisons qu'il approuveroit s'il pouvoit les connoître. Il s'informa ensuite de la santé de toute la famille, n'osant lui demander de mes nouvelles en particulier. Ce garçon lui apprit que je n'étois pas encore bien remise de l'accident dont il avoit été le témoin, que j'avois conservé une mélancolie dont rien ne pouvoit me distraire; ce qui chagrine extrêmement mon Maître & la jeune Demoiselle: je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous rameneriez la joie dans la maison, & vous devriez bien me donner permission d'avertir Monsieur le Baron que vous êtes à Paris. Vous le pouvez, lui répondit des Effarts, mais si vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne lui point parler de ma rencontre, je ne resterai pas vingt-quatre heures dans cette Ville. Lainé comprit au ton ferme dont ces paroles furent prononcées, que la résolution où étoit le Chevalier de s'éloigner de nous, étoit inébranlable, & ne voulant pas le forcer à fuir une seconde fois, il lui promit de garder le silence & lui tint parole.

Ce que des Effarts venoit d'apprendre, le força à rompre le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors avec moi. Il s'étoit intéressé si particulièrement à tout ce qui avoit rapport à moi pendant son séjour à Rheims, qu'il connoissoit toutes mes liaisons; ma principale amie étoit une Dame d'une éminente vertu, & sur laquelle il crut pouvoir compter pour me faire tenir sa lettre: il priois cette Dame de me la remettre en secret, parce qu'elle traitoit d'une affaire qui ne regardoit que moi & ma famille, & qu'il étoit de la dernière conséquence qu'elle ne fût connue de personne. Cette Dame qui me connoissoit trop, pour craindre de se compromettre en prêtant son secours pour une intrigue, ne fit point de difficulté de me rendre le service qu'on exigeoit d'elle. Je reçus cette lettre avec un saisissement qui lui ouvrit les yeux: elle ne me cacha point ses soupçons, & je faisois trop de cas de son estime, pour ne pas tout sacrifier au desir de la conserver. D'ailleurs, mon cœur étoit oppressé & succomboit sous le poids de ses peines; je sentoie que j'avois besoin des conseils d'une amie vertueuse: je crus donc que la

Pro-

Providence me ménageoit cette occasion pour fortifier ma foiblesse , & je lui ouvris sincèrement mon ame. Cette Dame qui avoit une piété solide, loin de me faire des reproches, s'attacha à me consoler & à me plaindre : elle avoua que ma situation étoit pénible, mais elle me releva de l'abattement où m'avoit jetté la crainte de manquer à mes devoirs par la continuation d'un amour que je détestois. Pourquoi craignez-vous, femme de peu de foi, me dit elle ? Des sentimens involontaires ne peuvent nous rendre coupables aux yeux d'un Dieu qui connoit le limon dont il nous a formés ; tant que vous combattrez votre penchant, il fera le moyen & la matiere des plus grandes victoires : je ne veux pas dire que vous n'avez pas de faute à vous reprocher dans cette occasion ; votre abattement en est une, & une grande ingratitude envers le Seigneur qui vous a miraculeusement soutenue dans une telle tentation. Confiez-vous en lui, & reconnoissez votre foiblesse : croyez que vous pouvez avec sa grace recouvrer une parfaite tranquillité, j'ose vous la promettre en son nom.

Il est certain que ma mélancolie avoit

fa principale cause dans la crainte d'être infidelle à mon Epoux par les mouvements involontaires de mon cœur, comme je vous l'ai déjà dit. Rassurée par mon Amie, il me sembla qu'on m'avoit ôté un poids énorme: j'évaluai sans préoccupation les dispositions de mon ame, & j'eus la joie de ne rien trouver en moi qui pût faire naître le remords. Je remis à mon Amie la lettre de des Essarts sans vouloir l'ouvrir, & je la priai d'en faire elle-même la lecture, & de la supprimer en tout ou en partie, selon qu'elle le jugeroit à propos: elle y consentit, & après l'avoir vûë elle la trouva tellement propre à fortifier mon ame, qu'elle me conseilla de la lire toute entiere; voici ce qu'elle contenoit:

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LETTRE

DE DES ESSARTS

A MADAME DE BATTEVILLE.

MADAME,

Que ne pouvez-vous être témoin des remords que votre situation excite dans mon ame. J'avois cru n'avoir plus de malheur à appréhender, parce

ce que j'étois parvenu au dernier période de l'infortune : Hélas ! les plus cruels me restoient à essuyer ; je n'étois que malheureux depuis le jour où je perdis l'espérance de vous appartenir, je suis devenu criminel ; j'ai cédé lâchement au désir de me rapprocher de vous, de m'en entretenir, de m'affurer par moi-même que vous étiez heureuse ; mon cœur se soulageoit & trouvoit une félicité, ou du moins une trêve à ses peines dans le commerce d'un homme qui m'étoit cher, parce qu'il avoit été l'instrument de votre bonheur, parce qu'il avoit celui de vous appartenir. Vous êtes devenue la victime du seul soulagement que je me fois permis pendant l'espace de treize ans ; la tristesse profonde dans laquelle vous vivez depuis l'instant fatal qui m'offrit à votre vue, me fait craindre avec sujet d'avoir reveillé dans votre cœur une tendresse qui ne nous est plus permise. Ce sentiment, qui feroit le bonheur de ma vie s'il pouvoit exister sans crime, me rend actuellement le plus malheureux de tous les hommes, parce que je suis devenu le plus coupable. N'ajoutez point à ma douleur, Madame ; celle que m'a causé votre perte elle eût suffi pour m'ôter la vie, si la Provi-

dence ne me l'eût conservée malgré moi. O temps heureux ! où maître de moi-même je vous fis céder dans mon ame à celui qui seul doit l'occuper toute entière, qu'étez-vous devenu ? que je paye cher une foiblesse que je regardois comme innocente ! je ne voulois que vous respecter, vous chérir comme une sœur ; un feu mal éteint s'est rallumé de sa cendre ; à peine eus-je commencé à respirer le même air que vous, qu'il devint contagieux à ma foible vertu : loin de m'effrayer du retour de mes premiers sentimens, je n'y vis que de l'innocence ; nul engagement ne m'ôtoit la liberté de disposer de mes vœux, je crus ne rien faire de contraire au devoir en consacrant le reste de ma vie à n'en former que pour vous. Je me rassurai sur la pureté de ma flamme, jamais elle n'a produit en moi une seule pensée, dont la plus austere sagesse eût pû s'effrayer. Misérable que j'étois ! pouvois-je oublier que vous deveniez mon idole ! & l'oubli de Dieu, dans lequel j'ai vécu pendant le temps où j'ai resté à Rheims, ne devoit-il pas me faire sentir combien ma passion étoit contraire à ce que je lui devois ? enfin sa misericorde a jetté sur moi un regard favorable ; mes

yeux

yeux se sont ouverts en apprenant le triste état où je vous ai réduite: vous le dirai-je, Madame? & pourquoi craindrois-je de vous faire un aveu qui ne peut manquer de plaire à votre vertu. Le mouvement d'horreur dont je me suis trouvé saisi en mesurant la profondeur de l'abîme dans lequel j'étois tombé; cette horreur, dis-je, a chassé pour jamais de mon cœur une passion incompatible avec ma vertu, mon ame a recouvré la tranquillité de mes premières années, nous n'étions point nés l'un pour l'autre; & la sage Providence en nous séparant par des voies si extraordinaires, a sans doute prévenu notre perte, qui étoit infaillible si nous nous fussions unis contre ses décrets. Voilà ce que je comprends à présent de la manière la plus claire; j'aurois consenti à mourir mille fois plutôt que de faire un tel aveu il n'y a que deux jours; & actuellement je le fais sans peine, je me flatte même que vous partagerez ce sentiment, qui seul peut vous rendre votre première tranquillité: votre cœur est vertueux, il n'est point fait pour l'ingratitude; ce que vous devez au Baron vous doit forcer à m'oublier: il faut même que vous vous serviez du

176 MÉMOIRES DE MADAME

pouvoir que vous avez sur son esprit, pour l'engager à respecter mon secret; c'est l'unique moyen de me retenir en Europe. J'irois me cacher au fond de l'Amérique plutôt que d'exposer de nouveau ma foible vertu; je ne renonce pourtant pas au bien de conserver pour vous une amitié qui doit être éternelle. Encore quelques années, & réunis dans le séjour de la charité, nous pourrons nous aimer sans crime. Adieu, Madame; prouvez-moi que je vous fus cher en m'oubliant, & vous complèterez la félicité dont je commence à jouir depuis que je vous ai sacrifiée au devoir.

Mon Amie ne s'étoit point trompée lorsqu'elle avoit cru que cette lettre étoit propre à m'affermir dans mes bonnes résolutions: je pris celle de rendre la joie à mon Epoux que ma tristesse faisoit sécher sur pied; ma chere Julie dépérissoit à vue d'œil, & j'allois bientôt avoir à me reprocher sa mort & celle du Baron: cette affreuse pensée augmenta mon courage, Dieu exauça les vœux de des Effarts, le calme se rétablit dans mon ame, mais je fus long-temps obligée de combattre contre des ressouvenirs trop chers encore. Cette situation, quelque pénible qu'elle fût, n'étoit pas sans
con-

consolation; il est si doux d'être content de soi, de n'avoir rien à se reprocher: cet heureux état dédommage de tout ce qu'on fait de plus difficile, & voilà ce que je vous mandois dans cette lettre qui a excité votre curiosité; je suis heureuse parce que je suis sans remords, je renouvelle mon sacrifice à tous les instants; & Dieu, dont la bonté est infinie, paye les efforts que je fais pour lui obéir par un calme & une paix que la sainte Ecriture nous exprime en l'appellant un banquet délicieux & perpétuel. Cette réflexion du Chevalier, que nous nous serions perdus en nous unissant, me fit souvenir de ce que ma vertueuse Mère me dit lorsqu'elle entreprit de me faire modérer une passion qui ne faisoit que de naître, & qui avoit déjà toute sa force. *Si Dieu vous a destinés l'un à l'autre, il sçaura bien lever les obstacles qui s'opposent à votre mariage.* Ces difficultés s'étoient multipliées au lieu de disparoître, & avoient formé de l'amas des circonstances les plus extraordinaires, une impossibilité morale à une union qui faisoit l'objet de nos vœux. N'étoit ce pas nous marquer d'une manière bien sensible qu'il les desapprouvoit, & en falloit-il d'au-

178 MÉMOIRES DE MADAME

tres preuves à des personnes convaincues que rien n'arrive par hazard , & que ce qu'un vulgaire insensé appelle événement fortuit , devient un ordre pour ceux qui regardent les causes secondes comme les exécutrices de cette volonté divine , qui fait tout servir à notre bien : ce fut à cette vue que je dûs le retour de ma raison , & le changement qui se fit en moi , rappella la joie & le bonheur que j'avois bannis de l'ame de mon Epoux & de ma Fille : je pensai alors au seul remède qui pouvoit me guérir radicalement , c'étoit le Mariage de ma Fille avec des Essarts ; je ne l'avois pas imaginé , c'étoit le Baron qui l'avoit déterminé sans mon aveu , & dans mes principes cette disposition me paroissoit un ordre de la Providence : mais comment y résoudre le Chevalier ? comment accorder ce dessein avec la ferme résolution où il étoit de s'eloigner de nous ? je ne voyois dans ce projet qu'une chimere agréable que rien ne pouvoit réaliser ; j'abandonnai à Dieu le soin de la faire réussir , si elle étoit selon sa volonté sainte ; & en attendant je fis sentir au Baron que c'étoit mal reconnoître les obligations que nous avions au Chevalier que de vouloir l'en récompenser.

penser à notre mode : il sçait vos intentions , ajoutai-je , & comme il ne paroît pas disposé à entrer dans vos vues , il faut le servir à son gré , & lui laisser garder l'*incognito* qu'il chérit ; j'avois prévu la curiosité que j'allois exciter chez mon Epoux , il me demanda avec empressement par quelle voie j'avois découvert qu'il étoit instruit du dessein de lui donner sa Fille ; je lui avouai que le Chevalier s'en étoit expliqué avec notre Amie , & l'avoit priée de nous demander comme une grâce de le laisser tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choisie : mon Epoux soupira de douleur en recevant cette prière , & ma Fille y fut beaucoup plus sensible qu'il ne convenoit à son repos. Vous vous souvenez du changement prodigieux qui se fit en elle ; sa gaieté l'abandonna , on ne la vit plus que rêveuse , & pendant une année entière , toute l'amitié qu'elle avoit pour nous ne put l'engager ni à se vaincre , ni à m'ouvrir son cœur ; elle convenoit du changement qui s'étoit fait en elle & en moit la cause , ne l'attribuant qu'au dérangement de sa santé , qui à la vérité n'étoit pas bonne. Les Médecins qui furent consultés appuyerent cette

opinion, & me conseillèrent de lui faire prendre les eaux de Forges. Mon Epoux dispose tout pour ce voyage, dans lequel la Dame qui avoit été ma confidente devoit nous accompagner : trois jours avant celui que nous avions fixé pour notre départ, le Baron fut pris d'une attaque de goutte ; il étoit sujet à cette maladie, ainsi je n'en fus point effrayée, & comme il s'affligeoit du délai que cet accident mettoit à un voyage qu'il croyoit nécessaire à la santé de Julie, je lui proposai de la confier à mon Amie, ne pouvant me résoudre à le quitter dans la situation douloureuse où il étoit, & où mes soins lui étoient nécessaires : il approuva ce dessein, & ma Fille partit. Pendant les six semaines qu'elle passa à Forges, j'eus sujet de croire que sa maladie, soit qu'elle vint du corps ou du cœur, commençoit à se dissiper ; ses lettres avoient le ton d'une personne gaie, & parfaitement libre ; elle n'avoit plus que quinze jours à y demeurer, lorsque mon Epoux se trouva dans le plus grand danger, sa goutte remontoit, & les Médecins m'assurèrent que si les efforts qu'ils faisoient pour la rappeler aux extrémités ne réussissoient pas, rien

de

ne pouvoit le sauver: je n'eus point la cruauté de lui cacher ces funestes nouvelles, & il apprit son état avec cette tranquillité que donne l'espérance d'une éternité bienheureuse à un mourant, dont la vie a été innocente, & remplie de bonnes œuvres. Comme il souhaitoit de revoir sa Fille encore une fois, je fis partir Lainé avec une femme de chambre pour la ramener en diligence; je sçavois que mon Amie avoit des affaires indispensables à Paris, où elle devoit rester huit jours, & je n'aurois pas voulu que sa complaisance pour moi l'eût engagée à les négliger: ma diligence fut inutile, Julie n'arriva que quelques heures après la mort de son Pere. Vous fûtes témoin de ma douleur & de la sienne, & votre sensibilité pour la perte d'un homme qui avoit été votre ami, justifia l'excès de la notre, qui ne put être adoucie que par les circonstances d'une mort qui sembloit être les gages de son salut. Il avoit reçu ses Sacraments avec une piété dont toute la ville fut édifiée; il me fit appeler ensuite en présence de son Curé, qui étoit son Confesseur, & auquel il remit son Testament: il me demanda pardon de toutes les fautes qu'il

182 MÉMOIRES DE MADAME

pouvoit avoir commises à mon égard , & m'assura qu'elles avoient été involontaire. Il ajouta : J'emporte au tombeau la douleur de n'avoir pû m'acquitter envers le Chevalier , chargez-vous de ma reconnoissance , & si vous aviez le bonheur de le découvri , engagez ma Fille à le recevoir pour Epoux , quel que soit l'état de sa fortune : vous y serez autorisée par mon Testament ; & j'atteste le Ciel , qu'indépendamment du service qu'il nous a rendu , la connoissance que j'avois de ses bonnes qualités m'eût engagé à faire ce choix par le seul désir de la rendre heureuse. Ce furent les dernières paroles de mon Epoux qui expira dans mes bras : ma Fille me trouva dans les premiers transports de ma douleur , & la nécessité de modérer la sienne fut pour moi un puissant motif de rappeler à mon esprit ces paroles de l'Apôtre , qui nous avertit qu'il n'appartient qu'aux Payens de pleurer leurs morts. On assembla la Famille pour faire l'ouverture du Testament du Baron , & prendre les arrangements convenables aux affaires de ma Fille ; cette précaution devint inutile , mon Epoux m'ayant fait héritière , & s'en rapportant uniquement à moi ..

moi du fort de sa Fille. Vous savez les discours désavantageux que cette disposition a fait tenir sur mon compte; les Parents en avoient donné l'exemple, & sans avoir égard à la vive affliction dans laquelle j'étois plongée, me firent des reproches sanglants, comme si j'eusse dicté ce Testament, dont il est vrai que j'ignorois absolument la teneur; l'ignorance où j'étois à cet égard me causa quelque surprise au moment de la lecture; on m'accusa de jouer la comédie; en un mot, on en vint jusqu'à me menacer de faire casser ce Testament, & de prouver qu'il étoit l'ouvrage de la séduction; & on me conseilloit d'y renoncer pour éviter un éclat qui me couvrirait de honte, en démasquant mes artifices. Pendant qu'on se répandoit ainsi contre moi en invectives sanglantes, Dieu me fit la grace de posséder mon ame; je puis même vous assurer, que regardant cet emportement des Parents de ma Fille comme une preuve de l'amitié qu'ils lui portoient, je n'eus pas le moindre ressentiment contre eux, & j'aurois consenti volontiers à ce qu'ils exigeoient de moi, si je n'avois appréhendé qu'on n'attribuât cette démarche à la crainte ou aux remords. Ma Fille

ne

184 MÉMOIRES DE MADAME

ne fut pas si modérée ; elle parla à ses Parents avec force , & leur fit honte des grossieretés dont ils venoient de m'accabler , & avec une fermeté qu'on ne devoit pas attendre d'une fille de quatorze ans , assura la famille qu'elle ne souffriroit point qu'on attaquât le Testament de son Pere : Si vous l'entreprenez , leur dit-elle , je m'échapperai de ses mains ; car on mettroit sur son compte les efforts que je ferois pour éclairer les Juges ; j'irai me jeter à leurs pieds , je leur ferai connoître les vertus d'une femme que vous traitez si indignement ; je leurs prouverai la sagesse des derniers dispositions de mon Pere. Je les approuve bien sincerement ; il a rendu justice à ma Mere en faisant dépendre mon sort de ses volontés ; je suis tranquille sur ma fortune tant qu'elle dépendra d'elle ; & quelque respect que j'aye pour le reste de ma famille , on me pardonnera si je dis que mes intérêts sont mieux entre ses mains que dans toutes autres. Elle rappella ensuite à ses Parents le refus que j'avois fait de la succession de mon beau-Pere , & parvint à les faire rougir de leur emportement , sans pourtant calmer leurs craintes ; j'étois dans un âge à pouvoir

pouvoir penser à un second mariage, & c'étoit ce qui les faisoit trembler pour ma Fille; car ils étoient d'ailleurs fort honnêtes gens, comme vous le savez. Vous n'ignorez pas non plus les éloges qu'on donna à la conduite de ma chere Julie, qui fut proposée pour modèle à toutes les Filles. Il ne me resteroit plus que des événements domestiques à vous raconter, & vous m'en ferez grace; je dois pourtant vous faire part d'une chose pour laquelle j'ai besoin de votre pénétration. Quelques jours apres celui où vous partites pour la campagne, ma Julie vint me trouver dans mon cabinet pour me rendre compte de certains arrangements que je lui avois confiés, & qui regardoient des legs pieux qu'avoit fait son Pere. La plus importante de ses volontés reste à exécuter, lui dis-je, vous savez à quel Epoux il vous a destinée, je me persuade qu'il ne seroit pas impossible de trouver les traces du Chevalier, & je me prépare à faire les perquisitions nécessaires à ce sujet. Épargnez-vous ce soin, ma chere Mere, me dit ma Fille; il ne fera jamais mon Epoux; c'est avec douleur que je me montre rébelle aux dernieres volontés de mon respectable Pere; mais lorsqu'il

qu'il souhaita cette union, il crut faire mon bonheur, & ne prévoyoit pas l'horrible répugnance que j'aurois pour ce mariage. Elle est telle, ma chere Mere, que si je ne comptois pas assez sur vos bontés pour croire que vous n'userez point de votre autorité pour me forcer à ce mariage, je ne balanceois pas à me faire Religieuse pour l'éviter, Julie s'étoit jettée à mes pieds pour me faire cette étrange déclaration, qui déranga tellement les idées que je m'étois faites sur elle, que je ne favois que lui répondre. J'avois remarqué en elle tous les symptomes d'une violente passion pour le Chevalier; elle n'avoit point cherché à contraindre des sentiments que son Pere approuvoit; j'avois craint à la vérité de fonder son cœur, dans l'appréhension où j'étois de laisser pénétrer les sentiments du mien; je pensai donc que le silence que j'avois gardé avec elle, lui avoit fait craindre que la seule complaisance que j'avois pour son Pere, m'avoit fait consentir à ses desseins, & qu'elle ne feignoit cette répugnance que pour connoître quelles étoient mes intentions, ou plutôt mon inclination à cet égard. Vous me surprenez, ma chere

chere Julie , lui dis - je , après avoir gardé quelque temps le silence ; j'avois cru découvrir en vous des dispositions absolument contraires à ce dégoût que vous m'énoncez , & qui ne me paroît pas vraisemblable ; vous avez aimé le Chevalier , j'en suis sûre , & j'avois découvert votre penchant pour lui avant même qu'il eût exposé sa vie pour sauver la vôtre ; ce service n'étoit pas propre à diminuer l'amour qu'il vous avoit inspiré ; & j'ai cru m'appercevoir qu'il s'étoit augmenté par l'approbation de votre Pere : j'avoue que j'ai différé d'y joindre la mienne , & je vais vous expliquer les motifs de mon silence : La fuite du Chevalier sembloit s'opposer à nos vues ; sans en pénétrer les motifs , je la regardois comme un obstacle que nous aurions de la peine à vaincre , & je voulois par mon silence vous engager à prendre quelque pouvoir sur vous-même , pour ne pas vous abandonner à un sentiment auquel je n'avois pas donné formellement mon aveu. Des réflexions sur cette affaire m'ont fait croire qu'elle n'avoit pas autant de difficultés que je l'avois craint , & supposé que le Chevalier ne soit pas engagé , je ne saurois croire qu'il fût assez

aveugle sur ses propres intérêts, pour refuser sa fortune & son bonheur; s'il y consent, ma chere Fille, croyez fermement qu'il remplira le plus ardent de mes desirs; ce que mon Epoux m'a dit de son caractere & de ses vertus, me fait croire qu'il est tel qu'il le faut pour assurer votre bonheur, & les ordres de votre Pere se joignant à cette persuasion, m'engageroient à le préférer pour vous à un Prince qui vous offrirait sa main. Vous dites que le Chevalier n'est point engagé, me répondit Julie en me regardant fixement; vous avez donc oublié, ma chere Mere, les expressions de sa lettre? ou elles vous sont échappées. Tout y respire une passion malheureuse & sans espoir; respectons sa constance, & épargnons-nous la honte de tenter inutilement de le rendre infidele.

J'embrassai ma Fille, & lui dis en riant: si je n'étois sûre que ma chere Julie n'a jamais lû de Romans, je croirois qu'elle auroit puisé dans cette lecture l'héroïque des sentiments qu'elle étale. Votre délicatesse est blessée de l'idée de ne pas trouver un cœur aussi neuf que le vôtre; vous craignez d'avoir à détruire des souvenirs peut-être

en-

encore vifs; mais, ma Chere, en supposant, comme vous le faites, dans le Chevalier une passion sans espoir, la reconnoissance doit vous engager à lui présenter un remède seul capable d'opérer en lui une parfaite guérison; il vous aimeroit, ma Fille, & cet attachement feroit votre bonheur mutuel. Je ne me le persuade pas, me répondit Julie en se jettant une seconde fois à mes pieds, d'où je l'avois forcée de se relever; mais, ma chere Mere, ce n'est ni la crainte d'un refus de sa part, ni celle de le rendre misérable qui m'engagent à vous conjurer de ne me point contraindre à cet égard; c'est la répugnance invincible que je me sens pour le mariage. J'ose vous assurer que rien ne sera capable de la surmonter: je borne mes vœux à passer ma vie à vous aimer, à vous voir, à vous servir, & si Dieu me privoit de ce bonheur en vous ôtant de ce monde avant moi, je suivrois mon attrait pour la vie religieuse, que la seule crainte de vous abandonner m'engage à combattre. Au reste si vous croyez que je sois obligée d'exécuter les desseins de mon Pere, vous pouvez me décharger de ce pénible devoir, en le remplissant à ma place; plus aimable
que

que moi, la constance du Chevalier ne tiendroit point contre vos charmes, & dans l'instant où je ne puis penser sans frémir à devenir son Epouse, je me sens les plus grandes facilités du monde à l'aimer & à l'honorer comme mon Pere & votre Epoux. Si Julie m'avoit regardé alors, elle eût sans doute soupçonné mon secret par le changement de mon visage; je devins d'une rougeur fort propre à la faire comprendre que sa proposition avoit fait sur mon cœur une impression beaucoup plus prompte & plus vive qu'il ne convenoit à ma façon de penser; je me hâtai de la lui déguiser en tournant en raillerie l'expédient qu'elle me proposoit; & comme elle insistoit d'exiger de moi une promesse de ne la pas contraindre, je la lui donnai, en la priant de penser que les résolutions d'une Fille de quinze ans n'étoient pas son dernier mot; & lui défendant de me répondre, je prétextai une raison de la quitter, & fus m'enfermer dans ma chambre pour me remettre un peu du trouble dans lequel son discours m'avoit jetté. La première chose qui me vint dans l'esprit, c'est que Julie étoit instruite de mon amour pour des Effarts, & du reste des évé-
ne-

nements de ma vie ; mais comment
 avoit-elle acquis cette connoissance ? Je
 n'avois confié mon secret qu'à l'amie
 qui l'avoit conduite aux Eaux , & quelle
 apparence qu'elle eût voulu se rendre
 coupable d'une imprudence & d'une
 infidélité si inexcusable ? La haute opi-
 nion que j'avois de sa vertu ne me per-
 mit pas de conserver une pensée qui lui
 étoit si injurieuse. Je ne fais si je vous ai
 dit que cette Dame étoit morte à Paris ,
 où elle avoit été obligée de rester quel-
 que temps au retour de Forges. La cir-
 constance dans laquelle je me trouvois
 augmenta le chagrin que m'avoit causé
 sa perte ; elle eût été seule en état d'é-
 claircir mes doutes. Voici ce que j'ai
 conjecturé depuis ce temps : Certaine-
 ment le cœur de ma Julie n'est point
 tranquille, elle aime, j'en suis sûre, &
 rien ne peut m'instruire de l'objet de sa
 passion ; j'ai fait chercher par tout la
 femme de chambre de mon amie, pour
 savoir qui elle a vû à Forges ; car ce ne
 peut être que dans ce voyage qu'elle ait
 pris cette passion qu'elle s'obstine à me
 cacher ; on dit qu'elle est à Paris ; fai-
 tes, je vous prie, vos efforts pour trou-
 ver cette femme que vous connoissez,
 & tâcher adroitement de la faire parler :
 elle

elle aura moins de défiance vis-à-vis de vous qu'avec moi.

Depuis que j'ai commencé à vous écrire, mes soupçons sont changés en certitude. Peu après la mort du Baron, il s'étoit présenté plusieurs partis assez forttables pour ma Fille; si je n'eusse été retenue par la clause du Testament de mon Epoux, qui me prioit de la donner au Chevalier, j'aurois fait mes efforts pour la déterminer; cependant, comme elle continuoit à s'exprimer de la maniere la plus forte sur sa répugnance pour ce mariage, je crus en avoir assez fait pour obéir aux ordres de mon Epoux; & d'ailleurs je ne voulois pas la trop insister, parce que j'aurois appréhendé de chercher ma satisfaction plus que la sienne, en assurant la fortune de des Essarts. Deux des principaux Parents vinrent me trouver hier au soir, pour me dire qu'un Seigneur attaché à la Cour leur avoit fait demander Julie pour son Fils. Comme tous les avantages se rencontroient dans ce mariage, ils me presserent non-seulement de ne m'y point opposer, mais encore d'employer mon autorité sur Julie, pour la forcer à ne point rejeter un tel établissement. Je dis à ces Messieurs
que

que j'y étois portée, & que s'il ne s'agissoit que d'assurer à Julie toute la succession de son Pere pour le faire réussir, je le ferois de grand cœur. J'ajoutai en même-temps qu'ils pouvoient lui parler en particulier, pour lui faire valoir les avantages d'une telle Alliance, mais que j'étois résolue à ne la contraindre jamais ; en même-tems je fis appeler ma Fille, & je la laissai avec ces Messieurs : ils employèrent plus de deux heures à lui faire changer la résolution où elle leur dit qu'elle étoit de rester fille ; elle demeura ferme dans son dessein, & quoiqu'elle les assurât que loin d'avoir contribué à la dégoûter du mariage, je la pressois souvent de s'y engager, ils ne laisserent pas de me faire entendre qu'on savoit à quoi s'en tenir sur cet article, & qu'on étoit assuré que la crainte de me déplaire ne permettoit pas une pauvre Enfant de disobéïr à une Mere qu'elle regardoit comme un maître despotique. Il faut que je vous avoue toute ma foiblesse ; ces injustes imputations me touchèrent jusqu'aux larmes. Ma Fille qui les vit couler en fut attendrie, & étant restée seule avec moi, elle m'exprima la douleur où elle étoit de ne pouvoir faire cesser

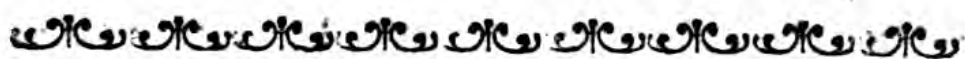
la persécution qu'elle m'attiroit : Et qui peut vous en empêcher , m'écriai-je ? pourquoi vous attendrir sur des maux que vous pourriez finir ? Apprenez-moi du moins le motif de votre bizarrerie ; s'il est raisonnable , j'y applaudirai , & j'en aurai plus de courage à soutenir la mauvaise opinion que votre conduite donne de moi. Vous le voulez , Madame , me dit ma Fille , & bien vous ferez satisfaite ; je fais qu'il m'en coûtera votre estime ; cependant comme il s'agit de votre repos , je ne veux rien ménager. J'aime , ou plutôt j'adore un objet qui ne peut jamais être à moi ; un austere devoir nous sépareroit quand même j'aurois réussi à faire partager mon amour à celui qui m'en a inspiré ; mais j'aime sans retour , & c'est pour moi une consolation bien douce ; je souffre seule , cette pensée me soutient dans mes peines , parce que je souffre seule. Voilà mon secret , Madame ; épargnez-vous d'inutiles efforts pour m'en arracher davantage ; l'objet de mon étrange passion est un mystere qui descendra avec moi dans le tombeau ; & si je ne comptois assez sur vos bontés pour espérer que vous ne me parlez jamais de ce que je viens d'avoir
l'hon-

L'honneur de vous dire, une prompte fuite m'épargneroit la douleur d'être forcée à vous désobéir. En finissant ces mots, Julie est sortie de ma chambre, & m'a laissé dans une perplexité si grande, que je suis restée plus d'une heure sans pouvoir former aucune résolution. Quel peut être l'objet d'une passion si extraordinaire? je m'y perds: voici enfin à quoi je me détermine, c'est d'attendre un remède du temps. Ah! pourquoi cette chere Fille a-t-elle le cœur de sa Mere? Je regarde la malheureuse situation où son obstination me jette, comme une juste punition des chagrins que j'ai donnés à ma respectable Mere en pareil cas: fasse le Ciel que la ressemblance soit entiere, & que Julie aussi docile que je lui fus par la fuite, veuille comme moi se rendre à ce que la Religion exige d'elle: en attendant cet heureux moment, je n'aigrirai point sa douleur par des reproches hors de saison, je redoublerai de douceur & d'amitié pour elle; il n'est pas possible que cette conduite ne produise à la fin l'entiere ouverture de son cœur à une Mere qu'elle doit regarder comme une Amie.

J'approuve fort la discrétion de M.

des Effarts ; au nom de Dieu , ma Chere , n'épargnez rien pour l'empêcher de m'écrire s'il étoit tenté de le faire ; mes plaies font fermées , mais la cicatrice est si fraîche , qu'un rien pourroit les rouvrir : j'en juge par l'émotion que m'a causé son nom lorsque j'ai reçu votre lettre ; qu'il ne sache pourtant pas que je le crains , & si vous ne pouvez vous défendre de répondre aux questions qu'il vous fera à mon sujet , dites-lui simplement que je vous ai félicité de sa rencontre , en vous assurant que c'est un homme estimable. La vertu nous a soutenu l'un & l'autre pendant la vie du Baron ; qui fait s'il ne se croiroit pas débarrassé de toute contrainte après sa mort ? Je ne me sens pas assez de courage pour m'exposer à un danger d'où je ne sortirois victorieuse que par des combats trop pénibles. Je m'égare , j'oublie qu'il ne m'aime plus , qu'il me l'a écrit , & j'en bénis le Ciel : qui fait ce qu'il arriveroit , s'il avoit conservé un amour que je ne puis plus écouter sans me manquer à moi-même ? Vous me mandez que sa fortune n'est pas avantageuse , & qu'on sollicite un Emploi pour lui ; je serois bien flattée de le
tirer

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 197
tirer de cet assujettissement ; je dois,
ce me semble, entrer dans les vûes de
mon Epoux à son égard. Vous sentez
quelles précautions il faudroit prendre
pour m nager sa délicatesse ; il seroit
à propos qu'il ignorât la main qui
changeroit son fort. J'abandonne tout
cela à votre discrétion.



R E P O N S E

DE M^{ME}. DU CASTELET

A LA VEUVE.

EN vérité, ma Chere, vous m'avez
causé un attendrissement au dessus
de l'expression : j'admire, je révere
votre vertu & votre courage : Monsieur
des Essarts partage mes admirations.
Sa vie a été un exercice continuel des
vertus les plus héroïques, & je conçois
parfaitement qu'un homme élevé par
la Religion au dessus des foiblesses les
plus naturelles à l'humanité, doit
avoir une grace particuliere pour en
pénétrer les autres. L'étude de ces
grandes vérités remplit tous les mo-
ments que nous passons ensemble, &

chaque jour elles s'impriment plus fortement dans mon ame : ses paroles ont une force à laquelle rien ne résiste, & je regarde sa connoissance comme le plus heureux événement de ma vie. La reconnoissance du grand service qu'il m'a rendu en m'éclairant sur mes devoirs ; ma reconnoissance, dis-je, est trop grande pour ne pas essayer de lui en donner des preuves ; & quel plus grand service pourrois-je lui rendre, que de plaider sa cause auprès de vous ? Les efforts que vous avez faits pour l'oublier pendant la vie de M. le Baron, étoient dignes de louanges ; mais quelle raison pourroit vous engager aujourd'hui à combattre votre penchant pour le plus estimable de tous les hommes ? Je suis sûre que votre Epoux vous auroit commandé de couronner sa fidélité, s'il eût pû connoître que des Effarts & le Chevalier étoient la même personne. La répugnance que Julie a conçu pour lui contre toute raison ; le conseil qu'elle a osé vous donner d'épouser vous-même le Chevalier, ne doit vous laisser aucun scrupule ; & la Providence, en écartant les obstacles qui pouvoient s'opposer à votre penchant, semble vous intimer l'ordre
de

de le fuivre , puisque vous le pouvez faire sans blesser aucun devoir : en un mot , ma Chere , je vous regarderai comme la plus injuste de toutes les femmes , si vous ne vous déterminez à épouser des Effarts. N'allez pas croire qu'il m'ait sollicité de vous écrire ceci , il me demanda simplement des nouvelles de votre santé & de celle de Julie , lorsqu'il fut que j'avois reçu une de vos Lettres. Vous allez prendre sa retenue pour de l'indifférence , vous m'assurerez qu'il ne vous aime plus ; & moi je soutiens qu'il vous est plus attaché que jamais ; il y a bien de l'injustice à tourner contre lui la preuve la plus héroïque qu'il ait pû vous donner de sa vertueuse tendresse : car enfin , pourquoi s'efforça-t-il de vous persuader qu'il avoit vaincu sa passion ? pour vous arracher à l'état le plus triste & le plus dangereux pour votre vie : tout ce que je puis croire , c'est qu'il étoit parvenu à la régler , c'est tout ce que peut exiger la vertu la plus austere ; il me seroit impossible de vous instruire de la situation de ses affaires & je le crois fort inutile ; il n'est , je suis sûr , qu'un seul bien qu'il puisse consentir à recevoir de vous , & c'est votre main :

je ne dis pas votre cœur, je suis persuadée que vous n'avez rien à lui offrir de ce côté-là, il le possède entièrement. Ne vous obstinez pas à faire votre malheur mutuel par une délicatesse mal entendue : pour vous exciter à vaincre votre irrésolution, pensez qu'il ne peut être riche, puisqu'il n'a pas même de domestique, & que vous n'avez aucun moyen plus décent de changer son sort, excepté celui que je vous propose. Ayez pitié de lui, ayez pitié de vous, & foyez sûre qu'en l'épousant, vous feriez l'action la plus juste & la plus raisonnable.

Il faut que je me détermine à ne goûter à l'avenir d'autre bonheur que celui dont vous me parliez dans votre première Lettre ; c'est dans la Religion & dans la pratique exacte des devoirs qu'elle m'impose, que je dois chercher à me consoler des injustices de mon Epoux, mais ma vertu est encore si foible que je ne puis envisager sans horreur tout ce que j'aurai à souffrir. Je croyois pouvoir sans témérité compter sur le cœur de M. du Castelet, deux ans de constance sembloient devoir m'en répondre ; cependant sa conduite actuelle m'annonce pour la suite de ma vie des
maux

maux qui blessent mon cœur par l'endroit le plus sensible. Trois mois de mariage ont fait disparoître une tendresse qui ne devoit finir qu'avec sa vie : à peine daigne-t-il prendre la précaution de me tromper sur son changement : de froids égards ont succédé à ses soins empressés & au desir de me plaire : mes plaintes l'importunent , l'éloignent de moi , & je suis réduite à dévorer dans le silence mes cruels ennuis. Que je serois heureuse , si je pouvois cesser de l'aimer ! son indifférence au contraire augmente ma tendresse , j'en ferai la victime ; cet état est trop pénible , je ne pourrai le supporter long-temps sans mourir. Ah ! Madame , quelques grandes que fussent vos peines , elles n'approchent point de celles que j'éprouve actuellement : il n'est point de supplice égal à celui d'aimer ce qu'on n'estime plus. Le sentiment de mes peines a fait une distraction à ma sensibilité sur celles que vous cause la conduite de ma chere Julie ; je ne saurois croire qu'à son âge on puisse porter un fardeau aussi lourd que celui d'un secret amoureux , surtout vis-à-vis d'une Mere dont elle connoît la tendresse. Il est encore moins

vraisemblable qu'elle aimât sans être aimée, elle n'est point faite pour éprouver un pareil sort. Remarquez aussi que ce dessein de se sacrifier à un Amant qui auroit méprisé sa flamme, seroit une extravagance dont on ne peut soupçonner Julie sans injustice : déterminée à dérober à votre tendresse un dessein qui ne pourroit que vous allarmer, elle a composé cette fable pour vous dépaïser & vous empêcher de prendre des mesures contre un dessein qu'elle nourrit depuis long-temps : elle avoit quelque confiance en moi, & sans m'avoir absolument déclaré qu'elle soupiroit après le Cloître, j'ai cru démêler qu'elle se croyoit appelée à la vie religieuse. Voilà, n'en doutez point, la cause de sa fermeté à rejeter tous les partis qu'on lui offre : & si vous me permettez de vous dire ma pensée, il n'y a que Dieu qui ait pû l'emporter dans son cœur sur M. des Essarts : elle l'a aimé, j'en suis sûre, & quand je n'en aurois point d'autre preuve, son attention à lui faire un fort heureux, me paroît le sûr garant de sa tendresse : elle se croit digne de vous, c'est annoncer qu'elle a la plus haute idée de son caractère & de ses vertus ; or
avec

avec cette opinion , son obstination à le refuser seroit une bizarrerie dont elle n'est point capable. Voici qu'elles sont mes conjectures à cet égard. Sa tendresse filiale balance sa vocation , elle appréhende de vous laisser sans consolation , sans appui ; & si elle vous voyoit mariée , elle se croiroit libre d'exécuter ses pieux desseins : il vous est aisé de vérifier mes conjectures : feignez quelques penchans pour la vie religieuse , elle ne pourra échapper à ce piège , & son propre goût la décélera. Adieu , Madame ; j'attends votre réponse , mais qu'elle soit favorable à des Effarts , ou je romps avec vous pour jamais. N'admirez-vous pas ma présomption , de vous faire une telle menace ?



L E T T R E

DE MME. DE BATTEVILLE

A SON AMIE.

NON , Madame , une fausse délicatesse , un vain scrupule ne m'engagent point à me rendre malheureuse ; un devoir austere est ma regle ,

& je vous crois trop équitable pour me condamner après m'avoir entendue. Je dois absolument tout ce que je possède aux bontés & à la confiance de mon Epoux : c'est parce qu'il comptoit sur ma tendresse pour sa Fille , qu'il m'a faite dépositaire des biens qui appartiennent à cet Enfant , & qu'il les a crus plus sûrement entre mes mains que dans celles de ses Parents paternels , dont il avoit pourtant très-bonne opinion , mais qui ne m'égaleront jamais dans la tendresse que j'ai pour Julie , quoiqu'ils me surpassent infiniment en habileté & en prudence. Je ne dois donc regarder le Testament qu'il a fait en ma faveur , que comme un desir d'assurer tous ses biens à sa Fille , sans qu'il en soit fait la plus petite soustraction. Je ne suis point la maitresse de cette fortune , mais la dépositaire ; & pour répondre au dessein du Testateur , je dois la lui remettre telle que je l'ai reçue ; obligation que je remplirai strictement , ne voulant tenir mon nécessaire que du bon cœur de ma Fille , qui fixera elle-même la pension qu'elle jugera à propos pour fournir à mes besoins ; si j'avois le malheur de la perdre , ou qu'un Epoux mal-

mal-honnête homme me fit éprouver de mauvais traitemens dans sa maison: Je suis donc retombée dans cette indigence: ce dénuemens que ma digne Mere me représentoit comme un ordre de Dieu de renoncer à un mariage qu'il ne béniroit pas, parce qu'il ne seroit pas dans l'ordre de sa Providence, & qu'il ne me donneroit pas le moyen d'élever ma Famille, s'il jugeoit à propos de m'envoyer des enfants: je n'ai que trente-cinq ans, je pourrois me voir dans cette situation dont ma Mere me fit une peinture si vive, parce qu'elle l'avoit éprouvée. Dans un âge où ma raison étoit encore foible, les motifs qu'elle me donna pour renoncer à des Efforts eurent la force de me déterminer; combien plus doivent-ils le faire aujourd'hui que je connois toute l'étendue de la tendresse maternelle? La seule pensée de ce que j'aurois à souffrir si je me voyois hors d'état d'établir ma chere Julie selon son rang, me glace d'effroi. J'aimeerois d'autres enfants si j'en avois avec autant de tendresse, & par conséquent ce mariage que vous prétendez devoir faire mon bonheur, seroit pour moi la source des maux les plus cuisants. Je connois à la vérité le bon cœur de ma

Fille; elle sacrifieroit avec joie tout ce qu'elle croiroit nécessaire à l'établissement de ses Freres & Sœurs, si elle en avoit: cette connoissance de sa généreuse tendresse pour moi suffiroit seule pour m'éloigner d'un second mariage, quand je n'aurois pas des motifs encore plus puissants, que je vous détaillerai après vous avoir fait part d'une nouvelle preuve d'amitié & de confiance qu'elle me donna hier publiquement, & que mon attachement pour elle ne pourra jamais payer.

Vous sçavez quel murmure avoient occasionné les dernières dispositions de M. le Baron; ce fut un déchaînement général contre sa mémoire & contre moi. Si j'eusse cédé à cet instant aux désirs de sa Famille, on auroit pû attribuer cette démarche à la crainte qui m'étoit inspirée par leurs menaces, car ils ne cachotent point la volonté qu'ils avoient de faire casser le Testament: mon Epoux qui l'avoit sans doute prévu, avoit pris les plus grandes précautions pour le rendre valable, & je vous dirai en passant que c'est la seule chose qu'il m'ait cachée; je sçais, à n'en pouvoir douter, que dans une assemblée de Parents il fut conclu d'en-
voyer.

voyer une copie du Testament aux plus fameux Avocats de Paris, pour voir si on ne pourroit pas y trouver quelque défaut qui en emportât la nullité : malheureusement pour leurs vûes il n'y a eu qu'une voix sur son authenticité, & ils ont abandonné un projet dans lequel ils étoient sûrs d'échouer, parce que ce Testament étoit une clause de mon Contract de Mariage, dans lequel mon Epoux avoit fait une donation entre vifs à celui des deux qui survivroit à l'autre ; clause que j'avois toujours ignorée. Le renoncement que j'ai eu dessein de faire en faveur de Julie ne pouvoit donc plus être attribué à la frayeur, & paroîtroit, comme il le feroit en effet, un acte de ma volonté : en conséquence j'invitai tous les Parents à se rendre chez moi hier matin ; ils y trouverent un Notaire qui leur présenta deux Actes, munis de toutes les conditions requises : le premier étoit celui par lequel j'avois fait émanciper ma Fille, pour la rendre capable de la donation absolue que je lui faisois, dans le second de tout le bien de son Pere. Julie qui n'étoit point prévenue éclata en plaintes à la lecture de ces Actes que je lui avois fait signer

par

par surprise. Pendant que les Parents confus & charmés me faisoient mille compliments sur une action qu'on avoit si peu prévûe; je les assurai que je l'eusse fait au moment de la mort de mon Epoux, sans les motifs que je viens de vous exposer. Ma Fille s'étant remise pendant ce temps, demanda froidement au Notaire quel droit elle avoit acquise par l'Acte de son émancipation? Vous pouvez, Mademoiselle, lui dit-il; disposer à présent de votre bien comme si vous étiez majeure: il faut donc que je jouisse de mon Privilege, dit-elle d'un petit air mutin & picqué, personne n'a plus droit de me contraindre. Ses Parents la prièrent de ne rien faire sans conseil; ne suis-je pas la maîtresse, leur répondit-elle? & se retournant vers le Notaire: Monsieur, lui dit-elle; faites-moi la grace de me suivre dans ce cabinet. On voulut en vain la retenir, elle ne m'écouta pas plus que les autres, & me dit gravement: cette Maison fait partie de mon patrimoine, ma Mere voudroit-elle me contraindre chez moi? Ce sont des éclaircissements que j'ai à demander à Monsieur, pourquoi m'en empêcher? En même-temps elle prit la main du Notaire, & fut enfermée
avec

avec lui pendant une demi-heure, après quoi elle rentra, tenant à sa main une Donation entière de tout ce que je venois de lui donner moi-même; elle la lut posément; après quoi, faisant une profonde révérence, elle se retira dans sa chambre sans vouloir écouter un seul mot. Il se fit alors un murmure dans l'assemblée qui ne m'étoit pas avantageux; on prétendit que je n'avois préparé cette comédie, que parce que j'étois sûr du dénouement: il n'y eut qu'un Cousin du Baron, & son Epouse que je connoissois fort peu, qui osèrent prendre ma défense. Ils représenterent aux autres Parents combien je méritois peu les traitements injurieux dont on m'accabloit, & les assurèrent que quand même leurs soupçons auroient quelque fondement, la politesse auroit dû leur suggérer des termes plus décents; mais qu'ils osoient se faire garants de la sincérité de ma conduite; qu'ils admiroient celle de ma Fille, & qu'ils étoient sûrs qu'elle n'auroit jamais sujet de s'en repentir.

Je vous l'avoue, ma Chere, si j'avois été dans la résolution de céder à vos conseils, ce que je n'ai pas même été tentée de faire; une telle scene au-
roit

roit absolument changé mes dispositions; je ne prêterai point des armes légitimes aux ennemis de ma gloire; je n'autoriserai point les injustes soupçons qu'ils ont conçus de ma sincérité; le soin que je dois avoir de ma réputation exigeroit de moi les sacrifices les plus pénibles, si d'ailleurs je n'y eusse pas été disposée. Oui, ma Chère, indépendamment de ce qu'ils pourroient penser de ma sincérité, je me mépriserois moi-même si je pensois à des secondes Noces; je ne blâme pas celles qui s'y engagent, elles sont permises, & l'on commettrait une injustice de condamner celles qui se servent de la condescendance offerte par saint Paul; cela dépend des circonstances, & celles où je me trouve ne demandent point ce remède. Je suis déterminée à demeurer fidelle aux cendres de M. de Batteville, & j'ai si bonne opinion de des Essarts, que je le prendrois volontiers pour juge entre vous & moi. Le reste de ma vie doit être consacré à me préparer à la mort, & à faire la consolation de Julie; ce sont deux devoirs dont, avec la grâce de Dieu, je ne m'écarterai jamais, & n'allez pas croire qu'il m'en coûte quelque chose pour m'y dévouer; non,
ma

ma Chere: votre proposition m'a mise dans la nécessité de fonder le fond de mon cœur; quelle a été ma joie de n'y plus trouver d'amour: la crainte de me voir coupable me faisoit exagérer mes dispositions, ou plutôt les sacrifices que j'en avois fait à Dieu m'en ont obtenu l'extinction. Je vous assure que loin d'avoir l'ombre d'une repugnance pour voir le Chevalier devenir l'Époux de ma Fille, cette union feroit l'objet de mes désirs, & je ne désespere pas de la voir réussir un jour. Jamais ma Fille ne s'engagera par des vœux avant vingt-cinq ans, & dans ce long espace la Providence peut me fournir des moyens de découvrir la cause d'une répugnance qui ne peut être fondée chez elle. Vous dirai-je tout, ma Chere? L'indiscrétion de votre amitié va me forcer à vous découvrir un secret qui n'a eu jusqu'à présent d'autres témoins que Dieu. Dans le temps où je reçus la Lettre de des Effarts, tems de ma plus grande foiblesse, l'idée de la mort prochaine de mon Époux se fit entrevoir dans mon esprit comme un dénouement qui me débarrasseroit du supplice de la contrainte: je fus frappée dans ce moment d'une si grande horreur contre cet odieux fruit

212 MÉMOIRES DE MADAME

fruit de ma passion, qu'elle se répandit sur cette passion même; & dans le mouvement de cette indignation je me tournai vers Dieu, & lui promis, quoiqu'il pût arriver, de n'être jamais à des Effarts. Ce vœu, que je prononçai dans un temps d'amertume & de trouble, je l'ai renouvelé au moment de la mort de mon Epoux, & j'ai passé peu de jours depuis ce temps sans remercier Dieu de la grace qu'il me fit alors. Cessez donc de me solliciter à violer une promesse si authentique, je n'en ai ni la volonté ni le pouvoir: je ne vous dirai pourtant pas que j'ai cessé d'aimer des Effarts: non, ma Chere; seulement mes sentimens pour lui, sans en être moins vifs, ont changé de nature. Sa félicité fait toujours l'objet de mes plus ardens desirs: je vous le répète, il sera mon Fils; le bonheur de ma Fille me semble attaché à cette union, & je veux mettre tout en œuvre pour la faire réussir: il faut que vous me fécondiez dans ce dessein, sondez le cœur du Chevalier sur la nature de ses sentimens à mon égard; avouez-lui, s'il le faut, que je me suis consacrée à la viduité; vantez-lui les charmes de ma Fille, la beauté de son caractère instruisez-le de la preuve
qu'el.

qu'elle vient de me donner de la bonté de son cœur en s'obstinant à me laisser la disposition d'une fortune que je lui avois abandonnée. Fortifiez en lui cette pensée qui a commencé ma guérison, & qu'il m'avoit suggérée: *Le Ciel ne nous avoit pas fait l'un pour l'autre, & les miracles qu'il a opérés pour nous désunir, nous ont manifesté sa volonté d'une manière si formelle, que nous ne pourrions sans révolte méconnoître sa volonté à cet égard.* Voilà ce qu'il m'a forcée de penser, pour ainsi dire; je me flatte qu'il est aussi convaincu de cette vérité que je le suis moi-même. Examinons soigneusement l'impression que vos discours feront sur son esprit, & ne manquez pas de m'en instruire tout aussi-tôt: alors sans perdre un instant je partirai pour Paris, & sa vue fera renaître dans le cœur de ma Fille les impressions favorables qu'elle eut autrefois en sa faveur. J'ai déjà commencé à faire entrevoir à Julie la nécessité & la possibilité de ce voyage: je lui ai laissé entrevoir que vous aviez des chagrins sans m'expliquer sur leur nature, & j'ai ajouté que l'amitié nous faisoit une loi de partir incessamment pour vous offrir les secours qui dépendroient de nous. Ce discours a fait sur
elle

elle une impression surprenante , sans que je puisse deviner si son agitation avoit pour principe la douleur ou la joie. En vérité le cœur de cette petite personne est un abîme si profond , qu'il déconcerte toute ma capacité à le sonder. Votre situation m'inspire une vraie pitié , & certainement je ne trompe point Julie lorsque je lui dis que l'amitié nous oblige à vous aller voir , indépendamment de mes autres motifs , celui-là seul suffiroit pour nous engager à faire ce voyage ; en attendant , ma Chere , déterminez-vous à supporter courageusement l'oubli , l'indifférence , & peut-être les mauvais procédés de votre Epoux ; bannissez la plainte & le reproche , ils n'ont jamais guéri de rien , au contraire , ils augmentent le mal , & le rendent incurable. Votre Epoux ne vous aime plus , dites-vous ; & bien forcez-le à vous estimer par votre patience , votre complaisance , & votre bonne conduite : il est jeune , laissez passer ce temps de duire , il est plus digne de pitié que d'indignation : un jour ses passions calmées lui permettront de se rappeler la patience dont vous avez usé à son égard ; il vous en tiendra compte , & vous récompensera de ce
qu'il

qu'il vous fait souffrir aujourd'hui ; je le connois peu ; cependant j'ai cru remarquer en lui un bon cœur & un fonds de probité, qui tôt ou tard vous le rameneront ; votre histoire est celle de toutes les filles qui se marient par inclination ; je m'attendois à ce qui vous arrive , & je m'attends aussi à son retour. Que l'accomplissement de ma première prophétie vous donne confiance en la seconde.



L E T T R E

D E L A B A R O N N E

A MADAME DU CASTELET.

Vous ferez bien surprise, ma chere Amie, de recevoir une lettre de moi datée de Metz. Le plus grand des malheurs m'y a conduite. Le même jour où je mis à la poste la dernière lettre que je vous écrivis, j'étois engagée à passer la journée chez Madame Rolland ; un peu de fluxion me fit croire que je ne devois pas m'exposer à sortir par un vent humide, & je priai
Julie

Julie de m'aller excuser auprès de cette Dame, qui étoit aussi incommodée. Sur le midi je reçus d'elle un petit billet, par lequel elle me prioit de dîner sans elle, parce qu'elle n'avoit pû refuser la journée entière à notre Amie, qui étoit un peu mal. Cette priere me surprit; j'étois moi-même toute malade, comme je vous l'ai dit, & il me paroïssoit singulier que Julie eût voulu me laisser seule en pareille occasion; des visites qui arriverent après le dîner, m'empêcherent de me livrer à cette pensée; cependant, je vous l'avoue, mon cœur étoit blessé de ce peu d'attention, d'autant plus que c'étoit la première fois qu'elle en eût manqué pour moi, & que la plus légère altération dans ma santé avoit coûtume de lui causer de vives allarmes. Mon impatience redoubla sur les cinq heures, j'avois beau me dire à moi-même, que sans doute Madame Rolland retenoit ma Fille malgré elle, je l'accusois d'indiscrétion, & Julie d'une insensibilité qui me remplissoit d'amertume. Ne pouvant plus soutenir cet état, je me jettai dans ma chaise, quoique mon visage fut enflé, & je me fis conduire chez notre Amie. Elle parut surprise de
me

me voir , & encore plus lorsque ne voyant point ma Fille dans sa chambre , je lui demandai d'un air effrayé , ce qu'elle étoit devenue. Elle voulut d'abord me nier qu'elle eût été chez elle ; mais je connus à son embarras qu'elle cherchoit à me tromper , sans doute pour gagner du temps ; je priaï , je pressai , je menaçai ; enfin cette Dame , touchée de ma situation , me remit une lettre de ma Fille , par laquelle elle m'apprenoit qu'elle partoît pour Metz , où elle devoit entrer aux Filles de Ste. Claire. Elle me demandoit pardon du mystere qu'elle m'en avoit fait , elle avoit craint ma tendresse & mes larmes , & n'avoit osé s'exposer à un si violent combat. Elle me conjuroit de lui laisser exécuter une résolution qu'elle avoit formée depuis long temps , & que rien n'étoit capable de détruire , puisqu'elle avoit pû surmonter & sa propre douleur en s'éloignant de moi , & l'idée de celle que sa fuite ne pouvoit manquer de me causer. Elle m'assuroit que jamais sa tendresse pour moi n'avoit été si vive , & elle me demandoit pour preuve de la mienne de la laisser tranquille dans l'asyle qu'elle avoit choisi , & d'attendre pour la voir que mon

cœur se fût affermi dans la résolution qu'elle avoit prise de se consacrer au Seigneur. Je tombai évanouie en lisant cette lettre, & Madame Rolland voyant que ses soins & ceux d'un Médecin qu'elle avoit appelé, ne pouvoient me tirer de cet état, fit avertir cette Cousine dont je vous ai parlé, qui avoit pris si généreusement mon parti contre le reste des Parents de ma Fille; elle vint avec son Mari. Ma douleur, la situation fâcheuse, ou le saisissement où elle m'avoit jetté, acheverent de la convaincre de la sincérité de ma conduite, & elle eut l'attention de faire appeler les deux personnes de la famille qui paroissoient les plus animées contre moi, pour leur faire voir par leurs propres yeux que j'ignorois absolument tout ce qui s'étoit passé; la lettre de ma Fille en étoit une preuve sans réplique, & si quelque chose avoit été capable de me consoler, c'eût été la manière honnête & tendre avec laquelle ils entreprirent de me consoler lorsque j'eus repris connoissance. Le moyen le plus efficace qu'ils y employèrent, fut de me faire entrevoir que le mal n'étoit pas sans remède, & que ma Fille étoit trop jeune pour espérer d'être reçue sans
mon

mon aveu. Cette pensée sembla me redonner des forces, & si on eût eu égard à mon impatience, je serois partie sur le champ, & j'aurois marché toute la nuit. Tout ce qu'ils purent gagner sur moi, fut d'attendre au lendemain. Je les priai de m'accompagner pour donner plus de force à mes sollicitations, & ma Cousine & son Epoux y consentirent. Nous partîmes le lendemain dès trois heures du matin; mais malgré notre diligence, nous ne pûmes prévenir l'entrée de Julie aux Filles de Ste. Claire: comme elle y étoit attendue, elle ne quitta sa chaise de poste qu'à leur porte, & avoit été introduite sur le champ dans l'intérieur de la maison. Elle refusa d'abord de me voir; l'Abbesse l'y contraignit, & dans les premiers moments de cette entrevue, je ne pus m'exprimer que par mes cris. Ma douleur ne la trouva point insensible, je vis que son cœur étoit déchiré, & ses larmes parurent prêtes à la suffoquer. J'espérois beaucoup de son attendrissement; vain espoir: Elle me pria de l'écouter tranquillement, & ce fut pour me dire, avec une fermeté barbare, que la vue de ma situation pouvoit la faire mourir de douleur; mais

qu'elle n'étoit point capable de l'arracher de cette maison qu'elle avoit choisie pour son tombeau. Les Religieuses qui étoient présentes pleuroient d'admiration, de joie, & élevoient sa vocation jusqu'au Ciel; leur Directeur y applaudissoit, & eut la dureté & l'imprudence de me dire, que je devois craindre d'attirer le courroux du Ciel en entreprenant de lui enlever une victime qu'il s'étoit choisie. Quand ce qu'il supposoit eût été véritable, il prenoit mal son temps pour me prêcher, & me faire de telles menaces; aussi fut-il fort mal reçu; je m'emportai contre lui & contre les Religieuses; je prétendois qu'ils avoient séduit ma Fille, sans penser qu'ils ne l'avoient jamais vue: je les menaçai d'aller me jeter aux pieds du Roi pour lui demander justice de ce rapt; enfin j'étois comme une lionne à laquelle on arrache ses petits, & je pouffai l'emportement jusqu'à leur dire que je mettrois le feu à leur Couvent s'ils refusoient de me rendre mon Enfant: ce n'est point à son âge, ajoutai-je, qu'on a une vocation; qu'elle vienne se renfermer dans ma maison, qu'elle y vive en Religieuse, à la bonne heure, j'y consens, & je lui promets
 que

que si sa vocation se soutient jusqu'à vingt-cinq ans, je la conduirai moi-même dans votre maison; je m'estimerai heureuse d'avoir mis au monde une Epouse pour le Seigneur; je ne prétends pas la lui disputer, je ne cherche qu'à m'assurer de sa volonté sur elle. Si vous refusez de vous prêter à mes vues, j'ai droit de vous regarder comme des séductrices; & ma Fille, au lieu de mon consentement, peut être sûre de ma malédiction. Je sortis en prononçant ces paroles, & une Sœur Tourière nous pria d'entrer dans un parloir d'enbas, parce qu'une des Religieuses vouloit me parler. Nous y fumes, & cette bonne Fille nous apprit qu'elle étoit Maîtresse des Novices; elle me conjura de me tranquilliser, & m'assura qu'on ne précipiteroit rien; quelle vouloit elle-même examiner la vocation de Julie, & si elle étoit bonne, prendre le temps que je fixerois moi-même pour s'y livrer; elle ajoûta, qu'elle ne pouvoit approuver ces démarches indiscrètes qui privent une Mere chrétienne du bonheur de conduire elle même sa Fille à l'Autel; qu'elle auguroit trop bien de mon ame sur ma physionomie, pour croire que je voulusse disputer ma Fille

au Seigneur, supposé qu'il fût bien prouvé qu'il exigeât de moi ce sacrifice; en un mot, cette bonne Fille me parla avec tant de douceur & de raison, qu'elle parvint à calmer mon emportement, & je m'abandonnai à ses bons offices; car elle avoit un ton de sincérité qui portoit la persuasion dans l'ame. Cependant, malgré la confiance que nous avions en ses paroles, nous ne négligeâmes rien de ce que nous jugeâmes pouvoir servir à nos desseins. Je me ressouvins qu'en pareille occasion l'Evêque d'Orléans avoit interposé son autorité pour m'empêcher de prendre l'Habit dans le temps que ma Mere étoit à Marseille; il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à me rendre chez Mgr. l'Evêque de Metz, qui étoit à Frescati; c'est une jolie maison de campagne à une demi-lieue de Metz. Il nous à reçu avec toute la politesse possible; mais lorsque nous lui avons eu expliqué le sujet de notre voyage, il nous a témoigné son chagrin de ne pouvoir nous servir comme il l'auroit souhaité. Les Religieuses de Ste. Claire ne sont point soumises aux Evêques, il n'a chez elles qu'un droit de représentation, comme tout autre; cependant
il

il m'a rassurée un peu ; il connoît & estime la Maîtresse des Novices ; c'est, selon lui, une Fille fort éclairée, & très-différente de celles qui ne cherchent qu'à multiplier les sujets de leur maison, sans les peser. Elle est très difficile en vocations, ajouta-t-il, & si elle me disoit que celle de Mlle. votre Fille est réelle, j'aurois peine à lui refuser mon suffrage.

Voilà où nous en étions hier quand je finis ma lettre ; ce matin la Touriere est venue mystérieusement à notre Auberge, & a demandé ma Cousine : elle l'a priée de passer au Couvent, où la Maîtresse des Novices voudroit l'entretenir. Qu'a-t-elle à lui dire que je ne puisse entendre : Je ferai dans la plus cruelle de toutes les inquiétudes jusqu'à ce qu'elle soit de retour.

Je respire, notre digne Religieuse nous a tenu sa parole, & j'ai lieu d'espérer que je touche à la fin de mes peines. Il me reste à vous apprendre le plus singulier détail.

Ma Parente a resté plus de deux heures à la grille, elles m'ont paru deux années. Lorsqu'elle est rentrée, elle a commencé à me dire que ma Fille avoit exigé d'elle un serment avant de lui

rien déclarer. Vous croyez peut-être que ce serment étoit pour assurer un secret qu'elle avoit à lui dire; point du tout. Elle vouloit que je sçusse ce qu'elle avoit à lui communiquer; mais c'étoit pour lui faire promettre qu'on n'emploieroit jamais contre ses intentions ce qu'elle alloit lui découvrir. Et qu'est-ce enfin, ai-je demandé avec vivacité? Vous me faites mourir à petit feu. Il faut pourtant vous tranquilliser, m'a répondu ma Cousine; votre singulière Fille demande de vous & de mon Epoux le serment qu'elle m'a contraint de faire. Elle met une condition à sa sortie du Couvent, vous n'avez qu'à dire un mot, & elle fera ici dans une heure, j'en ai sa parole; mais si vous refusez ce mot, elle prétend que tous ceux auxquels elle aura confié ce secret, soient dans le cas des Confesseurs, c'est-à-dire, que nous ne pourrions en aucune manière nous en autoriser pour mettre obstacle à son engagement. Et dépêchez-vous, ma chère Amie, dis-je à ma Cousine, je jurerais tant que l'on voudra, je ferai tout ce qu'elle exigera, pourvû qu'elle forte. Prenez y garde, ma Chère, me dit ma Cousine, il faudra payer de votre personne.

sonne; je compte sur votre parole d'honneur & sur celle de mon Mari qui ne dit rien , mais dont je répons. Il faut pour empêcher Julie d'être Religieuse, lui donner un beau-Pere à son choix, en un mot en bon François, elle veut vous donner un Mari , & n'en point prendre; c'est sa dernière résolution, dont elle ne rabattra pas une syllabe. Quelle folie! ai-je répondu tout de suite. Folie soit, reprit ma Cousine; mais cette idée s'est tellement fourrée dans la tête de Julie, que rien n'est capable de l'en faire demordre. Elle dit qu'elle vous a déjà proposé ce mariage que son Pere avoit arrêté pour elle, qu'elle ne veut point accomplir, & que vous devez faire en sa place.

Savez-vous bien, ma Chere, que j'ai rougi d'une maniere si étrange, que j'aurois pû occasionner bien des soupçons si les deux personnes avec lesquelles j'étois, m'eussent envisagée; Savez-vous bien encore que si ma Fille ne m'eût pas parlé de ce mariage avant que je vous eusse confié les événements de ma vie, je vous aurois soupçonnée de l'en avoir instruite? A-t-elle un démon familier qui l'ait instruite de l'amour que j'ai eu pour des Effarts; Jamais

son nom ne m'est échappé , & mon Epoux est mort sans avoir découvert ce secret : mon Amie auroit-elle eu l'imprudence de le lui déclater ? Non , cela n'est pas possible. En vérité je m'y perds. Si ma passion n'eût pas été parfaitement vaincue , avouez que j'aurois un beau prétexte de m'y abandonner & de regarder un accident si extraordinaire , comme une preuve de la volonté de Dieu à cet égard. Graces à sa bonté , je n'en ai pas même été tentée , & j'ai fort assuré ma Cousine , que c'étoit la seule chose que je ne pourrois sacrifier à ma Fille. Depuis ce moment , je suis plus tranquille. Ma Maîtresse des Novices connoît à présent le prix de sa vocation , & ne pourroit en conscience lui permettre de s'engager par de tels motifs : aussi a-t-elle donné sur ce sujet une parole positive à ma Cousine , & ne demande que quelques jours pour nous rendre la Postulante sans condition. Elle a déjà beaucoup gagné , ce me semble ; & ce premier succès paroît me présager une victoire parfaite ; nous l'attendrons , non sans impatience , mais enfin il faudra la prendre (c'est-à-dire , la patience) autant qu'il sera nécessaire. Je meurs d'envie de savoir de ma Fille.

par

par quelle raison elle s'obstine à vouloir que j'épouse des Effarts, c'est un caprice unique. Vous pouvez m'adresser ici votre réponse ; car , selon les apparences, nous y sommes pour quelque temps. Quelle seroit ma joie, si des Effarts aussi radicalement guéri que moi , pouvoit ressentir autant de joie de devenir mon Gendre, que j'en aurois à l'accepter pour Fils. Ne perdez pas un moment à me donner cette espérance, mais ne me trompez pas.



L E T T R E

DE M^{ME}. DU CASTELET

A LA BARONNE.

J'ai le mot de l'énigme , ma chere Baronne ; ne faudroit-il point vous en faire serment ? car vous me priez de ne vous point tromper. Tous vos malheur sont finis , & la Providence a tellement conduit cette affaire , qu'il falloit l'équipée de notre chere Julie, pour la faire réussir. Savez-vous que cette passion si vive , si extraordinaire, si ridicule , si impossible à fatisfaire,

à avouer même, c'étoit des Effarts qui la lui avoit inspirée. Instruite de tout ce que vous croyez qu'elle ignoroit parfaitement, c'étoit à vous qu'elle sacrifioit son Amant : en vérité, une pareille tendresse filiale est un prodige dont on voit peu d'exemples. Mais je dois vous instruire du hazard qui a mis la petite Héroïne si bien au fait de vos affaires, & commencer par vous dire comment je me trouve en état d'éclaircir toutes ces obscurités.

La lecture de votre Lettre m'avoit fait partager toutes vos douleurs, & je ne pouvois refuser mes larmes à la situation où vous réduisoit la fuite d'une Fille si chérie, lorsque des Effarts est entré dans mon cabinet pour me remettre un Livre que je l'avois prié de me procurer. Surpris de voir couler mes pleurs, il m'a demandé excuse de l'indiscrétion qu'il avoit faite en entrant sans se faire annoncer, & vouloit sortir, lorsque je l'ai prié de s'asseoir. Au récit du malheur qui venoit de vous arriver, il s'est attendri, & emporté par un mouvement dont il n'a pû se rendre le maître, il s'est écrié qu'il étoit bien malheureux d'avoir à se reprocher d'être la cause de toutes

vos infortunes. Confus de s'être échappé jusques-là, il a rougi, baissé les yeux, & a pris toute la contenance d'un homme désespéré d'avoir trahi par son transport un secret qui ne lui appartenoit qu'à moitié : il cherchoit sans doute à donner une tournure à son discours, propre à me dépaïser; mais je ne lui en ai pas donné le temps, & ne pouvant comprendre quelle part il avoit à la retraite de Julie, j'ai cru devoir le mettre à son aise tout d'un coup, en lui faisant connoître que j'étois parfaitement instruite de vos affaires & des siennes : pour cela je lui ai remis votre Lettre qu'il a relue deux fois avec les marques de l'émotion la plus vive : après me l'avoir remise, il a été plus d'un quart d'heure sans pouvoir répondre à toutes les questions que je lui faisois, tant il étoit saisi, & malgré l'impatience dans laquelle j'étois d'apprendre de sa bouche le nœud de cette affaire, il a fallu lui laisser tout ce temps pour se remettre, après quoi il m'a dit : Madame de Batteville ne se trompoit pas, lorsqu'elle attribuoit la langueur qui s'étoit emparée de sa Fille, à une passion. Hélas ! Madame, j'en étois l'objet,

fans le favoir. L'amitié que son respectable Pere avoit pour moi , l'avoit engagé à exagérer quelques bonnes qualités qu'il avoit cru découvrir dans mon caractère ; le cœur de sa Fille avoit saisi ce portrait, qui assurément n'étoit pas le mien ; & formée d'un sang destiné, ce semble , à m'être attaché , elle n'avoit pû se défendre d'un mouvement dont elle ignoroit le danger & la nature ; mais , Madame , ajouta - t - il , pour vous bien faire entendre ce que j'ai à vous raconter , je dois commencer mon récit , où Madame la Baronne a fini le sien , & vous apprendre comment vous voyez vivant un homme qu'elle a pleuré comme mort.

J'avois un trop grand desir de connoître des événements si singuliers , pour remettre à un autre moment le récit de des Effarts : j'ordonnai à un domestique de ne point recevoir certaines gens que j'attendois , & des Effarts me raconta ce que je vais vous écrire. C'est lui qui va parler.

Suite de l'Histoire de M. des Effarts.

Vous connoissez ma naissance , Madame , elle étoit assez bonne pour me donner quelque espoir de m'avancer
dans

dans la profession des Armes ; l'exemple de mes Peres m'en faisoit , ce semble , une loi ; c'étoit au Service de la Patrie qu'ils avoient consumé un patrimoine , qui du temps de mon Grand-Pere , étoit encore considérable : d'ailleurs , c'étoit aux bienfaits du Prince que je devois mon éducation , puisque nous ne subsistions , ma Mere & moi , que d'une Pension qu'il avoit eu la bonté de nous accorder , & cela devoit m'engager à mériter par mes services des bienfaits qui les avoient prévenus : mon inclination eût sans doute été d'accord avec ma Mere sur cet article ; l'étude à laquelle elle me livra , déranger tous ses projets. J'eus le bonheur de tomber entre les mains d'un Professeur qui prit de l'amitié pour moi & qui voulut bien devenir mon guide. J'ose le dire , ses soins avancerent pour moi le temps de la réflexion , & profitant d'une raison dont il avoit prématuré la lumiere , il s'appliqua à me dévoiler mon propre cœur. Ce fut alors qu'il me prononça cet arrêt , qu'un de nos Romanciers a mis dans la bouche du Précepteur de son Héros : Vous avez , me dit-il , deux dispositions qui annoncent pour vous de grandes vertus & de grands vices.

vices. Votre cœur est fait pour le bien, & il l'aime, mais il est si tendre, & il sera si susceptible, qu'il vous exposera aux plus grands dangers, ou du moins aux plus grands malheurs. Ce fut d'après cette connoissance parfaite qu'il avoit de mes dispositions, qu'il dirigea tous ses préceptes : une vie aussi tumultueuse que celle qu'entraîne la profession des Armes, lui parut un écueil pour moi, & il m'encouragea à chercher dans les Sciences un établissement plus tranquille & moins dangereux. Quoique je fusse d'une vivacité qui ne faisoit point espérer une application constante & capable de conduire aux grands progrès, mon Guide trouva le moyen de me fixer ; je l'aimois, & la crainte de lui déplaire l'emportoit sur mon goût pour les plaisirs ; ainsi je pris dès ma tendre jeunesse l'heureuse habitude de maîtriser mes goûts dominants ; habitude qui me devint si nécessaire dans le cours de ma vie, & sans laquelle j'eusse plusieurs fois succombé sous le poids de mes infortunes. Elles commencerent au moment où je vis Madame de Batteville. Si le sentiment qui s'empara de mon ame dans ce moment, eut quelques douceurs, elle fut

fut bien-temperée par les difficultés que ma Mere me fit entrevoir, dans la médiocrité, ou plutôt le manque de ma fortune, qui ne me permettoit pas l'espoir de faire à Julie, (car vous savez que c'étoit le nom de la Baronne,) de lui offrir, dis-je, un sort digne d'elle. Aux peines que me causerent les obstacles qui s'opposoient au desir de la rendre heureuse, se joignit un secret pressentiment qui me défendoit d'espérer de la voir jamais mon Epouse : oui, Madame, au moment même où sa Mere me déclara que le Ciel s'intéressoit pour nous, & que la succession qui venoit de lui échoir, la mettoit en état de terminer mon mariage avec sa Fille ; dans ce moment, dis-je, où j'aurois dû me croire au comble du bonheur, mon cœur ne put s'ouvrir à la joie, & celle qui se répandit sur mon visage, n'étoit point l'expression de mon ame qui resta plongée dans le découragement. Cette disposition subsista tout le temps de notre voyage & de notre séjour à Marseille : je ne pouvois ouvrir une Lettre sans crainte d'y trouver l'arrêt de ma mort, c'est-à-dire, la nouvelle de celle de Julie : enfin, la peste se déclara, comme

Ma-

234 MÉMOIRES DE MADAME

Madame la Baronne vous l'a écrit, & je crus voir dans cet événement terrible, la ruine entière de mes espérances: sûr de ne plus revoir Julie, je résolus d'en détacher mon cœur, & comme cette entreprise surpassoit infiniment mes forces, tout ce qui resta en mon pouvoir, fut de renouveler le sacrifice de tout le bonheur de ma vie à tous les instans du jour. Les conseils & les prières de Monseigneur l'Evêque de Marseille, me soutinrent dans cette résolution. On a beaucoup vanté le courage avec lequel je me suis dévoué au service des Pestiférés; on l'eût moins estimé, si on eût connu mes motifs: je vous l'ai dit; une voix secrète m'annonçoit que nous ne serions jamais unis, & qu'aurois-je fait de la vie sans elle? de quel prix pouvoit être le sacrifice que j'en offrois au Seigneur? Je dois pourtant publier les merveilles de sa Grace; mes motifs se purifierent, je rougis de leur imperfection, & j'eus enfin le courage de demander à Dieu qu'il rompît notre mariage, s'il n'étoit pas convenable aux desseins qu'il avoit sur nous. Je crus qu'il m'avoit exaucé, lorsque je me sentis frappé de la peste; j'avois acquis assez de connoissance de cette

ter.

terrible maladie , pour sentir que tous les symptomes de la mienne étoient mortels : je passai donc toute la nuit à penser à l'Eternité & à cet objet infiniment aimable dont la mort seule peut nous mettre en possession : qu'elle me paroissoit désirable sous ce point de vûe ! & qu'il m'étoit doux de n'avoir point attendu à ce dernier moment à me détacher de Julie ! Je brûlois du desir de recevoir mes derniers Sacraments , & je pressai Madame D*** de me procurer ce secours & la vûe du saint Evêque auquel j'avois remis le soin de ma conscience. Il y avoit à peine un quart-d'heure qu'elle étoit sortie , que j'entendis pousser la porte avec violence , & en meme-temps , quatre de ces hommes qui étoient chargés d'enlever les corps morts entrèrent dans ma chambre : ils me dirent avec brutalité que je me dépêchasse de mourir , parce qu'ils n'étoient pas en commodité de revenir chercher mon cadavre. Bon , dit un autre , il est plus d'à moitié mort , ce fera lui rendre service que de l'achever : en même-temps , un de ces scélérats enfonça l'armoire , & se saisit de la bourse où étoit notre or. Je n'en vis point davan-

236 MÉMOIRES DE MADAME

davantage; un évanouissement profond leur fit croire que je ne vivois plus; Dieu sans doute me l'envoya pour me sauver la vie, car il est indubitable qu'ils me l'eussent ôtée s'ils ne m'avoient crû mort. Je présume qu'ils me traînerent dans leur tombeau & qu'ils me jetterent dans une de ces grandes fosses où l'on entassoit les cadavres sans les recouvrir, jusqu'à ce que la fosse fût comblée. J'y restai plus de seize heures sans connoissance, car je ne repris mes sens qu'à deux heures la nuit suivante. Jugez de mon horreur, lorsqu'à la foible lueur de la Lune, je distinguai les cadavres dont j'étois environné: je ne fais comment cet horrible spectacle ne m'ôta pas une seconde fois l'usage de mes sens, mais la nature ennemie de sa destruction, m'inspira le desir de faire quelques efforts pour me tirer de cette fosse, qui par bonheur n'étoit plus profonde, à cause de la quantité des corps qu'on y avoit jettés. Dix fois je désespérai d'y réussir, & je fus tenté d'abandonner entièrement le soin de ma misérable vie; la crainte d'avoir ma mort à me reprocher, m'anima d'un nouveau courage, & je parvins enfin à sortir de ce vaste tombeau.

beau. Je me couchai sur le bord tout épuisé, & croyant que tant de peines n'aboutiroient qu'à hâter mes derniers instants : je recommandai mon ame à Dieu, persuadé que j'allois la lui rendre. Je crois pouvoir vous assurer que ma priere fortifia mon corps, aussi-bien que mon ame : après l'avoir achevée je me levai, & fis environs trois cent pas pour me traîner jusqu'au grand chemin. Le croiriez-vous, Madame, j'y passai deux heures, qui s'écoulerent avec rapidité, quoique je souffrisse des douleurs au-dessus de l'expression, & que je fusse dévoré d'une soif brûlante, j'eus lieu de me convaincre de ce que j'avois oui dire plusieurs fois, que Dieu proportionne ses secours aux maux qu'il nous envoie, & que sa grace peut changer les peines en plaisirs. Je restai dans cet état jusqu'à la pointe du jour, & l'on commençoit à discerner les objets, quand j'apperçus trois femmes qui s'approchoient du lieu où j'étois : lorsqu'elles furent à vingt pas de moi je fis un effort pour me mettre sur mon séant, & élevant la voix autant que ma foiblesse put me le permettre, je leur demandai de me secourir pour l'amour de Dieu. Rappelez-vous, Madame,

dame , que ces malheureux m'avoient emporté de mon lit , & que ne voulant pas perdre ma chemise qui étoit fine , ils m'en avoient dépouillé. Vous sentez quelle frayeur je dûs causer à ces femmes ; aussi elles m'eurent à peine entrevu qu'elles prirent la fuite : cependant une d'elles , plus courageuse que les autres , revint sur ses pas , & s'étant rapprochée de moi me demanda qui j'étois , & pourquoi j'étois ainsi nud : je crus reconnoître la voix de cette femme , & effectivement je ne me trompois pas ; je l'avois secourue dans le temps où elle avoit eu la peste , elle disoit souvent que je lui avois sauvé la vie , & qu'elle donneroit la moitié de son bien pour reconnoître les obligations qu'elle m'avoit , je lui racontai en peu de mots le crime qui m'avoit réduit en ce triste état , & je la priai de me faire porter en quelque lieu , où je pussé recevoir mes Sacrements dont j'avois été privé : elle se rapprocha alors de ses compagnes , qui , se tenant à quelque distance , l'excitoient à m'abandonner ; mais quoiqu'elle employât les prières les plus pressantes pour les engager à lui aider à me porter chez elle , elles ne voulurent jamais s'y prêter ; tout ce qu'elle en
put

put obtenir, fut d'appeller en s'en retournant ses deux domestiques: nous ne les attendîmes pas; cette femme ayant défait une de ses jupes m'en couvrit, & m'exhorta à essayer mes forces, en m'appuyant sur elle: heureusement sa maison n'étoit pas fort éloignée, & j'y arrivai sans accident. Elle m'apprit en chemin qu'elle avoit fait vœu pendant sa maladie d'aller à Notre-Dame de la Garde aussi-tôt qu'elle le pourroit; c'est une Chapelle placée sur un roc fort élevé, proche de Marseille, elle étoit alors fermée comme le reste des Eglises, ainsi elle avoit crû devoir remettre à un autre temps l'accomplissement de sa promesse. La veille du jour où nous étions, son vœu lui revint dans l'esprit, elle se reprocha d'avoir différé à l'exécuter, & pensa qu'elle devoit au moins aller jusqu'à la porte pour remercier Dieu, par l'intercession de Marie, de lui avoir rendu la santé: d'abord elle négligea cette pensée, mais elle en fut si tourmentée, que ne pouvant y résister, elle pria deux de ses parentes de l'y accompagner, & pour éviter les grandes chaleurs qu'il fait dans cette région, elles partirent à la petite pointe du jour. Toutes ces circonstances me pénétrèrent
de

de reconnoissance, & j'admirai les moyens dont la Providence s'étoit servie pour me sauver; une heure plus tard c'étoit fait de moi; les malheureux qui m'avoient enlevé n'auroient pas voulu s'exposer à la punition de leur vol en me laissant la vie, & je ne doute pas qu'ils ne m'eussent enterré tout vivant dans cette fosse qui fut comblée ce même matin. Il étoit naturel que je pensasse à faire avertir Madame D***, je ne le fis pourtant pas, je n'étois point hors de danger, & il me sembloit qu'il y auroit de la cruauté à l'exposer à me pleurer deux fois, & qu'il seroit assez temps de lui apprendre ma résurrection lorsque je serois parfaitement remis, si Dieu vouloit me rendre ma santé. J'écrivis un mot à Monseigneur l'Evêque de Marseille pour lui demander son secours, & je le priai de laisser ma Mere dans l'idée de ma mort jusqu'au moment où je pourrois me croire au nombre des Convalescents. Je ne restai pas long-temps malade; cinq charbons sortirent, & faute d'un Chirurgien je les ouvris moi-même avec un canif, & une abondante suppuration me mit en peu de jours hors de danger. Dans cette intervalle je fis les réflexions

flexions suivantes : Madame D*** n'avoit consenti à m'unir à sa Fille que sur l'espoir de nous assurer une subsistance honnête : elle venoit d'être dépouillée de tout ; par conséquent les raisons qu'elle avoit eues de me refuser sa Fille subsistoient, & je n'aurois pû, sans lui faire une forte de violence, lui demander l'exécution de ses promesses dans les circonstances présentes : il me restoit deux partis à prendre, celui de tenter la fortune en l'avertissant de mon retour à la vie, & en la priant de me conserver Julie, ou celui d'abandonner absolument cette affaire à la Providence, sans l'instruire de l'heureux accidens qui m'avoit rendu à la lumière. Vous me trouverez peut-être bizarre dans la résolution que je pris de suivre ce second parti, voici ce qui m'y détermina. Rappellez-vous que dans le commencement de la peste, j'avois demandé à Dieu avec instance de mettre des obstacles à mon Mariage, si ce n'étoit pas sa volonté qu'il s'accomplît, il me parut que cette divine volonté s'étoit manifestée par le vol qui nous avoit été fait ; & que je ne pouvois, sans être rébelle à ses ordres, conserver un espoir qu'il m'avoit ôté.

L

Mgr.

Mgr. l'Évêque, auquel je découvris cette pensée, l'approuva, en y mettant une modification : vous pouvez, me dit-il, tenter la fortune; si Dieu nous fait la grace de sauver cette misérable ville, je vous promets de vous faire un fonds pour passer en Amérique; si dans l'espace d'une année vous voyez jour à faire quelque chose, je vous promets d'avertir Madame D*** & sa Fille : si au contraire Dieu ne bénit pas votre travail, vous serez fondé à croire qu'il s'oppose à votre Mariage; & alors il y auroit de la dureté à empêcher Mademoiselle Julie de profiter des occasions de s'établir avantageusement, ce qu'elle refuseroit de faire sans doute, si elle étoit assurée de votre existence. Ce conseil me parut sage, & je m'y soumis comme s'il m'étoit venu de la bouche de Dieu même, non sans être obligé de me faire les plus cruelles violences pour me soutenir dans mes résolutions. La peste avoit chassé de Marseille un grand nombre de Familles opulentes, qui s'étoient retirées dans leurs maisons de campagne, qu'on appelle Bastides; la maladie y pénétra en ce temps-là, & ces malheureux y furent beaucoup plus mal que ceux de
la

à la Ville, parce qu'ils étoient privés de tout secours : Monseigneur de Marfeille, dont la charité étoit fans bornes, mit tout en ufage pour leur procurer quelques foulagemens ; deux Jéfuites de ceux qui s'étoient dévoués au fervice des Pefliférés, fe chargerent des secours fpirituels, & je fus deftiné à leur adminiftrer la nourriture & les remèdes, ce qui convenoit au defsein que j'avois d'échapper aux regards de Madame D***. Ce fut dans ce temps où Dieu permit que je fuffe attaqué d'une tentation fi délicate, que j'eus befoin d'une grace particulière pour la furmonter.

Je fus un jour abordé par une femme moribonde, & qui fe foutenoit à peine, elle me dit qu'elle ne venoit point implorer mon secours, parce qu'elle fe fentoit frappé mortellement, mais qu'elle me conjuroit de donner mes foins à fa Fille unique, qui étoit dans une Baftide qu'elle me montra de la main : fi vous la fauvez, me dit-elle, elle eft à vous, auffi-bien que les grandes richesses dont elle reftera la maîtrefle par ma mort : en finiffant ces mots elle tomba de foibleffe, & pourtant ne voulut pas me permettre de m'arrêter pour

lui donner du secours. Je trouvai sa Fille dans son lit, & quoique la maladie eût affoibli ses charmes, si l'image de Julie n'eût pas été présente à mon imagination, j'aurois cru qu'il n'étoit pas possible de rien voir de si beau : je mis tout en usage pour la secourir, non que je fusse disposé à accepter le prix qui m'avoit été offert si je la fauvois, mais par la pitié que m'inspiroit une si aimable personne, enlevée à la fleur de son âge. Elle m'apprit que la Peste lui avoit enlevé son Pere & deux de ses Freres, qu'elle avoit vû périr ensuite trois de ses Domestiques, enfin sa Mere avoit été attaquée & l'avoit exhortée à fuir de la maison pour échapper au mal, & qu'elle n'avoit pû se résoudre à l'abandonner. Qu'ayant ressenti elle-même les premières atteintes de la maladie, sa Mere s'étoit échappée pour tâcher de lui procurer quelques secours : elle me conjura ensuite de la quitter pour quelque temps, & de retourner vers sa Mere pour essayer du moins de la sauver; touché de cette tendresse filiale, je me trouvai partagé entre ces deux Femmes, car cette Demoiselle me paroissoit elle-même à l'extrémité; je cé-

dai

dai pourtant à ses instances , & courus à perte d'haleine à l'endroit où j'avois laissé sa Mere. Hélas ! elle n'existoit plus , & lorsque je retournai auprès de la Fille , je la trouvai dans un délire qui ne finit qu'avec sa vie : elle paroissoit pourtant avoir conservé un reste de connoissance , car elle prit ses poches qui étoient sous son chevet , & en tira une clef , elle me la remit entre les mains ; quelques moments après elle me l'arracha avec violence , en se plaignant que je lui ôtois la vie pour avoir son bien , puis elle me la rendit une seconde fois. Ce fut dans ces agitations qu'elle rendit le dernier soupir , & je restai seul dans cette maison. J'ose vous assurer , Madame , que j'ai toujours méprisé la fortune , mais dans cette occasion les richesses me parurent un bien réel , puisqu'elles m'auroient mis en situation de faire un sort heureux à ma chere Julie & à sa Mere. La cupidité toujours éloquente , ou si vous voulez l'intérêt de mon amour , me fournissoient des raisons convaincantes de m'approprier l'héritage qu'on sembloit m'avoir abandonné. Il me paroissoit même que la Providence avoit fait naître cette occasion pour m'in-

demniser du vol qu'on nous avoit fait; en un mot, je fus séduit pour quelques instants; & dans ce moment de foiblesse j'ouvris une armoire, où je trouvais trois petits coffrets assez pesants; j'avançois la main pour m'en emparer, lorsqu'une lumière subite m'éclaira & me fit voir le piège que le Diable m'avoit tendu; je sortis de cette chambre & de cette maison avec une forte d'horreur; & m'étant mis à genoux devant la porte, je remerciai le Ciel du secours qu'il m'avoit accordé dans une tentation si pressante. J'étois prêt à m'éloigner d'un lieu qui avoit pensé me devenir si funeste, lorsque je fis réflexion que d'autres que moi pouvoient entrer dans cette maison abandonnée, & frustrer les héritiers légitimes de cette Famille. Je retournai donc sur mes pas pour mettre en sûreté tout ce que je pouvois emporter: je ne favois à laquelle de ces boëtes ou coffrets donner la préférence; ils étoient si lourds qu'il n'y avoit pas d'apparence que je pusse m'en charger; je les ouvris, & je connus par les bordereaux qu'il y avoit plus de trois cents mille livres; tant en or qu'en Piaftres: je trouvai aussi dans un de ces coffres
un

un écrain , garni de bijoux précieux que je mis dans ma poche ; je me chargeai de l'un de ces coffrets , & je l'emportai dans la maison où j'habitois. C'étoit celle d'un jeune homme qui avoit été au service de l'Evêque , & qui s'étoit marié depuis deux ans à une Veuve fort à son aise , dont il n'avoit point eu d'Enfants , & que la Peste lui avoit enlevée. Comme Monseigneur de Marseille m'avoit vanté sa probité , je ne fis aucune difficulté de lui raconter ce qui s'étoit passé , & je le priai de m'accompagner dans cette maison pour m'aider à mettre en sûreté tous les effets qui seroient susceptibles de transport ; afin de les remettre dès le lendemain entre les mains de Monseigneur l'Evêque : je poussai même l'imprudencè jusqu'à lui dire que le coffret dont j'étois chargé étoit plein d'or , & qu'il en restoit deux autres remplis d'argent. J'ai toujours été persuadé que ce malheureux avoit été honnête homme jusqu'à ce jour , mais sa probité fut trop foible contre le danger d'une telle occasion. Il conçut le dessein de s'approprier ce trésor , & de se débarrasser par ma mort du seul témoin de son crime : voici les moyens

qu'il employa pour commettre ce vol, & que je n'appris qu'à mon retour des Indes, six ans après le temps dont je parle.

Ce misérable étoit devenu amoureux de la Fille d'un Galérien, qui avoit suivi son Pere à Marseille; elle étoit extrêmement jolie, & avoit autant de tendresse filiale qu'elle étoit dépourvue de sagesse. Elle trouva de puissants Protecteurs, & par leur credit elle réussit à briser les chaînes de celui auquel elle devoit la vie; elle l'avoit retiré dans une maison qu'un de ses Amants lui avoit richement meublée, & où elle vivoit avec opulence. Le malheureux Larcher (c'étoit le nom de mon Hôte) ayant eu occasion de la voir avant la Peste, en étoit devenu passionné, & comme sa Femme étoit fort âgée, il lui avoit offert de l'épouser aussi-tôt qu'elle seroit morte. Ses offres avoient été rejetées avec dédain, parce qu'il n'étoit pas assez riche, & il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vue, sans avoir cessé de l'aimer. Il fut chez elle dès le même soir, & la trouva dans une situation misérable, aussi-bien que son Pere. Ce fut à ce Scélérat qu'il proposa le dessein qu'il avoit de me tuer
pour

pour s'emparer de mes richesses , ou plutôt de celles dont j'étoit le gardien , & il lui demanda son conseil & son secours pour l'exécution de son crime. Ce projet ne pouvoit manquer de plaire à son confident , & ils concerterent ensemble les moyens dont ils devoient se servir pour me perdre. J'avois désigné à Larcher la maison où nous devions aller le lendemain , & son confident convint de se cacher aux environs de cette maison , dont il lui ouvreroit la porte. Ce criminel dessein eut tout le succès possible , & j'arrangeois tranquillement ce que nous devions emporter , & que j'avois mis dans un coffre plus grand , lorsque Larcher profitant de la posture où j'étois , me donna un grand coup de poignard par derriere. Je tombai , & son complice me perça de plusieurs autres coups , jnsqu'à ce qu'il me crut sans vie. Larcher s'applaudissoit d'un crime dont un autre devoit recueillir le fruit. Le Galérien lui conseilla de ne pas garder de telles richesses dans sa maison , où l'on pourroit faire des recherches , & ils convinrent ensemble de l'enterrer dans un champ qui étoit proche. Larcher y consentit , & fut chez lui reprendre le pre-

mier coffret , auffi-bien que l'écrain ; ils déposèrent le tout aux pieds d'un arbre dans une fosse qu'ils avoient creufée , & fe préparoient à fe retirer , lorsque mon malheureux Hôte apprit à son complice que j'avois écrit dès le matin une Lettre à Mgr. de Marseille , par laquelle e l'avertiffois du trésor qui m'étoit tombé entre les mains , & comme cette Lettre étoit dans ma poche , il conclut à remonter dans la maison pour me l'ôter , de peur qu'elle ne découvrit leur crime. Le Galérien charmé d'une circonstance qui lui fournissoit l'occasion de faire avec fécurité le second meurtre qu'il méditoit , le pressa de prendre cette Lettre , & pendant qu'il étoit à genoux pour me fouiller , lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet , & mêla le sang de cet infortuné avec le mien. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se retira sur le champ ; car je ne tardai pas à donner des signes de vie , & j'ai même une idée confuse d'avoir entendu le coup qui ôta la vie à Larcher ; ce qu'il y a de sûr , c'est que je ne restai pas plus de deux heures dans mon évanouissement. Quelle fut mon horreur de me voir surchargé du poids du corps de mon Assassin , & de le trouver

ver

ver mort & défiguré d'une manière à inspirer la terreur. Voilà, Madame, le moment le plus pénible que j'aie éprouvé dans tout le cours de ma vie; j'avois pourtant été enterré tout vif, & confondu avec un grand nombre de cadavres la plupart déjà corrompus; mais lorsque je repris mes sens dans cette première occasion, j'osai lever au Ciel des mains pures & un cœur innocent; le remords vengeur ne troublait point mon ame, & prêt à la rendre à mon Créateur, ma confiance en lui étoit sans bornes. Que ma situation fut différente dans ce second danger! J'avois lâchement cédé au désir de m'approprier un bien sur lequel je n'avois qu'un droit fort équivoque: avant mon accident je m'étois justifié ma foiblesse par les circonstances qui l'avoient précédé. Les personnes à qui ces biens avoient appartenu, avoient eu dessein de me les abandonner; la Mere par ses paroles, & la Fille en me remettant ses clefs, sembloient s'être accordées à m'en donner la jouissance. Voilà ce que j'avois pensé en santé: prêt à paroître devant Dieu, ces prétextes me parurent frivoles; la Mere à la vérité m'avoit offert la fortune: mais c'étoit sous la condi-

tion de sauver sa Fille, & de l'épouser; ces paroles ne me donnoient donc aucun droit à ce bien, puisque j'étois déterminé à ne point remplir la seconde de ces conditions. La Fille m'avoit remis ses clefs, & par cette action, qui m'avoit paru équivalente à un don, eût pû justifier ma foiblesse; mais elle n'étoit point libre lorsqu'elle avoit fait cette action; un Testament signé dans de telles circonstances ne m'eût pas paru valable; à plus forte raison ne devois-je pas regarder comme un titre légitime une action qui avoit même été démentie par une autre, puisqu'elle m'avoit arraché cette clef qu'elle m'avoit remise. J'avois donc été criminel, il ne m'étoit plus possible de me faire illusion à cet égard, & jusqu'à quel point l'avois-je été? jusqu'où pouvois-je compter sur mon repentir? Voilà, Madame, ce qui me jetta dans une agonie si terrible, que je ne puis penser à ce que je souffris alors sans sentir mon sang se glacer dans mes veines, & mes cheveux se dresser d'horreur. Ce qui augmentoit ma peine, étoit de me voir à côté d'un homme que je regardois comme un réprouvé, puisqu'il avoit été tué en commettant le crime; je
crai-

Craignois de me voir bientôt compagnon de son malheur éternel , comme je l'avois été en quelque sorte de sa cupidité. Cette pensée qui augmentoit mes maux , en produisit le remède en excitant dans mon cœur un vif sentiment de reconnoissance envers Dieu qui m'avoit donné le temps du repentir qu'il avoit refusé à ce misérable. La vue de la Lettre que j'avois écrite à l'Evêque , & qui étoit encore dans la main de ce cadavre , acheva de faire renaître mon espoir , & je me rappelai avec ravissement que je n'avois point attendu le moment du péril pour me résoudre à réparer ma faute ; j'offris à Dieu le sacrifice de ma vie pour l'expier , & il me sembla qu'il avoit reçu mon offrande ; je sentis la paix renaître dans mon cœur , & je m'abandonnai avec confiance à la miséricorde du Seigneur. Il me reste à vous dire, Madame , par quel miracle j'échappai à la mort.

Je vous ai dit que Mgr. l'Evêque avoit envoyé deux Jésuites dans les dehors de Marseille , pour procurer des secours spirituels à ceux qui s'étoient retirés à la campagne : un de ceux-là avoit confessé la Mère & la Fille le matin du jour de leur mort ; ses grandes oc-

cupations ne lui permirent pas de les revoir le lendemain ; mais le jour suivant se trouvant proche de leur demeure, il ne voulut pas s'éloigner sans leur dire un mot de consolation si elles vivoient encore. Il fut un peu surpris de trouver les portes absolument ouvertes, sur tout celle de la chambre où il avoit laissé les deux malades. Il recula d'horreur en y entrant, & me trouva sur mon séant ; car au bruit qu'il avoit fait en marchant, je m'étois efforcé de me mettre dans cette posture ; il étoit temps que ce secours arrivât. Mon sang qui s'étoit arrêté pendant mon évanouissement, recommençoit à couler avec violence, & le premier soin du Jésuite fut de bander mes plaies. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin, je me hâtois de lui confesser ma faute, & comme il eut appris qu'au moment où j'avois voulu m'emparer de cet argent, je croyois être autorisé par celles auxquelles il avoit appartenu ; qu'aussi-tôt où j'avois douté de la légitimité de mon droit, j'avois pris résolution d'en remettre la décision à Mgr. de Marseille ; il m'assura que la faute que j'avois commise n'étoit pas de celles qui peuvent jetter dans la disgrâce de Dieu, & me dit

dit que c'étoit plutôt un sujet d'humiliation que de pénitence ; puisqu'il est impossible d'offenser Dieu sans le vouloir, & que dans la minute où j'avois succombé au désir de m'enrichir, je croyois pouvoir le faire sans crime. Que cet accident devoit servir à me faire connoître la corruption de mon cœur, & le besoin que j'avois du secours du Ciel. Il me laissa après m'avoir rassuré, & courut me chercher du secours. Je ne vous détaillerai point les divers périodes de ma maladie ; parmi neuf coups de poignard que j'avois reçu, il ne s'en trouva pas un de mortel ; le seul épuisement que m'avoit causé la perte du sang, prolongea ma convalescence jusqu'au temps où la Peste cessa entièrement. Il m'en coûta beaucoup de laisser partir Madame D*** sans la voir ; cependant le dernier malheur qui m'étoit arrivé m'avoit fortifié dans la pensée que Dieu n'approuvoit point mon mariage avec sa fille ; c'étoit au désir de l'accomplir que je devois attribuer la tentation à laquelle j'avois failli succomber, & ce que Mgr. l'Evêque m'apprit après la cessation de la Peste, me fit voir encore plus clairement un ordre de la Providence attentive à écarter tous les moyens

moyens de m'unir à Julie. Le seul héritier de la malheureuse famille qui avoit été détruite par la Peste, étoit un fort honnête homme, qui étant à son aise, protesta à Mgr. de Marseille qu'il m'auroit forcé à accepter la moitié de cette succession si elle fût tombée entre ses mains; & la preuve qu'il parloit sincèrement, c'est qu'il m'abandonna deux mille livres qu'il tira de la vente de la petite maison qui lui étoit restée. Il étoit donc décidé dans le Ciel que les événements les plus extraordinaires seroient rassemblés pour concourir à m'éloigner de Julie; puisque sans le crime de Larcher le changement avantageux de ma fortune m'eut permis de suivre le penchant invincible qui m'entraînoit vers elle; Dieu me donna la force de me soumettre à ses décrets. Aussi-tôt que la navigation fut devenue libre, je cherchai l'occasion de passer dans les Indes. Je remis à Mgr. de Marseille la moitié de la somme dont on m'avoit fait présent, le priant de la faire accepter à Madame D***, comme de sa part, afin de soulager la grande pauvreté à laquelle elle alloit se trouver réduite; il refusa de la prendre, & se chargea de pourvoir lui-même aux besoins de
cette

cette Dame & de sa Fille , ayant conçu pour la Mere une estime qui alloit jusqu'à la vénération. Je fus donc forcé de garder toute la somme , qui fut employée en marchandises , & je partis avec les plus fortes recommandations. Ma fortune fut rapide dans les Indes , non par le commerce , mais par la faveur d'un grand Prince , que j'acquis par des accidents que je ne puis vous détailler parce qu'ils seroient trop longs , & qu'ils n'ont point de rapport à Madame de Batteville ; je vous dirai seulement que les prémices de ma fortune furent envoyés en Europe à Monseigneur de Marseille , auquel j'écrivis de partager vingt-quatre mille livres entre ma Mere , & ma chere Julie : je le priai de leur faire sçavoir que je vivois encore ; & que si Dieu continuoit à bénir mes entreprises , je pourrois me flatter de repasser bientôt en Europe avec une fortune qui me permettroit de faire le bonheur de tout ce que j'aimois : vains projets ! La catastrophe qui termina le sort de M. Constance , Ministre du Roi de Siam , entraîna ma ruine , & je pus à peine sauver du naufrage une somme égale à celle que j'avois apportée d'Eu-
ro-

rope; ce fut avec cette bagatelle que
 je tentai de nouveau la fortune, & je
 vous avoue que si j'en eusse crû mon
 dégoût & mon découragement, j'au-
 rois absolument tout abandonné: mes
 foibles commencemens eurent des pro-
 grès rapides; & en quatre années je
 me trouvai riche de cinquante mille
 livres: c'étoit à cette somme que j'a-
 vois fixé ma fortune, & je ne m'occu-
 pai plus que des moyens de repasser
 en Europe. J'en trouvai l'occasion au
 bout de huit ans, c'est-à-dire, depuis
 mon départ d'Europe; & si mes mal-
 heurs passés ne m'eussent point appris
 que je n'étois pas né pour être heu-
 reux dans ce monde, j'aurois crû tou-
 cher à la fin de mes peines. Nous eû-
 mes un temps favorable, & déjà nous
 nous félicitons d'avoir échappés aux
 plus grands dangers, lorsque nous fû-
 mes rencontrés par un Corsaire Espa-
 gnol qui nous enleva sans résistance;
 car nous ignorions que la guerre eût
 été déclarée entre les deux Couronnes:
 & quand nous l'aurions sçû, notre
 vaisseau n'étoit pas armé de façon à
 nous permettre l'espoir de nous sau-
 ver par une bonne défense. Ce fut la
 troisieme fois que je vis la fortune s'é-
 chap.

chapper de mes mains, & pour cette fois je pris une ferme résolution de ne plus m'exposer à ses caprices ; & je regardai cette longue suite de malheurs comme une marque de vocation pour la vie religieuse, ou du moins pour l'état ecclésiastique. Je restai quinze mois prisonnier en Espagne, & à la paix j'eus le bonheur de rencontrer un vaisseau Marseillois, dont je connoissois le Capitaine, & qui, pour payer quelques services que je lui avois rendu pendant la Peste, me prit gratuitement sur son bord, & me combla de joie en m'apprenant que leur saint Evêque vivoit encore. Si j'avois eu quelque chose à perdre je me ferois fait conscience de profiter de l'honnêteté de ce Capitaine, dans la crainte d'attirer sur lui le malheur qui me poursuivoit avec tant d'opiniâtreté, mais il ne me restoit qu'une vie que je pouvois regarder comme un fardeau ; ainsi je crus que je ne lui ferois courir aucun risque. Nous débarquâmes heureusement, & je fus à peine à terre que je me rendis au Palais Episcopal, terme assez d'placé pour exprimer une maison assez simple qu'occupoit l'Evêque. Il fit un cris de joie en me voyant, & s'avança

ça les bras ouverts pour m'embrasser. Il n'avoit reçu que la première des Lettres que je lui avois écrites, & me croyoit mort. Ce charitable Prélat ne voulut pas me permettre de fortir de chez lui, & n'oublia rien pour me remettre des fatigues de ma prison & de mon voyage. Je lui fis un récit exact de tout ce qui m'étoit arrivé, & le finis en le priant de me donner entrée dans son Séminaire, pour me préparer par la retraite à prendre les Ordres sacrés: le saint Evêque admira la conduite du Très-Haut sur moi, sans vouloir convenir qu'elle fût une preuve de vocation pour l'état Ecclésiastique: je ne vous y crois pas appelé, me dit-il, cependant je ne veux rien décider légèrement à cet égard; vous pourrez vous mettre en pension dans le Séminaire, & prendre du temps pour fonder votre cœur. Il est vrai que Dieu se sert souvent de l'infortune pour nous appeller à lui, mais il faut bien se garder de prendre un état saint comme un pis aller. Dites-moi, mon Cher, si vous fussiez arrivé à bon port avec votre petite fortune, & que vous eussiez trouvé votre Julie libre, eussiez-vous pensé à vous faire Prêtre? Cette ques-

question me déconcerta : je n'avois osé prononcer dans mon récit le nom de Julie, tant je craignois d'apprendre qu'elle ne fût morte ou mariée : je l'avoue, répondis-je, Monseigneur ; s'il eût dépendu de moi de m'unir à elle, j'eusse regardé cet avantage comme le plus grand de tous les biens ; mais. . . . Je m'arrêtai, & le regardant tristement, je tâchois de découvrir dans ses regards ce que j'avois à espérer ou à craindre. Julie ne peut plus être à vous, mon cher Ami, me dit-il d'un air attendri, elle est mariée & heureuse ; mais vous n'avez point de vocation, puisque le Seigneur eût été votre pis aller, comme je vous l'ai déjà dit : il faut quand on se dévoue à l'état Ecclésiastique, être tellement persuadé de l'excellence & du bonheur de cet état, qu'on fût prêt à lui sacrifier tout ce qui est sur la terre : il faut l'aimer par préférence à tout : malheur à ceux qui le regardent comme une ressource ou contre l'indigence, ou contre le malheur. Vous croyez sans doute, Madame, que je fus atterré par la nouvelle du mariage de Julie, point du tout. Le commencement du discours de l'Evêque m'avoit fait craindre qu'elle
ne

ne fût morte : je respirai , lorsque j'appris qu'elle ne l'étoit que pour moi : il m'affuroit qu'elle étoit heureuse , sa situation diminueoit ce que la mienne avoit de trop pénible. Perdre une femme qu'on adore par une infidélité , est une peine que je ne crois pas supportable ; cette circonstance manquoit à mon malheur , & j'appris par une Lettre que son Directeur avoit écrite à Monseigneur de Marseille , & qu'il me communiqua : j'appris dis-je , qu'elle s'étoit sacrifiée pour sa Mere , & qu'elle eût été fidelle à ma cendre si on l'eût laissée maîtresse de son sort. La générosité du Baron de Batteville envers ma pauvre Mere me le fit trouver digne du bonheur dont il jouissoit , & sans cesser d'être le plus amoureux & le plus misérable de tous les hommes , je trouvois du soulagement à penser que deux personnes si estimables n'auroient jamais la douleur d'apprendre les maux dont leur félicité étoit la cause innocente. Monseigneur l'Evêque m'avoit dit , que je pourrois , en payant ma pension , passer quelque temps au Séminaire , c'étoit m'annoncer qu'il la payeroit pour moi , puisque je ne lui avois point caché la triste situation où j'étois.

ré-

éduit : je voulus lui témoigner ma
 reconnoissance pour ce nouveau bien-
 fait, il m'interrompit : vous n'êtes
 point dans le cas d'avoir besoin de ce
 secours, me dit-il. Mademoiselle Julie
 étoit mariée lorsque je reçus la somme
 que vous destiniez pour elle, ainsi je
 l'ai conservée : celle que j'avois fait
 venir à Madame votre Mere lui devint
 nécessaire dans la maladie dont elle
 mourut, & comme par son Testament
 elle laissoit aux Pauvres tout ce qui lui
 en restoit ; je ne crus pas devoir m'op-
 poser en votre nom à cette disposition
 pieuse ; & j'augurai assez bien de votre
 cœur, pour croire qu'en agissant ainsi
 je me conformois à vos intentions. Il
 ne vous reste donc que douze mille
 livres que j'ai fait placer sûrement :
 il vous est dû sept années d'intérêts,
 qui peuvent servir à vous habiller, & à
 vous retirer pendant une année ou deux
 dans le Séminaire, ou dans quelqu'au-
 tre lieu : là vous demanderez au Sei-
 gneur qu'il daigne vous éclairer sur l'état
 auquel il vous destine, & vous me
 trouverez toujours prêt à vous aider
 dans tout ce qui pourra dépendre de
 moi. J'aurois reçu sans répugnance les
 bienfaits de ce saint Prélat ; cependant
 je

je sentoïis une joie inexprimable de trouver ce nécessaire Philosophique, qui m'exemptoit de la nécessité d'être à charge. J'applaudis à tout ce qu'avoit fait pour moi ce généreux Bienfaiteur; & je lui promis de suivre aveuglement ses conseils. Je restai encore quinze jours chez lui; il l'exigea dans la pensée que sa table, quoiqu'elle fût servie avec frugalité, seroit meilleure que celle du Séminaire, & pourroit un peu me remettre de l'abstinence forcée que j'avois fait dans ma prison: ce fut dans cette intervalle qu'il m'apprit les circonstances qui avoient précédé & suivi mon assassinat à Marseille: le misérable qui l'avoit concerté, avoit enfin reçu le juste châtement de ses crimes, & avoit déclaré aux Juges ce je vous ai appris d'avance. Je passai une année entière au Séminaire à attendre, à appeller une vocation qui ne devoit point m'être accordée; & j'obtins par mes instances la permission d'en employer encore une dans les mêmes vues. Convaincu enfin que je ne méritois pas d'être admis au rang de Ministres des Autels, je quittai Marseille pour venir à Paris, où mon Protecteur m'avoit fortement recommandé à ses

ses Amis pour m'obtenir un Emploi : je fis fort heureusement le voyage jusqu'à Châlons-sur-Saône, où je fut attaqué d'une fièvre qui me força de rester quelques jours en cette ville, où je me fis saigner : le Chirurgien qu'on avoit appelé pour cela, me voyant réduit à la compagnie d'une garde, m'offrit de venir passer les soirées avec moi, & comme il me parut homme d'esprit, j'y consentis avec plaisir. Dans la conversation il m'apprit qu'il n'étoit point né dans la Bourgogne, qu'il étoit de Rheims, & qu'il n'avoit quitté cette ville que depuis un an par complaisance pour le beau-Pere de sa Femme, qui demouroit à Châlons. Je ne pus entendre prononcer sans émotion le nom d'une ville qui renfermoit tout ce que j'avois de cher au monde, & il me vint dans l'esprit que je pouvois sans crime demander des nouvelles de Mr. de Batteville. Cette petite satisfaction, que je regardois comme innocente & permise, je ne me l'accordois point sans remords, & une voix secrète sembloit m'avertir que cette première foiblesse en entraîneroit de plus dangereuses : je surmontai ce pressentiment, & je demandai au Chirurgien

s'il connoissoit le Baron. C'étoit un de mes Protecteurs, & l'une de mes meilleures pratiques, me dit-il: il est le plus riche de la Province, & il mériteroit de l'être davantage, tant il fait un bon usage de son bien. Son Epouse est la perle du pays; & il ne s'est jamais vû un Mariage si assorti. Je ne vous répéterai point les éloges que cet Homme continua de faire de toute cette Famille. Il passa le reste de la soirée à me raconter mille traits de leur charité; vous pensez bien que je ne fus pas tenté de l'interrompre, & qu'il eût pû employer toute la nuit dans cet entretien sans m'ennuyer. Lorsque je fus seul je tombai dans une rêverie si profonde, que je restai longtemps dans mon fauteuil sans penser à me mettre au lit, & que j'y aurois passé toute la nuit, si ma Garde ne m'avoit averti à plusieurs reprises qu'il étoit minuit sonnée. Je me deshabillai machinalement; il ne me fut plus possible de fermer l'œil le reste de la nuit. M'étant assoupi sur les huit heures du matin, Julie, (car je ne pouvois plus me résoudre à l'appeler la Baronne;) Julie, dis-je, se peignit à mon imagination avec tous ses charmes, & je
me

me trouvai cruel à moi-même de m'être refusé jusqu'à ce moment le plaisir de la revoir du moins encore une fois. Cette pensée se fortifia à mon reveil avec tant de force, que je ne pensai pas même à y résister; & pendant cinq jours que je restai encore à Châlons, il me fut impossible de m'occuper d'autre chose. C'est ainsi que par une négligence imperceptible, je perdis le fruit de douze ans de combats; je dirois presque de victoires, si je n'eusse reconnu que l'ennemi que je croyois détruit, n'étoit qu'abbatu. Arrivé à Rheims, je cherchai une maison voisine de celle du Baron; & par un hazard, dont je me félicitai alors, j'en trouvai une, dont une fenêtre donnoit sur son jardin: ce fut dans cette chambre que j'établis mon domicile: & comme je voulois tout voir sans être vû, je la fis griller d'une maniere convenable à mes desseins. J'y attendois avec une impatience mortelle le moment d'appercevoir Julie; il vint enfin: & quoique je ne visse point son visage, parce qu'elle avoit un chapeau de paille à cause du soleil; je reconnus aisément cette taille majestueuse, cette démarche aisée; j'entendis même le son de sa voix: &

toutes ces choses firent une telle impression sur moi, qu'oubliant les besoins de la nature, je restai sept heures à cette fenêtre après qu'elle fut rentrée dans la maison : je ne pouvois détourner les yeux des places qu'elle avoit foulées en marchant ; le banc sur lequel elle s'étoit assise, me paroissoit un trône rayonnant de lumière, & elle n'avoit pas fait un mouvement qui ne fût présent à mon imagination. Que vous dirai-je, Madame ? je passai six mois dans cette espèce d'yvresse, sans que les remords dont je fut déchiré au commencement, pussent dissiper le charme qui me retenoit en ce lieu : je ne m'en écartois que pour me trouver au café dans les heures où je pouvois y rencontrer M. le Baron. Ma folle passion ne m'avoit point aveuglé sur le mérite de mon heureux rival ; je le trouvois digne de Julie : & puisqu'elle n'avoit pu être à moi, je me félicitois qu'elle fut devenue le partage du plus honnête homme du monde : vous aurez peine à comprendre ce que je vais vous dire, c'est qu'insensiblement l'amitié que je pris pour Mr. de Batteville, fit une sorte de diversion à l'amour
que

que j'avois pour son Epouse , & qu'ils me devinrent également chers. L'attachement que je me sentoïis pour l'Epoux , me rassuroit sur mes sentimens pour l'Epouse ; je me répétois vingt fois le jour , qu'il ne pouvoit y avoir ni danger ni crime dans un amour assez réglé pour me laisser la liberté d'aimer mon rival. Insensé que j'étois ! le besoin que j'avois de me le répéter , eût dû m'apprendre qu'un jugement plus juste existoit au fond de mon cœur , & que pour être exempt de toutes les pensées qui eussent pû blesser la vertu , je n'en étois pas moins coupable aux yeux de Dieu , puisque je m'étois fait une idole à laquelle je prodiguois tous mes mouvemens. Vous m'avez dit que Madame la Baronne vous avoit instruite de l'impression que fit sur moi la vûe de sa petite Julie ; celle qui parut à l'extérieur , ne fut qu'une foible image de celle que je ressentis dans mon ame : je renonce à vous l'exprimer , par la seule impuissance de vous en faire comprendre la plus petite partie. Mon aveuglement croissoit chaque jour , je courrois à ma perte , & il falloit un effort que je n'étois plus capable de faire , pour me tirer de l'assoupissement

270 MÉMOIRES DE MADAME

mortel dans lequel je passois ma vie ; Dieu m'arracha , comme malgré moi , à cet état d'yvresse ; & cela , dans le temps où je n'épargnois rien pour l'éloigner de ma pensée & de mon cœur , parce que l'idée de sa présence empoisonnoit le faux bonheur que je m'efforçois de goûter. Dans une de ces belles journées de printemps , où l'air est si tempéré , qu'on peut s'y exposer sans crainte , Julie voulut en goûter la douceur , & accompagnée de sa Fille & de deux de ses amies , elle s'assit dans son jardin & y passa toute l'après-dîné , précisément vis-à-vis de ma fenêtre ; pas un de ses mouvements ne m'échappoit , & jamais , à ce qu'il me sembloit , la fortune ne m'avoit été si favorable ; & quoique je l'eusse vûe cinq heures de suite , je crus qu'elle n'y avoit été qu'un moment , lorsqu'elle se retira. Abîmé dans les différentes pensées que sa présence excitoit dans mon ame , la nuit vint sans que j'y fisse aucune attention , & je restai dans la même attitude malgré les ténèbres. Tout à coup je fus tité de cet état , par la vûe d'un tourbillon de fumée mêlé de flammes qui sortoit de la maison qui renfermoit mon trésor. Je courus
ou

ou plutôt je volai dans la rue, en criant si fort que j'éveillai bientôt tout le quartier; des Artisans qui quittoient le travail, m'aiderent à enfoncer la porte du Baron, où je frappois de toutes mes forces; je m'informe de ceux qui connoissoient la distribution des appartemens, où étoit celui de Julie, & avec leur secours j'en brisai la porte. Julie me reconnut sans doute, mais toute occupée du danger de sa Fille, elle se feroit précipitée dans les flammes pour la secourir, si ceux qui m'accompagnoient & entre les mains desquels je l'avois remise, ne l'eussent retenue: je vis disparoître une Femme de chambre qui avoit voulu sortir de la chambre de la Petite, d'ou je conclus que le plancher étoit déjà enfoncé: le danger d'éprouver un pareil sort, ne put m'arrêter; je bravai les flammes, & fut assez heureux pour arriver à la chambre de cet Enfant aux dépens de mes cheveux & d'un grand nombre de brûlures que je ne sentis pas pour lors. Vous savez le reste, Madame; je sortis de Rheims aussi-tôt que je scus la Baronne hors de danger, & je me retirai à Pont-à-Vere, pour prendre le Coche de Paris, c'est-à-dire, une

Voiture d'eau. Il ne me fut pas possible d'aller plus loin que Compiègne; mes brûlures, que j'avois négligées, s'envénimèrent & je restai huit jours avec une grosse fièvre. Le danger où j'étois, ne fut pas capable de me réveiller du sommeil de mort dans lequel j'étois plongé, & moi, qui à Marseille, avois frémi, dans la crainte de paroître au Tribunal de Jesus-Christ avec la conscience chargée d'un mouvement de cupidité aussi-tôt détesté que conçu; moi, dis-je, qui depuis plus de six mois vivois dans un attachement criminel, je voyois sans crainte approcher le moment de ma destruction, tant le propre du péché est d'obscurcir les lumières de l'esprit & d'endurcir le cœur qui s'est laissé dépraver. Je demurai dans cet endurcissement jusqu'au moment où je rencontrai un des domestiques de M. le Baron de Batteville: ce qu'il m'apprit de son Epouse, me terrassa comme un coup de foudre; à peine eus-je quitté ce garçon, que je courus aux Carmes déchaussés, & m'étant retiré dans un endroit obscur, je me fis les plus vifs reproches. Ce n'est donc point assez, me disois-je à moi-même, d'avoir entièrement abandon-

donné le soin de mon salut ; falloit-il encore entraîner avec moi dans l'abîme la plus vertueuse de toutes les femmes ? Quoi ! Julie perdue par ma faute , me reprochera sa ruine pendant toute une éternité ! Quoi ! pour n'avoir pû nous arracher au plaisir funeste de nous aimer pendant quelques années , nous nous haïrons pendant les siècles qui n'auront point de fin ! Cette horrible mais salutaire pensée , fit une telle révolution dans mes sentimens , que je me trouvai comme métamorphosé en un nouvel homme , & lorsque je voulus chercher mon amour au fond de mon cœur , pour le détruire , je n'y trouvai plus que le vif regret de m'y être abandonné. Dieu qui venoit d'opérer ce miracle , me soutint dans cette heureuse situation ; je me trouvois dans l'état d'un captif qu'on auroit déchargé de pesantes chaînes ; & ma reconnoissance pour mon Libérateur , fut si vive , que j'aurois , ce me semble , donné ma vie pour la lui prouver. Ce fut le lendemain de cet heureux jour , que j'écrivis à Madame la Baronne : je fis en même-temps un sacrifice qui m'eût coûté infiniment , si le desir de réparer mes fautes ne m'eût

soutenu. Je m'étois rendu coupable d'ingratitude envers le saint Evêque de Marseille , auquel je n'avois point donné de mes nouvelles pendant tout le temps de mon égarement ; il étoit alors à Paris pour quelques affaires qui regardoient le bien de son Diocèse ; je fus le trouver , & lui confessai toutes mes foiblesses , ou plutôt tous mes crimes. Il me reçut avec la bonté du Pere du Prodigue , & me conseilla de faire une retraite , pour me mettre en état de connoître , plus clairement ce que Dieu vouloit de moi ; je la commençai & ne pus la finir : une fièvre qui fut d'abord violente , & qui dégénéra en langueur ; mit à bout toute la science des Médecins , qui ne sachant plus que m'ordonner , m'envoyèrent aux Eaux de Forges. Soit qu'elles convinssent réellement à mon mal , soit que l'agitation du voyage & la compagnie m'eussent arraché à l'espece de mélancolie que me causoit le souvenir de mes foiblesses , il est certain qu'au bout de huit jours je repris l'appétit & le sommeil que j'avois entièrement perdu. J'étois un jour à la fenêtre de mon Auberge avec un Ecclésiastique qui étoit venu à Paris avec Monseigneur de Marseille , & qui

qui m'avoit accompagné aux Eaux , lorsque nous vîmes une Chaise s'arrêter devant la porte : il en sortit une Dame dont je crus reconnoître les traits sans pouvoir me ressouvenir où je l'avois vûë. Je cherchois à la rappeler dans ma mémoire , lorsqu'une exclamation qui sortit de la Chaise y fixa mes regards. Je vous assure que si j'eusse pu m'échapper à ce moment , je l'eusse fait , en appercevant Mademoiselle de Batteville , qui en s'écriant : c'est lui-même , me faisoit un signe de la main , comme il est d'usage quand on rencontre quelqu'un qu'on est charmé de voir. Elle me nomma sans doute à la Dame qui l'accompagnoit , car elles vinrent tout droit à ma chambre , & cette Dame me dit en entrant ; Nous aurions dû , Monsieur , attendre votre visite , mais la reconnoissance de Mademoiselle Julie l'emporte sur la bienféance. J'en ai de bonnes raisons , répondit la Petite ; vous ne le connoissez pas , Madame ; c'est un Protée qui va nous échapper , à moins qu'on ne le ferre de fortes chaînes : pour moi , je vais demander main forte dans le Village , & mettre des Gardes à sa porte , encore ne serai-je pas rassuré ;

276 MÉMOIRES DE MADAME

qui fait passer au travers des flammes, pourroit fort bien passer par la fenêtre ou percer une muraille. En vérité, dit l'Ecclésiastique, qui se nommoit Mr. Mere, vous faites un éloge magnifique de Monsieur, je loue sa prudente sagesse; il est certains dangers qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, & contre lesquels la sécurité seroit dangereuse. La crainte doit avoir des bornes, reprit la Conductrice de Julie, & je suis presque sûre que M. le Chevalier fait à quoi s'en tenir sur cet article: quoi qu'il en soit, il faut qu'il s'arme de courage, pour affronter le danger s'il y en a, car je seconderai les efforts de Mademoiselle, pour empêcher qu'il ne nous échappe, & s'il veut éviter les fers qu'on lui prépare, il faut qu'il s'enchaîne lui-même en nous donnant sa parole d'honneur de ne point fuir ses amis: j'ai quelque droit à ce titre, me dit-elle en s'approchant de mon oreille, je dois une réponse à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je suis charmée de trouver l'occasion de payer cette dette. Ces paroles qui me firent comprendre que c'étoit à cette Dame que j'avois adressé la Lettre que j'avois écrite à Mad. de Batteville, me

jet-

jetterent dans une confusion inexprimable : l'air mystérieux avec lequel elle venoit de me parler, m'annonçoit qu'elle étoit instruite de ma foiblesse, & jallois lui bégayer une réponse, lorsque M. Mere qui comprit à mon embarras, qu'il étoit question de quelque chose de particulier entre cette Dame & moi, tira Julie auprès d'une fenêtre, sous prétexte de lui faire remarquer quelques Dames qu'arrivoient avec un train fort lesté, & me procura un tête à tête qui me fit frémir : j'ai peut-être commis une imprudence, me dit cette Dame, mais j'ai voulu vous offrir une raison de ne pas quitter les Eaux, en vous faisant voir que vous y trouveriez une personne assez instruite de votre conduite, pour avoir conçu de vous la plus haute idée, avec un desir ardent de vous connoître plus particulièrement, & de vous être utile, si cela étoit en son pouvoir. Ah ! Madame, lui dis-je ; si Madame de Batteville vous a confié ma Lettre, pouvez-vous ne pas approuver une fuite que la crainte de ma foiblesse me rend nécessaire ; Non-seulement je ne l'approuve pas, me dit cette Dame, mais j'ai même dans l'esprit, que la Providence

vous a conduit à Forges pour assurer votre guérison. J'en accepte l'augure, répondis-je ; & je ne pus dire que cela. Julie se rapprocha de nous d'un air inquiet ; & demanda à sa Compagne , si elle avoit reçu mes serments & si on pouvoit s'y fier : Je me fais sa caution, répondit-elle ; un Cavalier n'a point de prison plus sûre que celle que lui donne sa parole , & vous pouvez compter sur la sienne. Après cela la conversation devint générale jusqu'au moment où ces Dames se retirèrent dans leur chambre pour se reposer & changer d'habits. Lorsque je fus seul avec M. Mere, il me regarda d'un air malin, & me dit : Ah, pauvre Chevalier ! car enfin , on vous a donné ce titre , je vous vois bien embarrassé ; vous allez avoir besoin d'un confident, je le prévois , & grace à l'occasion , je vais devenir le votre. Pour justifier, Madame, la confiance que j'eus à ce moment pour M. Mere, j'aurois besoin de vous faire son portrait ; mais ce récit n'a été déjà que trop long ; qu'il vous suffise de savoir qu'il étoit le Directeur de Mgr. l'Evêque de Marseille. La conduite de ce digne Prélat, fait un éloge complet de celui qui le dirigeoit ; &

com-

comme j'avois besoin de conseil dans une occasion si délicate, je fus charmé de pouvoir me conduire par ceux d'un homme que j'estimois infiniment : je lui racontai donc sommairement tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour, & je le conjurai de vouloir décider le parti que je devois prendre. Votre amour pour Madame de Batteville ne subsiste plus, me dit-il; cependant je loue vos craintes à cet égard; on ne peut trop se défier d'un ennemi si dangereux, & si c'étoit cette Dame qui fût arrivée, je vous aiderois sur l'heure à monter à cheval. Mais je ne vois pas pourquoi vous fuiriez la Fille; elle est libre aussi-bien que vous; son Pere vous l'a destinée; & je dis avec Mad. de Launai, (c'étoit le nom de celle qui étoit avec Julie,) que vous pouvez assurer votre guérison à Forges, en transportant à la Fille tous les sentimens que vous avez eu pour la Mere: je me trompe beaucoup, ou la petite personne n'aura pas besoin d'une obéissance héroïque pour se conformer aux intentions de son Pere. Mais, répondis-je à M. Mere, un tel mariage me mettroit dans l'occasion de revoir la Baronne, & après la trahison que m'a
fait

fait mon cœur il ya six mois, puis-je espérer que la victoire que j'ai remportée sur ma passion, soit assez complete pour n'avoir point à craindre une rechute, si je m'expose au danger? D'ailleurs, en supposant de ma part une guérison absolue, suis-je sûr que cette Femme infortunée m'ait absolument banni de son cœur? M. le Baron, qui veut récompenser, par la main de sa Fille, un service que tout autre que moi lui eût rendu en pareille occasion, ignore qui je suis, & j'augure assez bien de l'attachement qu'il a pour son Epouse, pour penser qu'il ne voudroit pas déchirer son cœur par un tel mariage. Le Baron vous doit de la reconnoissance pour l'excessive complaisance que vous lui supposez, me répondit M. Mere; je ne fais si son Epouse vous en auroit la même obligation; telle que vous me l'avez dépeinte, je croirois lui faire une injure si je pouvois la soupçonner d'avoir conservé pour vous des sentiments qui blesseroit sa vertu. Pouviez-vous penser que comptant sur la disproportion des âges, elle attendît la mort de son Epoux pour... Ah! m'en préserve le Ciel, m'écriai-je en l'interrompant, ce souhait injuste: je ne l'ai jamais formé

formé moi-même dans le temps où ma passion m'avoit le plus aveuglé; je donnerois ma vie pour prolonger les jours du Baron, & dans l'horreur que je sens des fautes que mon amour m'a fait commettre j'ose promettre à Dieu en votre présence, que je refuserois la main de sa Veuve si la mort la mettoit en état de me l'offrir. J'approuve votre délicatesse, me dit M. Mere, & pour vous mettre hors d'état de violer l'espece de vœu que vous venez de prononcer, mon avis est que vous mettiez une barriere insurmontable entre vous & la Baronne, en épousant Mlle. Julie; mais, ajouta-t-il, nous avons du temps pour prendre nos résolutions, ces Dames sont ici pour six semaines; & puisque Madame de Launai a la confiance de Madame de Batteville, elle doit être consultée sur le parti qu'il faudra prendre. Notre conversation fut continuée sur le même sujet, & M. Mere me fit remarquer combien la Providence s'étoit déclarée contre mon mariage, par les étranges obstacles qui l'avoient traversé. Tout semble concourir au contraire, ajouta-t-il, à votre union avec sa Fille, les divers événements qui ont précédé, paroissent avoir été ordonnés pour le fai-

282 MÉMOIRES DE MADAME

faire réussir, & je regarde votre rencontre à Forges comme un coup du Ciel, qui a voulu vous réunir malgré les efforts que vous avez faits pour vous éloigner d'elle.

Je ne répondis rien à ce discours, je n'étois pas assez d'accord avec moi-même pour pouvoir démêler la nature de mes sentiments pour la Mere & pour la Fille, & le moment étoit peu propre à sonder mon cœur. M. Mere fit demander à ces Dames la permission de leur rendre nos devoirs dans leur chambre aussi-tôt qu'elles seroient visibles, & nous fumes introduits sur le champ. Je trouvai Julie dans un négligé très-bien entendu, & comme je la connoissois peu, je n'en fus pas surpris, cela étoit tout naturel à une Fille de son âge; mais Madame de Launai, qui lui en fit la guerre, nous apprit qu'elle pouffoit le mépris de l'ajustement jusqu'à un excès blâmable, & en nous assurant qu'elle n'avoit jamais employé tant de temps & de soins à sa toilette, elle en conclut qu'assurément elle avoit dessein de faire des conquêtes à Forges; j'ai bien peur, ajouta-t-elle en souriant, que vous ne soyez l'objet de ses malignes intentions; je la connois vindicative, elle est pic-
quée

quée de la promptitude avec laquelle vous l'avez fuie, & elle veut sans doute vous empêcher de réitérer la même faute.

Amusez-vous à mes dépens, répondit Julie, j'y consens, & j'avoue que j'ai un peu hâi le Chevalier de s'être dérobé à notre reconnoissance; outre les motifs de gratitude qui m'étoient particuliers, la douleur que son départ causa à mes Parents a dû m'être sensible, & l'on pourroit me supposer le désir de la vengeance; cependant, comme celles de cette nature sont dangereuses pour les personnes qui se les permettent, je sacrifie volontiers la mienne, & ne veux inspirer au Chevalier qu'une amitié qu'il ne peut nous refuser sans injustice, & que mon Père & ma Mère méritent à tant de titres, qu'il ne pourra les en priver, s'il veut se rapprocher de nous. Je ne répondis à ce discours que par une profonde révérence, & Julie dut me trouver bien différent de ce que son Père m'avoit annoncé; car en vérité j'avois la contenance d'un stupide animal. Je brûlai d'impatience d'entretenir Madame de Launai, elle m'évita, & j'ai sçu depuis que prenant mon embarras pour un commencement d'amour, elle étoit convenue
avec

avec M. Mere, d'attendre que le sentiment qu'elle me supposoit eût fait plus de progrès, avant de me mettre dans le cas de m'expliquer. Elle supposoit sans doute que je serois en état de lui apprendre ce qui se passoit dans mon ame ; j'y aurois été bien embarrassé : c'étoit un mélange de sentiments si bien confondus pour la Mere & la Fille, que je ne pouvois les apprécier ; je crois pourtant que la balance penchoit déjà en faveur de Julie, & que la honte d'une inconstance m'empêchoit d'en convenir avec moi-même. Cette aimable Enfant, peu en garde contre une passion qu'elle ne connoissoit pas encore, s'y livroit avec d'autant plus de confiance, qu'elle croyoit n'avoir que de l'amitié & de la reconnoissance, & que Madame de Launai applaudissoit à ses sentiments ; je voyois par conséquent tous les progrès que je faisois dans son cœur, & peut-être étois-je déjà sensible lorsque je ne me croyois que touché d'un sentiment de gratitude. Quand Madame de Launai crut nos cœurs en état de ne pouvoir se dédire, elle leva le bandeau qu'elle avoit laissé sur les yeux de Mlle. de Batteville, & lui fit comprendre que sa prétendue amitié
pour

Pour moi étoit un amour réel : J'en aurois arrêté les progrès, lui dit-elle, si je n'eusse appris du Baron & de son Epouse que le plus cher de leurs désirs est de vous voir l'Epouse de votre libérateur. Julie ignoroit l'art de feindre : Si les sentimens que vous me connoissez pour le Chevalier, lui dit-elle, sont de l'amour, il n'en faut point reculer la date jusqu'à mon arrivée à Forges ; depuis le moment où mon Père le peignit à mes yeux, j'ai toujours senti pour lui tout ce que j'éprouve à présent. L'approbation de mes Parents ne peut cependant me rassurer sur les suites d'un amour qui s'est emparé de moi sans que j'aye pû le prévoir, ou m'en défendre. Le Chevalier ne partage point ma tendresse ; sa fuite est un sûr garant de son indifférence. J'y ajoute sa conduite depuis que nous sommes à Forges ; il m'a mille fois promis son amitié, & par la comparaison que je faisois de sa maniere de s'exprimer avec ma façon de sentir, je trouvois qu'il ne me donnoit qu'une amitié froide, languissante, & dont je ne pouvois être satisfaite. Il ne m'aime point, j'en suis sûre, & dans ce cas, que peut me servir l'aveu des personnes dont je dépends ? Ma Chere,

lui

lui répondit Madame de Launai, loin d'attribuer à l'indifférence la fuite & la froideur du Chevalier, croyez qu'elles sont un effet de sa prudence & de sa probité. Il aime, je n'en puis douter; la médiocrité de sa fortune & vos grands biens, lui ont fait prendre le seul parti qui convenoit à son repos; il a cherché à éteindre par l'absence une passion qu'il ne croyoit propre qu'à faire son tourment; & malgré la facilité qu'il a eu depuis que nous sommes à Forges, pour vous déclarer son amour, sa probité lui a fait une loi de le réprimer, puisqu'il n'a garde d'imaginer que vous lui soyez destinée. Je veux, sans lui découvrir vos sentimens, l'instruire de ceux de M. votre Pere, & vous devez être sûre que vous le verrez bientôt à vos pieds. Julie eut quelque peine à consentir à cette proposition; néanmoins comme elle favoit combien sa Mere avoit de déférence pour Madame de Launai, elle s'abandonna à sa conduite. Le soir même cette Dame me dit à souper qu'elle se sentoit un peu d'é-motion qui l'empêcheroit de prendre les eaux le lendemain, & qu'elle comptoit sur ma compagnie, pendant que tout le monde iroit à la Fontaine. Elle pou-

Souvoit me faire cette priere sans indiscretion, puisque j'avois fini mes eaux depuis deux jours. Je me trouvai ponctuellement au rendez-vous lorsqu'elle fut seule, & après quelques propos indifferents, elle m'avoua que Madame de Batteville lui avoit remis ma Lettre sans vouloir en faire la lecture; mais qu'après l'avoir lue elle-même, elle l'avoit trouvée si pleine de religion & de raison, qu'elle avoit jugé à propos de la lui communiquer, & qu'elle avoit produit tout l'effet que j'en avois espéré. Etrange perversité du cœur humain! J'aurois, ce me semble, donnée ma vie pour retrouver dans la Baronne cette Femme forte & chrétienne que j'avois aimé dans ma Julie, & cependant je ne pus apprendre sans émotion qu'elle étoit parvenue à m'effacer de son cœur, Le sentiment du mien s'étoit peint sur mon visage. Eh quoi! Monsieur, me dit Madame de Launai, démentiriez-vous la haute opinion que j'ai conçue de vous? Voudriez vous... Non, Madame, je ne veux rien, lui dis-je en l'interrompant. Mais pardonnez à un homme foible un mouvement involontaire que sa raison & sa volonté défavoue. Hélas! cent fois vaincu & cent fois

fois vainqueur dans le pénible combat que j'ai entrepris, il me reste malgré moi de profondes cicatrices, que le temps seul & une puissante grace peuvent consolider tout-à-fait. Alors cette Dame me dit qu'elle vouloit me donner un moyen prompt de surmonter un reste de passion, & de me préserver d'une rechuté : Madame de Batteville, me dit-elle, a eu pour détruire l'amour qui s'étoit réveillé dans son cœur, le secours d'un devoir austere ; procurez-vous le même moyen ; & sans me donner le temps de lui répondre, elle m'apprit, ou crut m'apprendre le désir qu'avoit le Baron de me donner sa Fille, & la bienveillance que la charmante Julie avoit pour moi. Elle alloit sans doute m'encourager à profiter de la bonne volonté de l'un & de l'autre, lorsque nous fumes interrompus par une visite, & elle n'eut que le temps de me dire que nous acheverions cette conversation à la promenade du soir. Effectivement elle vint à bout de me persuader qu'un reste de passion pour la Mere, (supposé qu'elle existât encore,) céderoit à une tendresse légitime pour la Fille ; & je lui promis de me prêter de bonne foi à un remède qui certainement

ment n'avoit rien de fort pénible. Dès le lendemain elle feignit de vouloir consulter M. Mere sur quelques difficultés, & étant passée dans sa chambre, elle me pria de tenir compagnie à Julie dans une salle du jardin qui ne fermoit pas, & qu'on voyoit à découvert de plusieurs endroits de la maison. J'eus quelques embarras à entamer une conversation qui devenoit pour moi un engagement; Julie de son côté paroissoit rêver profondément, ainsi nous gardâmes le silence pendant quelques minutes. Je le rompis enfin; mais lorsque je voulus parler du bonheur inespéré que me promettoit M. le Baron, Julie m'interrompit en me disant: épargnez-vous le soin de feindre avec moi, Monsieur; loin de regarder notre union comme un bonheur, je fais que le consentement que vous y donneriez seroit pour vous un supplice; comme je fais tous vos secrets, apprenez les miens. Je vous aime, Monsieur; formée d'un sang destiné à vous trouver aimable, je n'ai pu me défendre d'un amour que mon âge ne pouvoit permettre de prévoir même. Mon dépit m'eût sans doute éclairée sur la nature de mes sentiments si j'avois été plus instruite; j'ai cru que

vous me haïssiez, que vous me méprisiez; cette erreur a causé ma maladie par les tourments qu'elle m'a fait souffrir. Témoin de la conversation que vous eûtes hier avec Madame de Laignai, j'ai appris à connoître ma rivale; je respecte son image dans votre cœur; après avoir aimé ma Mere, je n'ai pas la présomption de me croire capable de vous la faire oublier. Le parti que vous avez pris de la fuir après l'avoir évitée avec tant de soin, m'annonce votre vertu en même-temps que votre passion: je la justifie, & je suis persuadée que mon Pere ne pourroit vous en faire un crime. Je sçaurai, comme vous, régler mes sentimens sans les détruire; après l'aveu que je vous ai fait, vous sentez que je ne dois jamais vous revoir: partez, Monsieur, & puisqu'il est décidé que vous ne m'aimerez jamais, je vais travailler au moins à mériter votre estime; je renonce au mariage; & si par le plus grand des malheurs qui puisse m'arriver, je me trouve jamais dans l'occasion de vous servir, vous apprendrez par mes actions que je regarde votre bonheur comme la seule félicité que je sois capable de sentir. J'étois demeuré immobile pendant ce discours;

je

je me rappellois que Julie n'ayant entendu que la moitié de notre conversation, parce que nous l'avions reprise à la promenade, ne pouvoit être instruite de la victoire que sa Mere avoit remportée sur son propre cœur, & de celles qu'elle achevoit de remporter sur moi : ouï, Madame, un tel héroïsme de sentiments me subjuga, & si je n'avois été exposé aux regards, je me serois jetté à ses pieds par un mouvement produit par le respect encore plus que par l'amour. Je voulus l'instruire du changement que la vertu avoit fait chez sa Mere, elle refusa absolument de m'écouter, & me dit : Employons mieux ces moments : j'ai compris par votre discours que des événements fort extraordinaires vous avoient séparé de ma Mere au moment où vous étiez prêt à l'épouser, daignez m'en instruire. J'eus beau vouloir me défendre d'entreprendre un si long récit, elle m'en pria avec tant d'instance, que je ne pus lui refuser cette satisfaction. J'abrégeai autant qu'il me fut possible, & j'étois parvenu au temps où j'arrivois à Marseille au sortir de ma prison d'Espagne, lorsque nous vîmes entrer dans le jardin Madame de Launai, suivie de la Femme

de chambre de la Baronne ; elles venoient à nous d'un pas précipité , & je remarquai à la pâleur qui couvroit le visage de Julie , que l'arrivée de cette Femme sembloit lui présager quelque malheur. Son Amie s'efforçant de prendre un visage serein , lui dit : Ne vous effrayez point , ma chere Julie , vous n'en avez aucun sujet ; M. votre Pere n'a pû supporter l'ennui de votre absence , & commé on craint que la peine qu'elle lui cause n'augmente son mal , la Baronne me charge de vous faire partir sur le champ , si je ne puis vous ramener moi-même. Ah ! mon Pere ne vit plus , dit Julie. Et après cette courte exclamation elle s'évanouit , pendant que le Médecin s'occupoit , Madame de Launai s'approcha de moi & me dit : la pauvre Enfant trouvera son Pere mort , je suis obligée de partir avec elle fans avoir pris des mesures pour votre bonheur commun , voilà mon adresse à Paris , où je serai forcée de rester quelques jours ; j'espere vous y voir , Monsieur , & vous retrouver tel que je vous laisse. Elle n'en dit pas davantage : Julie avoit repris ses sens , & elle s'efforçoit de lui persuader que son Pere , quoiqu'un peu plus mal ,

mal, n'étoit pas dans un grand danger : la diligence avec laquelle on la fit partir lui prouvoit le contraire ; elles monterent en chaise aussi-tôt qu'elle fut remise ; & je n'eus pas la force de prendre congé d'elles. Je suivis leur voiture des yeux, & lorsque je l'eus perdue de vue, je me jettai dans un fauteuil avec un accablement si grand que j'excitai la pitié de M. Mere. Ce n'étoit pas seulement le départ de Julie & le chagrin qu'alloit avoir sa Mere, qui me ferroit le cœur, e'étoit la perte du Baron, que je sentoís plus vivement que tout le reste. Cet homme estimable occupoit la troisieme place dans mon cœur, & si je l'avois cheri lorsqu'il étoit mon rival, combien mon affection étoit-elle plus grande depuis le moment où j'avois envisagé qu'il pourroit devenir mon Pere. M. Mere avoit craint que cet accident ne reveillât mon amour pour la Baronne, en faisant disparoître ce qu'il y avoit d'illicite dans mon attachement pour elle : plusieurs raisons, & sur tout l'intérêt de Julie, lui faisoient souhaiter que mes derniers sentiments pussent l'emporter sur les premiers : il eut tout lieu d'être satisfait à cet égard, & lorsque

que j'appréhendois moi-même un fâcheux retour, je fus surpris de ne retrouver dans mon cœur pour Madame de Batteville qu'une amitié tendre, & un attachement respectueux. Je ne fais, Madame, quelle idée vous prendrez de moi après une telle inconstance; mais je suis persuadé que si vous voulez réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé, vous me jugerez avec quelque indulgence. J'avois toujours eu lieu de croire que je n'étois pas destiné à épouser le premier objet de mon amour: vous avez vû vous-même que Dieu avoit renversé tous les projets que j'avois fait à cet égard: d'ailleurs mon amour avoit été pour moi l'occasion de toutes mes fautes; je m'étois accoutumé à le regarder comme un crime: l'horreur que m'avoit inspiré ma conduite à Rheims, les fautes & le malheur de la Baronne qu'elle avoit occasionné; toutes ces considérations, dis-je, avoient anéanti ce qu'il y avoit de passion dans les sentiments que j'avois conservés pour la Baronne. Assuré par mon guide que je n'avois point de vocation pour l'état religieux & ecclésiastique, je m'étois prêté aux vues qu'il avoit sur moi, & c'étoit de chercher à fixer
mon

mon fort par un mariage avantageux. En partant pour Forges j'étois déterminé à faire mes efforts pour m'attacher à la première personne qui posséderoit les qualités nécessaires pour me rendre heureux, c'est-à-dire, que je souhaitois trouver l'occasion d'une infidélité, supposé qu'on pût donner ce nom à une action commandé par le devoir. J'étois dans cette disposition lorsque Julie s'offrit à mes yeux; mon cœur qui cherchoit à se donner, pouvoit-il trouver une plus belle occasion, & n'étois-je pas autorisé à me livrer à son penchant & par les bontés du Baron, & par la tendresse de sa Fille qui ne m'avoit point échappée? Mais quoique je n'eusse point de remords de mon changement, j'en avois été si sévèrement puni par la délicatesse de Julie, que je résolus de respecter, & d'attendre du temps ou la guérison de ma nouvelle passion, où un changement avantageux pour moi dans l'esprit de cette Fille estimable. Je comptois beaucoup sur le secours de Madame de Launai, pour prendre des résolutions convenables; je la trouvai morte en arrivant; & j'en conclus que j'étois destiné à vivre malheureux toute ma vie, puisque

les obstacles se multiplioient quand il étoit question de mon bonheur , & de ma fortune : je fermai les yeux sur l'avenir & m'abandonnai à la conduite de Monseigneur de Marseille , qui ne voulut point que je m'éloignasse de Paris , & qui échoua dans tout ce qu'il entreprit pour mon avancement. Enfin il y a six mois , on lui promit pour moi une place avantageuse , pourvû que je pusse me mettre au fait des affaires : un de ses amis me recommanda à M. votre Epoux , & j'obéis , quoiqu'avec une répugnance que toute ma raison n'a pû me faire surmonter ; je suis peu propre à devenir Publicain ; chaque jour m'en fournit la preuve ; il faut pour remplir cet emploi un cœur plus dur que le mien ; s'il n'étoit question que de relâcher sur mes intérêts pour ne pas accabler le misérable , je crois que je trouverois de la douceur à penser que j'ôteroïis à la société , sur-tout aux pauvres , un exacteur impitoyable ; mais il faut remplir ses devoirs , & je ne puis me résoudre à en choisir un qui demanderoit une fermeté qui me paroîtroit barbare , & j'étois occupé hier au soir d'un projet de Lettre à Monseigneur de Marseille , pour lui représenter

fenter mon innaptitude, & le conjurer de me rendre la liberté de vivre pour moi. Mon revenu, quoique modique, fournit strictement à mon nécessaire, que me faut-il de plus ? Ce matin j'ai été fort surpris de recevoir une Lettre de Metz, & d'un caractère de femme ; elle est de Julie, elle m'apprend qu'elle s'est retirée dans un Couvent, & que le seul moyen de l'en faire sortir est mon mariage avec sa Mere ; elle a surpris vos Lettres, c'est par-là qu'elle a découvert mon adresse, & bien d'autres choses, dit-elle, qui ont précipité la résolution qu'elle avoit prise depuis la mort de son Pere.

Voilà, ma Chere, le récit que M. des Effarts vient de me faire, & qui leve le voile qui rendoit impénétrable le cœur de votre généreuse Fille. Non, je ne crois pas qu'on puisse trouver un autre exemple d'un pareil héroïsme, & cela dans un âge si tendre. Oh ! qu'une telle Fille méritoit bien une telle Mere, & que vous aurez de satisfaction à lui payer le sacrifice qu'elle vous a fait. Je suis dans une telle impatience de vous voir l'une & l'autre aussi heureuses que vous le méritez, que j'ai pressé des Effarts de partir en poste, & de vous porter

298 MÉMOIRES DE MADAME

lui-même cette Lettre: je n'ai pû surmonter sa délicatesse, & il veut attendre vos ordres. Voilà donc les desseins de la Providence qui se manifestent à son égard; tant de malheurs apparents devoient le conduire à un état heureux & tranquille; je vous parle librement sur ce ton, parce que votre dernière Lettre de Rheims m'a fait comprendre que vous étiez décidée & à ne l'épouser jamais, & à faire tous vos efforts pour lui donner le titre de votre Fils. J'ai fait lire cette Lettre à des Effarts pour lui montrer que son bonheur ne vous coûteroit pas un soupir, sans quoi il n'auroit pû se résoudre à en jouir: il a de la peine à se persuader que tout ceci ait quelque réalité, & s'est si bien identifié avec la mauvaise fortune, qu'il attend à chaque moment un obstacle imprévu qui renversera vos projets; je ne doute pas qu'ils ne soient bientôt réalisés, & en dépit du fort, il s'ouvre pour moi une perspective de consolations qui me dedommagera un peu de ce que j'ai à souffrir personnellement. Vous sentez bien que j'ai écrit cette longue Lettre à plusieurs reprises, & voici ce qui vient de m'arriver ce matin au moment que j'allois la fermer, & qui est trop singu-

LA BARONNE DE BATTEVILLE. 299
singulier pour ne pas vous l'écrire.

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Ah ! M. Racine, vous raisonnez tout de travers ; mon Titus n'est point amoureux, & il s'amuse à être jaloux. L'assiduité de M. des Essarts auprès de moi a mis mon Epoux en cervelle, & il m'a dit fort gravement ce matin qu'une Femme qui avoit soin de sa réputation devoit éviter soigneusement les tête à tête, avec un Homme d'une figure aussi aimable que la sienne. Vous êtes accusée de l'aimer, a-t-il ajoûté en me regardant fixement. J'étois de bonne humeur, ma Chere, l'heureux dénouement de toutes vos affaires m'avoit mis dans une situation propre à écouter, sans me fâcher, ce digne Prédicateur de la fidélité conjugale. Au lieu donc de prendre l'air de dignité qu'il convenoit à une vertu calomniée, favez-vous ce que j'ai fait ? un grand éclat de rire. Car, je vous le répète, le personnage de jaloux me paroïssoit plaisant dans un homme qui a eu dix maîtresses depuis six mois : mes ris l'ont déconcerté, & je crois qu'il pensoit à se mettre en colere, lorsque je lui ai dit, que je louois le discernement de

300 MÉMOIRES DE MADAME

ceux qui lui avoient fait faire cette belle remarque , puisqu'il n'y avoit qu'une seule personne dans le monde que j'aimasse mieux que M. des Effarts ; rassurez-vous, ai-je ajoûté, sans lui donner le temps de me répondre , vous connoissez celui qui l'emporte encore dans mon cœur , sur cet amant qu'on me suppose. Dites-lui de ma part qu'il n'a rien à craindre d'un amour si opiniâtre ; je travaille à m'en guérir , & bientôt j'espere que je l'emporterai sur lui pour l'indifférence. En attendant que vous puissiez vous réjouir de ce prodige , je vais vous en offrir un autre. C'est ma bonne humeur au moment où je marie cet Homme qui m'est si cher , & cela à la plus aimable Fille que vous connoissez ; & ce qu'il y a de plus héroïque dans mon action , c'est que ce mariage lui fait quitter Paris, & me prive de sa présence. Avouez que je suis une amante bien singuliere & bien commode : j'ai tant de hâte de l'éloigner d'ici , que s'il m'en croyoit il seroit le porteur de cette Lettre , & ne sortiroit de Metz, où je l'envoie, que marié. Mais, ai-je ajoûté encore , c'est peut-être pour éviter vos transports jaloux que j'éloigne un amant ché-

ri : vous m'aimez avec un amour si vif, une si grande délicatesse , & sur-tout une telle constance. . . . Ne badinons point , m'a dit Mr. de Castelet , sur la nature de mon attachement pour vous, peut-être. . . . Mais ce n'est pas de quoi il est question à présent : connoissez-vous quelqu'un à Metz ; pour moi je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de jolie femme qui fût de cette ville : aussi n'est-ce pas à une Austrasienne que je le marie , lui ai-je dit, mais à une bonne Champenoise , que vous connoissez, que vous estimez ; en un mot , à Mademoiselle de Batteville. Serroit-il possible , me dit mon Epoux avec transport , il faut que je vous embrasse pour cette bonne nouvelle : ce mariage est digne de la Baronne , & me surprend pourtant ; car enfin des Effarts quoiqu'il soit l'homme le plus digne de la petite Julie , est sans fortune , & puis je ne crois pas qu'elle le connoisse. Je vous expliquerai toutes ces énigmes , lui ai-je dit ; à présent laissez-moi fermer & finir ma Lettre , car il faut qu'elle parte ; & je ne voudrois pour rien au monde retarder le plaisir que sa réception doit causer à mon amie. Vous appelez cela une Lettre , a dit mon

Epoux, en jettant les yeux sur les papiers qui étoient sur ma table, & mais, c'est un volume: il y a encore une heure & demie avant le départ de la poste, pourrois-je, sans indiscretion, vous prier de me permettre de jeter les yeux sur ce que vous voulez envoyer? Chacun a ses secrets, Monsieur, lui ai-je répondu; vous venez d'entamer une matiere à laquelle je prenois quelque intérêt; vous vous êtes interrompu sur un *peut-être*, qui m'a donné de la curiosité: faisons un troc, vous finirez votre phrase, & vous lirez mes papiers. Voici ma réponse, m'a dit mon Epoux, en m'embrassant de très-bonne grace, mon action rend le sens de ma phrase rompue assez clair. Me pardonnerez-vous, Madame, d'avoir payé ce retour équivoque d'une partie de vos secrets, c'est-à-dire, de tout ce qui pouvoit se dire sans vous compromettre. Mon Epoux a été si attendri de tout ce que le pauvre des Essarts a souffert, que trouvant la poste trop lente, à raison des pauses qu'elle fait en route, il a voulu avancer le bonheur que nous attendons pour vous de quelques heures, & fait partir un Exprés, qui, actuellement tout botté, tout épéronné, tout
à

LA B^{AR}ONNE DE BATTEVILLE. 303

à cheval, me crie : Madame , j'attends le paquet ; en sorte que je n'ai que le temps de le cacheter.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L E T T R E

DE M^{ME}. DE BATTEVILLE

A MADAME DU CASTELET.

Mille actions de graces de votre diligence , ma Chere : votre Exprès a tellement couru , qu'il nous a procuré une nuit où nous n'avons pas fermé l'œil , & n'allez pas dire ; c'étoit bien la peine de se tant presser pour produire ce bel effet ; notre insomnie nous a paru mille fois préférable au sommeil le plus tranquille. Mais je dois reprendre mon histoire où je l'avois laissée.

Vous vous rappelez les conditions auxquelles ma Fille avoit attaché sa sortie du Couvent : on me conseilloit de tout promettre , quitte après sa sortie à donner des explications à ce que j'aurois promis ; je n'ai pû me résoudre à ce déguisement , & je me suis bornée à prier la maîtresse des Novices de
me

me ménager un entretien particulier avec ma Fille. Julie qui se défioit, dit-elle, de mon ascendant sur sa volonté, a eu bien de la peine à y consentir. J'ai rappelé tout mon courage pour cette entrevûe, & ayant gagné sur moi de prendre un air tranquille: Levez-vous, ma Fille, lui ai-je dit, & apprenez mes dernières résolutions; mais persuadez-vous bien qu'elles sont inébranlables, que leur exécution va dépendre de votre réponse, & que si elle n'est pas telle que j'ai lieu de l'espérer, vous me voyez pour la dernière fois. J'ignore si vous agirez en conséquence de ce que vous auriez pû découvrir des malheurs de ma vie avant que j'eusse épousé votre Pere: quoiqu'il en soit, je vais vous l'apprendre. J'ai connu, j'ai aimé le Chevalier à l'âge où vous êtes. Ce ne fut que sur le bruit de sa mort que je me déterminai à donner la main à M. de Batteville, & cela, autant par estime pour sa personne, que par reconnoissance de ses bienfaits, & par soumission aux ordres de ma Mere. Mon cœur suivit le don de ma foi, & jusqu'au moment où des Effarts, (car c'est le vrai nom du Chevalier,) jusqu'au moment, dis-je,

où

où il nous fauva des flammes, je n'ai pas eu à combattre une seule pensée qui fut contraire à mon devoir. Je vous avouerai avec confusion, que sa vûe fut réveiller au fond de mon ame des sentimens que je croyois absolument éteints; mais mon égarement dura peu; une Lettre de des Effarts, dans laquelle il m'assuroit que Dieu lui avoit fait la grace de me bannir de son cœur; cette Lettre, dis-je, m'engagea à faire les plus grands efforts, & pour ôter toute ressource à la tentation, je prononçai le vœu que je renouvelle en votre présence, en consacrant à Dieu ma viduité. Si après cette assurance, vous continuez dans l'obstiné dessein de vous faire Religieuse sans vocation, je gémirai sur votre sort, j'oublierai que j'ai une Fille, & me regardant comme seule sur la terre, j'irai me jeter aux Carmélites: ce n'est pas un dessein que j'ai conçu dans un instant, au moment de la mort de votre Pere, je l'eusse mis en exécution, si ma tendresse pour vous ne m'eût retenue. Le parti que vous prenez rompt mes liens, & me met en liberté de disposer de moi. Demain à pareille heure, si vous n'êtes pas chez moi en disposition de
m'o-

306 MÉMOIRES DE MADAME

m'obéir aveuglement, je pars pour Paris, sans que rien puisse m'arrêter. Je me levai en même temps sans vouloir écouter sa réponse, & quoiqu'elle me rappellât avec de grands cris, j'eus la barbare fermeté de la laisser, sans même retourner la tête. Il m'en coûta cher, je me trouvai très-mal chez la Tourriere, & craignant le même accident pour ma pauvre Julie, je fis avertir la Maîtresse des Novices de lui porter du secours. Elle la trouva immobile, & si profondément occupée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle ne s'apperçut pas même de son entrée dans le Parloir: enfin cette bonne Fille parvint à la rappeler à elle-même, & lui ayant dit que j'étois encore dans la Maison, où une foiblesse m'avoit retenue, Julie la conjura de demander pour elle à l'Abbesse la permission de sortir sans délai, pour me montrer par la promptitude de son obéissance, le regret qu'elle avoit de tous les chagrins qu'elle m'avoit causés. Sa demande lui fut accordée sur le champ, & je manquai expirer de joie en la voyant à mes genoux & dans mes bras. Il fallut me faigner chez cette Tourriere, & j'y restai jusqu'à
midi,

midi, uniquement occupée à rassurer cette chère Enfant, qui ne pouvoit se pardonner l'état où elle m'avoit mise. On avoit fait avertir mon Cousin & son Epouse qui étoient venus aussi-tôt : nous sommes rentrés tous ensemble à l'Auberge où nous avons passé une après-dînée délicieuse. Mon premier soin a été de témoigner ma reconnoissance aux Religieuses qui ont agi de très-bonne foi dans cette affaire, & qui ont sécondé nos efforts pour engager ma Fille à se rendre à nos vœux : comme elles ne vivent que d'Aumônes, je leur ai fait porter une provision de vin, de bled & d'huile pour une année, & j'ai commandé un ornement d'Autel, le plus riche qu'il m'a été possible d'imaginer. Nous n'avions pas resté seules un moment, je n'avois pû me ménager l'occasion d'engager Julie à m'ouvrir son cœur, je l'ai fait avant de me coucher, & elle m'a déclaré à peu près ce que vous me marquez dans votre Lettre : comme j'allois la presser en faveur de des Effarts, votre Courier est arrivé & a frappé à la porte de l'Auberge, comme un homme qui ne vouloit pas perdre le fruit de sa diligence; elle a été telle, qu'il n'a
mis

mis que quarante heures à venir; encore assure-t-il qu'il s'est donné le temps de boire un coup de temps en temps pour reprendre vigueur. Nous l'avons envoyé souper & coucher, & nous avons passé la nuit à lire votre volume. Comme les Parents de ma Fille sont de fort honnêtes gens, & que j'avois besoin de les intéresser en faveur de des Effarts, je n'ai point balancé à leur communiquer la touchante relation de ses infortunes, sans me permettre d'en retrancher un seul mot: cette lecture a produit l'effet que je m'en étois promis. La noblesse de des Effarts valoit la nôtre; à la vérité il n'avoit point de bien, mais l'inclination de ma Fille, d'accord avec les dernières volontés de son Pere, leur a paru une raison suffisante pour passer par-dessus l'inégalité, ou plutôt le manque de fortune, & ils se sont chargés de faire agréer ce mariage aux autres Parents. Pendant que je plaïdois avec vivacité la cause du mérite dépouillé; Julie cherchoit à lire dans mon ame, pour tâcher d'y découvrir s'il ne m'en coûtoit aucun effort: Je lui avois répété mille fois pendant la nuit que je n'avois aucune répugnance à la rendre
heu-

heureuse ; sa tendresse la rendoit craintive & incrédule , & à chaque fois que je l'assurois que je n'avois pas conservé une étincelle d'amour pour son Amant , elle me juroit que l'état de Fille n'avoit rien qui l'effrayât , & qu'elle s'y fixeroit de bon cœur , si son union avec des Effarts pouvoit m'occasionner un mouvement douloureux , ne dût-il subsister qu'une minute : elle se rendit enfin , & sûre de ma sincérité , elle vit avec joie l'impatience de son Cousin pour terminer cette affaire. Ce Gentilhomme ne pouvoit se dissimuler que malgré tout ce qu'il pourroit dire pour faire valoir l'autorité paternelle , la plus grande partie de la Famille désapprouveroit un mariage qui n'apporteroit point un titre brillant ; & après y avoir bien pensé , il me promit de prendre tout sur lui , & de conclure sans demander des avis qu'on étoit déterminé à ne pas suivre. Voici comment il vient d'arranger cette affaire. Il partira avec votre Courier qui sera chargé d'une Lettre à des Effarts , par laquelle il l'invitera à se rendre à Rheims incognito pour le jour qu'il lui marquera : comme le Courier ira plus vite que lui , il croit que des Effarts
aura

310 MÉMOIRES DE MADAME

aura le tems de lui envoyer son Baptistere & l'Extrait mortuaire de ses Parents. Muni de ces pieces, de mon consentement en bonne forme, & du Testament de feu mon Epoux, il s'adressera directement à Mgr. l'Archevêque de Rheims, dont il a l'honneur d'être connu, & en obtiendra la dispense des Bans: nous arriverons le même jour que des Effarts, & au lieu de rentrer chez nous, nous descendrons de voiture à la porte de l'Eglise, où le mariage sera célébré sur le champ. Cet arrangement m'a paru merveilleux; il nous sauvera le moment d'une premiere entrevue; des Effarts ne paroîtra à mes yeux que revêtu du titre de mon Fils, qui écartera de nous toute contrainte, & le dispensera de toute apologie par rapport au passé; non que je craigne un fâcheux retour ni pour lui ni pour moi; mais l'idée qu'il a prise de regarder son changement comme une infidélité dont il doit donner des excuses & des raisons, lui feroient avoir un air gêné, qui me mettroit moi-même dans un mal-aïse que je veux éviter. Dites-lui bien, ma Chere, que j'ai pris de l'eau du fleuve Lethé, & que je l'invite à en boire plutôt deux

ra-

s'effades qu'une : je ne le connois que
 depuis le moment où il parut à mes
 yeux pour arracher des flammes une
 épouse pour lui & une Fille pour moi.
 j'ai parfaitement oublié tout le reste,
 & je l'exhorte & à en faire autant; je le
 lui commanderois même si je croyois
 voir quelque autorité sur un Inconnu.

C'est dans ce moment, ma Chere,
 que j'ai pû apprécier au juste les senti-
 ments que j'avois conservé pour lui,
 & j'apperçois avec ravissement que je
 n'ai point de réparation à faire aux
 Manes de mon Epoux; mon cœur n'a
 aimé que lui dès l'instant où je lui ai
 donné ma main, & ce que je pris
 pour de l'amour lorsque je revis le
 Chevalier, étoit plutôt une crainte
 immodérée d'en avoir; je vous parle
 avec la dernière sincérité, & point du
 tout pour le mettre à son aise: il doit
 bien se mettre dans la tête que s'il fal-
 loit rougir d'une infidélité, (ce que
 je ne crois pas dans le cas où nous
 nous sommes trouvés;) que s'il falloit,
 dis-je, en avoir honte, ce seroit à moi
 d'en ressentir, puisque je suis sûre
 d'avoir précédé son inconstance de
 plus de douze ans.

A propos d'infidélité, je prédis sans
 être

être prophète, que vous n'aurez pas long-temps à vous plaindre de celle de votre Epoux; s'il lit cette Lettre, je le prie de me pardonner la comparaison qui va suivre. Je le regarde comme un de ces chevaux fougueux & indomptables qu'on est forcé de mettre à la charrue quand on veut les dompter; ils n'y ont pas resté long-temps sans baisser l'oreille & sans devenir capables de porter la contrainte du mors & de la bride. Votre Epoux s'est attaché lui-même à une charrue bien fatigante; il a eu, dites-vous, vingt Maîtresses depuis six mois; s'il en avoit eu quarante, cela seroit encore mieux, (humainement s'entend & le Christianisme à part.) Oui, mon cher Monsieur, vos Maîtresses vous ramèneront sans le vouloir au joug honnête que vous vous êtes imposé par le mariage; leurs caprices, le fard motif de leurs caresses, leur emportement & mille autres défauts, vous feront connoître le prix du cœur d'une Epouse vertueuse, & je vous veux à ses pieds, pour abjurer vos erreurs, avant l'année révolue. Je verrai ce miracle, je m'y attends, & si vous vous mocquez de ma prédiction, je m'en

m'en vengerai en inspirant à Madame du Castelet assez de courage pour vous faire languir après votre pardon. Je fais que vous rirez de cette prétention, & que vous croyez savoir à quoi vous en tenir sur son compte; mais tout s'use, & l'amour comme le reste; j'en ai la preuve: ménagez un peu plus celui que vous lui avez inspiré; il faudra revenir à ce fonds pour le reste de votre vie, ne le dissipez pas mal à propos. Vous avez d'autant plus besoin de cet avis, que sur mon honneur vous l'aimez beaucoup plus que vous ne le soupçonnez; croyez-moi, je suis connoisseuse. Mais à qui est-ce que je parle? N'est-ce pas à vous que j'écris, Madame, & une Lettre qui vous est adressée, doit-elle être pour celui-ci & pour celui-là? Oh! c'est une honte. Au moins si je pouvois réserver quelque chose qui fût à vous toute seule, comme de l'amitié, de l'attachement, ce seroit vous tromper que de vouloir vous le faire entendre: tout cela est un bien commun entre vous trois, soyez assez généreuse pour vous contenter de ce partage.



O

LET-



L E T T R E

DE M^{ME}. DU CASTELET

A LA BARONNE

DE BATTEVILLE.

ON vous donne une Lettre, vous en regardez l'écriture, vous la mettez d'un air diftrait dans votre poche, elle y reste au moins trois jours fans être ouverte, lorsque vous vous en souviendrez vous direz en la lifant : & de quoi s'avisoit cette Femme de m'écrire dans de pareilles circonftances ? J'avois bien autre chose à faire qu'à la lire : s'il *en advenoit* autrement, je vous prie de me le faire favoir, & alors je dirois que vous êtes incomparable, que vous fuffifez à tout, & que tout est si réglé chez vous, que chaque chose est en fa place. Mr. des Effarts ne fait où placer la fienne, & quoique pour l'honneur de la Philosophie, il s'efforce de nous en déguifer la plus grande partie, il lui en échappe assez pour nous faire comprendre celle qu'il nous dérobe. Je crois qu'il remer-

cie

cie dans son cœur Mr. votre Cousin de l'arrangement projeté, & il a beau dire, le premier moment sans cela eût été pénible pour lui. Il faut que l'infidélité soit bien étrangère au cœur d'un honnête homme, puisque ce qui n'en a que l'apparence porte avec soi un caractère si humiliant, qu'on ne peut se défendre d'en rougir: ce que je dis là semble démenti par l'expérience; un homme constant & fidèle est un phénix, il sembleroit donc naturel de conclure contre moi de cette expérience? Point du tout, si tous les perfides vouloient nous faire un aveu sincere de ce qu'ils ont souffert à la premiere trahison qu'ils ont fait, on seroit forcé de dire que ce qui tourmente si fort n'est pas naturel; Mr. du Castelet qui lit par-dessus mon épaule pendant que j'écris, pourroit nous en dire des nouvelles: de dépit il s'éloigne & va frédonnant à l'autre bout de la salle un air de l'Opéra nouveau qui dément ma these,

Lorsque le cœur n'est pas content,

Que servent les efforts qu'il fait pour le paroltre?

L'honneur de passer pour constant

Ne vaut pas la peine de l'être.

Chanson, mon Ami, on a toujours tort

Q. 2.

quand

quand on change, ou d'avoir mal choisi ou de se dégoûter par caprice. Vous n'avez point ce tort, ma chere Baronne, les motifs les plus respectables ont occasionné votre changement, & je vous en félicite: mon Infidèle qui se pique au moins d'être ferme dans l'amitié, joint ses compliments aux miens, & pendant que le déserteur de la Finance plongé, abymé dans la joie, est incapable d'une seule distraction, il me fait remarquer que cet Amant seroit homme à partir dans son accoutrement de Philosophe, & n'auroit point honte de se marier avec un habit noir qu'il porte depuis un an; & sur ce, d'envoyer chercher le Tailleur, le Marchand, &c. & de lui donner un air de Nôce. Voilà à quoi vous n'aviez pas pensé, Madame, & qui est pourtant regardé comme essentiel parmi bien des gens; qui fait si cela ne le seroit pas pour quelqu'un de la Famille? Mr. des Effarts me prie de lui permettre de mettre un mot dans ma Lettre.

Billet de Mr. des Effarts à la Baronne.

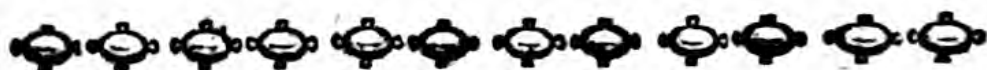
Oui, Madame, je suis au comble de mes vœux, l'amour & l'amitié me préparent un bonheur qui ne peut laisser
au-

aucun vuide dans mon ame & je ne sens pas plus l'avantage d'avoir à aimer une Epouse parfaite, que celui d'être obligé de chérir & de respecter une Mere à laquelle il ne me seroit pas possible de refuser ces deux sentimens qui ne finiront qu'avec la vie.

Madame du Castelet continue.

Je défie qu'on puisse en dire d'avantage en si peu de mots, & pour finir, en vous parlant un peu de moi, je vous dirai que je commence à espérer des jours plus sereins. Une horrible infidélité a mis mon Epoux en colere ou plutôt en fureur contre tout le Sexe; il me l'a confiée parce qu'elle étoit publique, & j'en ai ri comme s'il me l'avoit apprise: ce ton lui convient mieux que les Jérémies par lesquelles j'avois débuté; il n'ose encore me promettre de se préserver d'une rechute, & ajoute galamment que je gagne à ses escapades, puisqu'il est forcé de s'avouer que je vauz mille fois mieux que ses Maîtresses. Il a beau me dorer la pilule, elle est toujours bien pénible à digérer. Et puis quand cela me toucheroit peu par rapport à moi, le tort qu'il fait

à son ame ne me permettroit point de regarder ces choses comme on les voit dans le monde. Les hommes d'aujourd'hui croient-ils avoir une ame? en les voyant agir, je suis tentée de croire la négative.



L E T T R E

D E L A B A R O N N E

A M^{ME}. DU CASTELET.

Voici la dernière Lettre que vous recevrez de moi, chère Amie, car nous comptons partir pour Paris dans dix ou douze jours, & cet intervalle sera rempli par des devoirs aussi pénibles qu'ils sont indispensables: visites à recevoir & à rendre à mille gens dont nous nous soucions aussi peu qu'ils se soucient peu de nous; compliments du bout des lèvres & le reste; nous en sommes déjà excédés, mais il faut aller jusqu'au bout. Et qu'allons-nous faire à Paris, s'il vous plaît? Est-ce pour voir l'Opéra, la Comédie & le reste: point du tout; c'est pour y voir, y embrasser Madame du Castelet; cette Amie injuste
qui

qui se mêle de prophétiser & qui le fait tout de travers , qui croit qu'on peut garder une de ses Lettres trois ou quatre jours sans la lire , & qui ne devine pas qu'elle étoit décachetée & lue avant quatre heures. C'est pour vous punir de cette injustice que je voulois mortifier votre curiosité en remettant à vous faire de bouche le récit de tout ce qui s'est passé ici ; mais je n'en ai pas le courage.

Tout s'est arrangé comme nous le souhaitions : des Essarts arriva à Rheims à trois heures & demie du matin , & fut reçu chez le Curé par mon Cousin. Comme nous n'avions couché qu'à une demi-lieue de la ville , nous arrivâmes un quart-d'heure après , & l'on nous conduisit à l'Eglise où le Prêtre étoit prêt à monter à l'Autel. Le lieu n'étoit pas propre aux compliments ; de profondes révérences tinrent la place du discours. Je ne prétends point me parer d'une fausse fermeté , ma Chere ; mon cœur fut ému pendant cinq minutes , sans que je sache précisément de quoi ; j'étois prête à verser des larmes & je ne jurerois pas qu'il ne m'en soit échappé une ou deux : cependant je suis sûre que j'en aurois répandu bien davantage , si j'avois été

prête à livrer ma Fille à un Inconnu sans pouvoir répondre de son bonheur ; & tout compté, des Effarts, c'est à dire, la douleur de le perdre, n'entroit pour rien dans ce moment de foiblesse. Je fus rappelée à moi-même en jettant les yeux sur nos jeunes gens ; ils prioient avec une piété bien rare dans une telle cérémonie ; ils me firent honte de ma distraction, & je me joignis de bon cœur à eux pour prier le Seigneur de bénir leur union que je regarde comme son ouvrage. Après avoir prononcé les grands mots, on nous fit passer dans la Sacristie, où des Effarts & ma Fille se tenant par la main, se jetterent à mes pieds pour me demander ma bénédiction. Ils firent cette action de si bonne grace, que le Curé en fut attendri ; pour moi après les avoir bénis, je pris leurs deux têtes dans mes bras, & les arrosai de mes larmes en les embrassant. Mon Cousin avoit invité à dîner Mgr. l'Archevêque qui se faisoit un plaisir de la scene qui devoit se passer, car les Parents étoient invités sans qu'ils fussent de quoi il étoit question. Ma Fille n'avoit qu'une robe de Satin blanc, mais dix femmes, travaillèrent tout le matin à la garnir de mes pierreries & de celles de sa grand-

Me.

Mère paternelle qui en avoit une grande quantité; je la coëffai moi-même, & ses beaux cheveux noirs furent tous garnis de perles, ce qui faisoit un effet charmant: la joie avec laquelle je faisois cette action, sembloit dire à ces jeunes gens que ce jour étoit véritablement pour moi un jour de fête, un jour sans nuage, & ils avoient besoin de ce témoignage de la tranquillité de mon ame; car au sortir de l'Eglise, ils avoient à peine le courage de me regarder. J'avois prié ma Cousine de ne me point quitter pour éviter tout éclaircissement, & dans la vérité il eût été impossible à un témoin qui n'eût pas été instruit, de deviner que cette journée eût été précédée d'un si grand nombre d'autres où nous avions pensé d'une manière bien différente. Pendant que j'ajustois ma Fille, on avoit livré des Effarts au Baigneur; mais dans la même chambre Julie s'amusoit à regretter ses beaux cheveux qu'il avoit brûlés en la sauvant; car il faut bien être femme par quelque endroit. Sur le midi nos Convives arriverent & on les fit entrer dans une salle où nous étions déjà avec Mgr. l'Archevêque. La couronne de ma Fille leur apprit d'abord quel étoit le but de
cet-

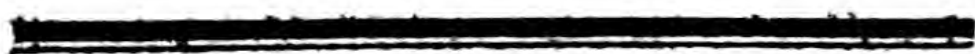
cette fête ; & la bonne mine de des Effarts que je leur présentai, en imposa tellement à quelques-uns d'eux , que sans penser à se plaindre de n'avoir point été consultés, ils l'embrassèrent de fort bonne grace ; quelques autres furent entraînés par leur exemple , & enfin l'autorité de l'Archevêque qui assura que Mr. des Effarts étoit d'une des plus anciennes Familles de sa Province , empêcha les plus mécontents de faire éclater leur ressentiment ; en sorte que tout se passa beaucoup mieux que nous n'eussions osé nous le promettre. Pendant ce temps, il ne fut pas possible à des Effarts de trouver à placer un mot qui pût avoir rapport au passé, & toutes les fois qu'il a tenté de le faire depuis deux jours, j'ai changé de conversation de manière à lui faire comprendre que je n'en avois ou n'en voulois conserver aucun souvenir. En voilà assez & trop pour une Femme chargée de faire les honneurs d'une noce, & qu'on vient avertir qu'une grande compagnie l'attend. Dans dix jours nous parlerons plus en détail de mille petits incidents qui ont égayé la scène, & que je n'ai pas le temps d'écrire.

A U L E C T E U R .

Pour fatisfaire les Lecteurs qui se font assez intéressés à la Baronne, pour souhaiter de savoir ce qu'elle est devenue, on leur apprendra que sa Fille & son Gendre ne purent s'accommoder longtemps du tumulte de Paris, & que des raisons qu'il importe peu de savoir ne leur ayant pas permis de retourner à Rheims, ils se fixerent dans une ville de Province, où la Baronne après avoir vécu un an avec sa Fille, s'est retirée dans une maison Religieuse sans prendre d'engagement; elle en sort aussi souvent que la charité ou ses devoirs de Mere l'exigent, & c'est ordinairement une fois par année, pour assister aux couches de Madame des Effarts, qui est actuellement Mere de douze Enfants, dont quatre sont mariés & ont famille: toutes les Filles sont remises entre les mains de leurs Ayeules ou Bisayeules au sortir des bras de leurs Nourrices, & cette Dame qui s'est consacrée absolument à leur éducation, a le plaisir de jouir à soixante ans du spectacle d'une famille composée déjà de vingt-huit personnes, & qui pour le bonheur du genre humain, promet de devenir plus

nom-

nombreuse , car aucun de ses descen-
dants ne s'est écarté de cette vertu que
leurs Parents ont pratiquée avec tant
d'héroïsme , & qu'ils ont plus à cœur
de transmettre à leur postérité que leurs
richesses.



A P P R O B A T I O N .

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Vice-
Chancelier , un Manuscrit qui a pour titre :
*La Veuve Parfaite , ou Mémoires de Madame
la Baronne de Batteville* ; je crois qu'on peut
en permettre l'impression. A Paris , ce 22.
Mai 1765.

Signé, MAILLET DU CLAIRON.



920500

AD



